JOHN M. KELLY LIBRARY

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

BIBLIOTHECA MARIANOPOLI
TRANSFERRED
ad SS. R. Annae

LES FÊTES

DE LA

SAINTE VIERGE

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY
TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

LES FÊTES

DE LA

SAINTE VIERGE

CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES ET PIEUSES
SUR CHACUNE
DES FÊTES DE MARIE

Par l'abbé SAILLARD

CURÉ DE GIÈRES

DIRECTEUR DE *la Semaine religieuse de Grenoble.*

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

TRANSFERRED TO HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ
76, rue des Saints-Pères, 76

BRUXELLES
J. ALBANEL
29, rue des Paroissiens, 29

GENEVE
GROSSET et TREMBLEY, libraires-éditeurs.

M.DCCC.LXXX

Grenoble, le 17 mars 1880.

MONSEIGNEUR,

Je viens de parcourir avec attention un ouvrage qui a pour titre : *les Fêtes de la sainte Vierge*. Il est dû à la plume de M. Saillard, curé de Gières, directeur de *la Semaine religieuse* du diocèse.

C'est d'abord un plan neuf et intéressant qui recommande ce travail. L'auteur partage chaque sujet en trois

points : l'*origine historique* de la fête, les *réflexions* et les *conclusions*.

La pieuse curiosité du lecteur est aussitôt éveillée et soutenue par une marche à travers les âges que l'auteur lui ouvre ; en avançant, l'attention est captivée de plus en plus, et l'âme se trouve toute prête à goûter les réflexions solides, instructives et naturelles, empruntées à l'objet de la fête. Les conclusions s'adressent à la volonté : ce sont des résolutions pratiques, accompagnées de sentiments pleins de tendresse et d'élévation.

Rien dans ce livre qui ne soit conforme aux principes de la foi et aux saines traditions. Quant au style, il réunit à la correction la clarté et la

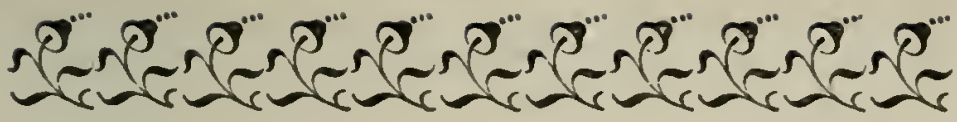
souplesse, le coloris et l'élégance. Peu d'ouvrages sur la sainte Vierge offrent au même degré que celui de M. Saillard l'attrait du fond et de la forme.

Les âmes fidèles y trouveront à la fois un nouveau sujet d'édification et de dévotion envers la Mère de Dieu.

C'est donc avec confiance, Monseigneur, que je propose à la haute approbation de Votre Grandeur l'ouvrage de M. le Directeur de *la Semaine religieuse*.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage du profond respect avec lequel, etc.

TENET, *vicaire général*.



APPROBATION

DE

Mgr L'ÉVÊQUE DE GRENOBLE

✠

Grenoble, le 17 mars 1880.

Nous sommes heureux de bénir l'ouvrage de M. Saillard, concernant *les Fêtes de la sainte Vierge*. La piété de l'auteur et la compétence de M. Tenet, notre cher vicaire général, nous assurent que ledit ouvrage sera une

source de bien pour les âmes qui en feront l'objet de leurs méditations.

† AMAND-JOSEPH,
Évêque de Grenoble.

AU PIEUX LECTEUR

« On ne louera jamais assez Marie », a dit saint Bernard : *De Maria nunquam satis*. Cette parole du grand serviteur de la sainte Vierge a été entendue par les enfants de l'Eglise, et une multitude d'écrivains ont consacré le fruit de leurs travaux à la gloire de l'auguste Mère de Dieu. Chacun a voulu lui chanter un cantique, lui tresser une couronne ; en un mot, la faire connaître et aimer davantage.

Cette piété filiale, vraiment digne de louanges, explique le très grand nombre d'ouvrages écrits sur la sainte Vierge, qui sont comme des fleurs variées, de différentes formes, de différents parfums, destinées à embellir le diadème de la Reine du ciel et de la terre.

A notre tour, nous avons voulu offrir nos humbles hommages à la Vierge immaculée, et, en lui consacrant ces modestes travaux de notre jeunesse sacerdotale, unir notre faible voix aux pieux concerts dont les échos, montant de la terre d'exil, arrivent jusqu'à la miséricordieuse Mère de Jésus.

Nous pensons que ce petit livre aura sa place utile à côté de tant d'autres,

et nous avons l'espérance que la bénédiction d'un saint et vaillant évêque lui permettra de faire autant de bien que nous le désirons.

Chacune des fêtes de la sainte Vierge est traitée à plusieurs points de vue, qui ont leur intérêt spécial. Nous croyons que le lecteur aimera à savoir l'*origine* de ces fêtes, dont souvent un fait merveilleux a déterminé l'institution ; qu'il lui sera agréable d'assister à leur *développement*, et de constater ainsi avec édification la dévotion toujours constante des fidèles pour Marie.

Le plus souvent, nous avons emprunté aux saints Pères les *réflexions* qui suivent les considérations histo-

riques. Leur parole autorisée, éloquente et remplie d'une onction particulière, fera pénétrer facilement dans les cœurs les vraies et les salutaires émotions.

Voulant faire de cet ouvrage comme une *Vie de la sainte Vierge par ses fêtes*, nous avons laissé l'ordre dans lequel elles sont célébrées pendant l'année liturgique, et nous suivons Marie dans les différents actes de son admirable vie. Ainsi, après avoir considéré le privilège de son Immaculée Conception, nous la contemplons dans son berceau, au jour de la Nativité, l'accompagnant jusqu'à sa mort et sa glorieuse Assomption.

Viennent enfin les autres fêtes, où

nous retrouvons toujours le tendre et ardent amour des chrétiens, qui ne se lassent pas d'aimer, de bénir, de prier et de glorifier la fille chérie du Père éternel, l'épouse privilégiée du Saint-Esprit et la mère du Verbe incarné.

LA FÊTE

DE

L'IMMACULÉE CONCEPTION

(8 décembre.)

I. — Histoire de cette Fête.

L'Église d'Orient, placée plus près du berceau de Marie, héritière plus prochaine des pieuses traditions de la primitive Église, a la gloire d'avoir célébré la première la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Sous Héraclius, empereur de Constantinople (610-641), Georges, évêque de Nicomédie, parle déjà de cette fête comme très-ancienne : *non novissime institutam.* — Plus

tard, l'empereur Emmanuel Comnène, indiquant les fêtes qui devaient être observées par le peuple, rappelle que c'est au neuvième jour de décembre qu'est fixée la fête de la Conception de la Mère de Dieu : *Nonus dies decembris, quia tunc Genitricis Dei nostri Conceptio celebratur :* paroles qui prouvent clairement qu'il ne s'agit pas de l'institution d'une fête nouvelle, mais bien du jour auquel cette fête est attachée.

En Occident, c'est dans l'église d'Espagne que nous trouvons la plus ancienne tradition sur la fête de l'Immaculée Conception : au huitième siècle elle y était célébrée déjà, et plus tard les rois de cette terre catholique se firent une gloire et un devoir de placer leur royaume sous la protection de la Vierge immaculée.

L'île des Saints, l'Angleterre, berceau de tant de gloires et de tant de nobles vertus, vit, après l'Espagne, vers l'année 1060, s'établir cette fête de Marie, dans ses magnifiques Églises et au milieu de ses nombreux et célèbres monastères. Un des plus illustres et des plus savants évêques de son siècle, saint Anselme, archevêque de Cantor-

béry, s'efforça de la populariser, et l'influence que lui donnait sa sainteté y contribua puisamment.

Des rives de l'Angleterre elle s'étendit aux côtes de Normandie, pour s'épanouir bientôt sur tout le sol français. La ville de Lyon peut, à juste titre, revendiquer l'honneur d'avoir, une des premières, établi cette fête dans ses murs, comme l'atteste une lettre que saint Bernard adressait aux chanoines de Lyon.

En Normandie, pays de foi vive, on ne se contenta pas de célébrer la fête dont il s'agit ; on vit naître, vers l'an 1070, plusieurs associations particulières en l'honneur de l'Immaculée Conception. Trois siècles plus tard, à Rouen, les associés d'une de ces congrégations avaient conçu le projet d'une espèce d'académie où seraient couronnés les poètes qui auraient composé les meilleures pièces sur la pureté de la conception de la sainte Vierge.

Enfin l'Église Romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises, à la vue du mouvement de la piété catholique pour cette fête, l'adopta elle-même ; elle vint, par son concours, rendre encore

plus imposant le concert des autres Églises et, par son autorité, confirmer une dévotion devenue si chère au cœur des chrétiens. — En 1476, le pape Sixte IV rendit un décret par lequel il établissait à Rome la fête de l'Immaculée Conception, et accordait des indulgences à ceux qui en réciteraient l'office approuvé par lui.

Rome avait parlé et avait donné l'exemple : dès lors la fête de l'Immaculée Conception fut célébrée dans l'Église tout entière. L'année suivante, elle avait sa place au calendrier, comme l'une des grandes solennités chrétiennes que les fidèles aiment à voir revenir chaque année, afin de trouver, dans les doux souvenirs qu'elles rappellent ou dans les salutaires enseignements qu'elles renferment, un aliment à la foi et à l'amour.

Pourrions-nous passer sous silence ces grands actes de foi à l'Immaculée Conception, cette dévotion touchante à cette vérité sainte, que nous rencontrons, non dans l'histoire de quelque Église particulière, mais dans l'histoire même des nations de l'Europe?

Le grand roi Louis XIV demanda et obtint du pape Clément IX que la fête serait célébrée avec octave dans le royaume de France.

L'empereur d'Autriche Ferdinand III fit élever, sur la grande place de Vienne, une splendide colonne couverte d'emblèmes et de figures, symboles de la victoire remportée par Marie sur le péché (1).

Mais l'Espagne surtout fut animée du plus grand zèle pour le glorieux privilège de Marie. Déjà vers l'an 1620, envoyés par ses rois, des ambassadeurs étaient partis pour aller solliciter du Pontife romain la décision solennelle qui nous a tous comblés de joie, et l'Immaculée Conception de Marie devenait, au siècle dernier, la fête patronale des Espagnes (2).

Une célèbre université, celle de Paris, depuis

1. Dès le xve siècle, il s'établit un ordre religieux fondé en Portugal par Béatrix de Sylva, sous le titre spécial de *l'Immaculée-Conception*. Innocent VIII l'approuva en 1489.

2. Parmi les évêques, celui de Séville fut le premier qui demanda et obtint de prononcer le mot : *Immaculée*, dans l'office de la Conception.

près de cinq cents ans, enseignait publiquement cette vérité, et aucun docteur n'était reçu membre de cette faculté, s'il ne s'engageait par serment à défendre l'Immaculée Conception de la Vierge Marie (1).

Un jour vint, jour béni du ciel et de la terre, où cette vérité, crue et enseignée par toute l'É-

1. En France, l'Église de Lyon en 1834 ; en 1839, l'évêque d'Autun et l'évêque de Saint-Flour annoncèrent comme une heureuse nouvelle l'autorisation d'ajouter aux litanies la belle invocation : *Regina sine labe concepta*. Le bienheureux Berchmans avait fait vœu de soutenir cet admirable privilège et d'en faire le sujet du premier ouvrage qu'il serait capable de composer. Le cardinal Bellarmin, ayant connu ce fait, ne put retenir ses larmes en l'entendant, et appela mille bénédictions sur un enfant qui partageait d'une manière si touchante tout le zèle et toute la dévotion qu'il avait lui-même pour ce sublime privilége de Marie.

Le jour de l'Immaculée Conception était un jour cher à saint François de Sales. Il n'était que sous-diacre, que déjà il avait établi une congrégation de pénitents sous le vocable de l'Immaculée Conception. Il en fit une fête d'obligation pour son diocèse ; il avait choisi ce jour pour être sacré évêque, et pendant la cérémonie il aperçut la sainte Vierge qui s'engagea à le prendre et à le garder sous sa toute-puissante protection.

glise, fut élevée à la majesté d'un dogme défini et à jamais inébranlable, et prit place dans le *Credo* de l'Église catholique.

Le 8 décembre 1854, en présence de cinquante-quatre cardinaux, de quarante-deux archevêques et de quatre-vingt-douze évêques, sous les regards d'un peuple immense qui remplissait le plus vaste temple de l'univers, le Vicaire du Christ prononça l'oracle attendu depuis des siècles.

II. — Réflexions sur cette Fête.

Il faudrait pouvoir ici rapporter les belles paroles des Pères, des docteurs de tous les âges : à leurs yeux Marie brilla toujours d'un incompable éclat, et leurs pensées les plus chères aimaient à se reposer sur la Vierge immaculée.

Le grand pontife Pie IX a résumé leur enseignement et leurs paroles, en chantant à son tour, dans une bulle à jamais mémorable, les gloires de Marie. En voici quelques extraits, que nous sommes heureux de citer :

« Dieu choisit et prépara dès le commencement une mère dont son Fils unique devait naître dans l'heureuse plénitude des temps ; il l'aima par-dessus toutes les créatures, au point de mettre uniquement en elle toutes ses complaisances. — Elle réunit une plénitude d'innocence telle, qu'après Dieu on ne peut en imaginer une plus grande ; excepté Dieu, nul ne peut en mesurer la grandeur... Magnifique et singulier triomphe de la Vierge ! innocence incomparable, pureté, sainteté, effusion ineffable de grâces, de vertus et de privilèges divins, que les Pères ont proclamés !... Ils en ont vu la figure dans l'arche de Noé, que la main de Dieu fit surnager au naufrage du genre humain. Elle était pour eux l'échelle de Jacob, qui reliait le ciel et la terre, dont les anges de Dieu montaient et descendaient les degrés, et au sommet de laquelle Jéhovah se reposait. Elle était le buisson ardent que Moïse vit entouré de flammes, sans que le feu atteignît son feuillage verdoyant ; la tour inexpugnable où sont suspendus les mille boucliers, armure des forts, terreur de

l'ennemi ; la cité de Dieu, étincelante de splendeurs, dont les fondements sont assis sur les montagnes saintes ; le temple auguste de Jérusalem, resplendissant de clartés divines et rempli de la gloire du Très-Haut...

« Tel est le sens des noms qu'ils donnent à Marie : ils l'appellent le lis entre les épines ; la terre vierge, intacte, toujours bénie..., de laquelle fut formé l'Adam nouveau ; le paradis de délices, planté par Dieu même, à l'abri des embûches du serpent, toujours immaculé, inondé de lumière, riant séjour d'innocence et d'immortalité ; le temple vraiment divin ; la fille de la vie, l'unique et seule qui ne fût point fille de la mort. Ils ont dit, en parlant de la conception de la Vierge, que la nature s'était arrêtée tremblante devant ce chef-d'œuvre de grâce. Il convenait que ce Fils unique dont le Père est salué aux cieux par les concerts des séraphins, eût ici-bas une mère dont la sainteté n'eût jamais éprouvé d'éclipse ».

Telle est cette magnifique parole de Pie IX, qui a résumé d'une manière si parfaite la doctrine

des Pères, et qui descendit sur les âmes au jour de la proclamation du dogme, comme l'écho prolongé de la salutation angélique de Nazareth.

Et comment, dit un savant religieux de nos jours, comment n'admirerions-nous pas la pureté incomparable de Marie dans sa conception immaculée, lorsque nous entendons dans le divin Cantique ce Dieu même, qui l'a ainsi préparée pour être sa mère, lui dire avec l'accent d'une complaisance toute d'amour : « Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a en vous aucune tache ». C'est le Dieu de toute sainteté qui parle : son œil, qui pénètre tout, ne découvre en Marie aucune trace, aucune cicatrice du péché.

Pouvons-nous nous étonner maintenant que Gabriel s'incline profondément devant une pareille merveille et qu'il dise : « Salut, ô Marie, pleine de grâce » ? Gabriel mène sa vie immortelle au centre de toutes les magnificences de la création, de toutes les richesses du ciel ; il est le frère des Chérubins et des Séraphins, des Trônes et des Dominations ; son regard parcourt éternellement ces neuf hiérarchies

célestes où la lumière et la sainteté resplendissent souverainement, croissant toujours de degré en degré : mais voici qu'il a rencontré sur la terre, dans une créature d'un rang inférieur aux anges, la plénitude de la grâce, de cette grâce, qui n'a été donnée qu'avec mesure aux esprits célestes, et qui repose en Marie depuis le premier instant de sa création.

Il serait bien inutile de chercher sur la terre quelque terme de comparaison, puisque, dans le ciel même, Marie surpasse la pureté de ceux dont la place est près du trône de l'Éternel, dont la gloire resplendit d'un éclat que nos regards mortels ne pourraient supporter et que notre imagination ne peut concevoir.

Aurore du Soleil de justice, Marie fut toujours sans ombre et sans le plus léger nuage; Arche de la nouvelle alliance, Marie eut toujours devant Dieu l'éclat de l'or le plus pur; Rose mystique, toujours elle exhala les plus suaves parfums; Lis des vallées, jamais le venin du serpent ne lui imprima de souillure, et jamais rien ne vint ternir sa blancheur.

Un peintre espagnol, illustre et chrétien, a représenté l'Immaculée Conception dans un immortel tableau; la reproduction de ce chef-d'œuvre est généralement répandue. Voici la description qu'en a faite un célèbre écrivain :

« L'œuvre de Murillo est une des plus grandes notes du génie humain. Dans les profondeurs de l'avenir, Isaïe dut voir ainsi la Vierge qui enfanterait; ainsi elle lui apparut descendant sur la terre, les yeux tournés vers le ciel, rayonnante d'amour et d'humilité.

« Voilà cette âme parfaite, envoyée à la terre, par ce Dieu *qui a tant aimé le monde,* pour être unie à un corps parfait, que nulle tache n'attiendra. Elle a toute la candeur de l'éternelle innocence, toute la splendeur de l'éternelle virginité. Ses pieds sont nus, ses cheveux dénoués flottent dans les airs que n'ont pas traversés les haleines humaines; son vêtement n'est qu'un voile : les misères de la nature mortelle lui sont inconnues.

« Elle descend, portée sur les anges, à travers la lumière divine. Le Ciel pressent un grand

dessein de miséricorde sur la race d'en bas. L'Ambassadrice du Créateur remontera pour attirer des légions de saints : Ouvrez-vous, portes éternelles !

« Ces anges d'enfants qui l'entourent, prophétisent les moissons de fleurs pures que la terre, désormais arrosée par les eaux du baptême, germera pour les cieux. Désormais la terre donnera au ciel non seulement des fruits, mais des fleurs ».

Oui, il est doux d'arrêter ses regards sur tant de beauté, de contempler une perfection si grande. O chrétiens ! enfants d'Adam, mais aussi enfants de la Vierge immaculée ! il vous est permis de vous laisser aller à des sentiments d'une légitime fierté et d'oublier l'humiliation dont vous avait couverts la faute de votre premier père : car voici que votre nature dégénérée apparaît dans toute sa splendeur ; le péché a été vaincu par la nouvelle Ève ; le démon a frémi à l'aspect de sa puissance, et la dignité première de votre origine a été restituée glorieuse et éclatante dans la personne de Marie.

Contemplez donc ce magnifique spectacle : il est permis à l'enfant de se réjouir de la beauté de sa mère ; mais ne vous contentez pas cependant d'une admiration stérile : agissez, faites des œuvres : *Inspice, et fac secundum exemplar*. Chacun de nous, selon la belle image de saint Grégoire de Nysse, est le peintre et le sculpteur de sa vie. Formez la vôtre sur celle de la sainte Vierge, et soyez de fidèles copies d'un si beau modèle. Toute votre dévotion pour Marie serait inutile ou superstitieuse, si elle ne vous conduisait à Dieu pour le posséder et le voir un jour.

Vous aimez à vous représenter Marie comme le lis de la vallée, dont la tige s'élance vers le ciel, dont la corolle ne s'ouvre qu'à la rosée du matin et ne reçoit que les purs rayons du soleil : que votre cœur soit ce lis, fermé aux passions et aux joies coupables, ouvert seulement à la grâce divine et à ses saintes inspirations, dirigé toujours du côté du ciel par ses désirs et ses pensées, embrasé du plus pur amour de Dieu.

Vous aimez à comparer Marie à la rose des jardins, aux suaves odeurs : que votre vie soit, comme dit saint Paul, embaumée du parfum des vertus ; que la charité, que la bonté, que la miséricorde, inspirent vos paroles, animent vos actions, car vous devez répandre la bonne odeur de Jésus-Christ : *bonus odor Christi.*

Marie est immaculée : vous aussi soyez purs dans vos pensées, vos affections, dans tous les membres de votre corps, et vous mériterez d'être les dignes enfants de la Vierge sans tache.

LA FÊTE

DE LA

NATIVITÉ DE LA STE VIERGE

(8 septembre.)

I. — Histoire de cette Fête.

On ne peut fixer d'une manière bien précise le temps où les solennités de la Nativité de la Vierge furent établies. Baronius assure qu'elles furent instituées dans l'Église grecque et dans l'Église latine l'an 436 ; il existe des documents de cette époque établissant qu'on fêtait déjà la naissance de la Vierge. Les papes saint Gélase (492) et saint Grégoire le Grand (600) en parlent dans leurs Sacramentaires. D'après quelques

auteurs, ce fut le pape Sergius qui, en 688, la mit au nombre des quatre fêtes de la sainte Vierge auxquelles les fidèles avaient coutume de faire des processions.

Comme les autres fêtes de Marie, celle de la Nativité s'est répandue peu à peu, jusqu'à ce que les souverains Pontifes l'aient rendue générale dans l'Église.

Un fait miraculeux, que nous rapporte l'Histoire ecclésiastique, contribua beaucoup au développement de cette fête. Vers l'an 1017, au fond de son désert et au milieu du silence de sa solitude, un ermite entendait depuis plusieurs années, au 8 septembre, les chants des anges qui paraissaient célébrer une grande fête dans se ciel. Il demanda enfin à Dieu quel était le sujet de cette joie. Dieu lui fit comprendre que le ciel se réjouissait en ce jour, parce qu'il était celui de la naissance de la Vierge. Le Pape, instruit de ce fait, ordonna qu'on célébrât la Nativité de Marie avec la plus grande solennité : la terre, à son tour, avait tant de motifs de se réjouir de cette heureuse naissance !

Au treizième siècle, Frédéric, empereur d'Allemagne, retenant les cardinaux prisonniers, ceux-ci, après la mort du Pape, ne purent se réunir en conclave afin d'élire un souverain Pontife, et l'Église resta deux ans sans son chef suprême.

Ils firent alors le vœu, si la liberté leur était rendue, de donner une octave à la fête de la Nativité. Ce ne fut pas en vain qu'ils invoquèrent la protection de Marie : élu pape le 24 juin 1243, Innocent IV s'empressa d'accomplir le vœu des cardinaux.

La ville d'Angers, en France, est une des premières où l'on célébra cette fête, qui pendant longtemps fut appelée *angevine* : on la sanctifiait alors comme un dimanche, par la cessation de tout travail.

En Orient, saint Jean Damascène (huitième siècle) disait dans un de ses sermons : « Peuples, accourez ! accourez, hommes de tout âge, de toutes langues, de toutes conditions et de tous les pays de l'univers ! Célébrons tous avec joie l'heureux jour où commence notre féli-

cité ; célébrons avec des transports d'amour la naissance de la Mère de Dieu, qui, par son Fils, a procuré le rétablissement du genre humain. Aujourd'hui naît une vierge qui sera la porte céleste par laquelle le Très-Haut, l'Homme-Dieu entrera dans le monde. Aujourd'hui s'élève, de la tige de Jessé, un rejeton qui produira, par la vertu d'en haut, cette divine fleur qui sera le salut du monde. »

— Marie est née à Nazareth, petite ville de la Palestine. Une pauvre demeure était la seule propriété et l'unique fortune de ses pieux parents. Cependant quels étaient leurs ancêtres ? Des patriarches, des rois et des pontifes. Quel contraste entre une si noble origine et la pauvreté de cette humble famille ! Mais Dieu avait voulu que le berceau de la mère fut entouré de pauvreté, comme devait l'être celui de l'Enfant de la crèche.

Marie eut pour père Joachim, de l'ancienne race des rois de Juda ; Anne, sa mère, descendait d'Aaron, et, par ce côté, la sainte Vierge était parente d'Élisabeth. Le mot Joachim,

signifie, en hébreu, *préparation du Seigneur* ; le mot Anne veut dire *grâce* ou *gracieuse* : deux noms admirablement choisis pour le père et la mère de celle qui annonçait l'arrivée du Seigneur, de celle qui devait donner naissance à l'Auteur de toute grâce !

Marie, nous dit la Tradition, vint au monde à la saison de l'automne, en ce temps où les arbres courbent leurs branches chargées de fruits, comme pour les remettre plus facilement dans les mains de leurs maîtres. C'était un samedi : car, d'après les traditions judaïques, Ève fut, en ce jour, donnée pour compagne à Adam, au milieu des splendeurs du paradis terrestre et dans le bonheur de l'innocence. Ce fut à minuit, à cette heure solennelle, limite d'un jour qui disparaît, annonce d'un jour nouveau. Les saints Pères ont supposé que cette journée fut la plus belle qui ait souri à la terre depuis la chute originelle, que jamais les fleurs ne furent plus brillantes et plus parfumées, les concerts des oiseaux et de la nature entière plus mélodieux, le soleil plus éclatant.

II. — Réflexions sur cette Fête

Quand l'Église solennise une fête, ce n'est point le jour de la naissance du saint qu'elle veut célébrer : car la naissance d'un enfant d'Ève n'est autre chose que son entrée dans la vallée des larmes, dans la terre de l'exil, de la souffrance et de la mort.

Faut-il se réjouir de ce que la mort compte une victime de plus, de ce qu'une âme souillée déjà, dès le premier instant de son entrée dans la vie, commettra peut-être de nombreuses iniquités durant le cours de sa triste existence, exposée sans cesse à perdre le ciel pour lequel elle est créée ?

Ce que l'Église fête avec bonheur, c'est le jour où, par le martyre ou par une mort précieuse, l'âme d'un de ses enfants est entrée dans la *joie du Seigneur* ; le jour où, dans les splendeurs des saints, a été entendue cette parole : « Ouvrez-vous, portes éternelles...

Venez, le béni de mon Père... » Et voilà pourquoi, dans les saints, l'Église n'honore que le jour de leur mort, qu'elle appelle dans son touchant et symbolique langage : jour natal, *dies natalis.*

Cependant, à cette règle, elle a fait trois exceptions. Chaque année, trois jours de naissances sont célébrés par elle, car en ces trois jours il n'y avait pas de péché : le jour de la naissance de Jésus-Christ, auteur de toute sainteté ; le jour de la naissance de Marie, conçue sans tache ; et le jour de la naissance de saint Jean-Baptiste, purifié du péché originel avant de naître.

— Un illustre et saint exilé pour l'Évangile et son divin auteur, Jean, l'apôtre bien-aimé, aperçut un jour, dans sa solitude de Patmos, une vision d'une incomparable beauté : « je vis, » dit-il, « un grand signe apparaître dans le ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune à ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles ».

C'était la Vierge immaculée dans la pensée

éternelle de Dieu, que le monde attendait avec les mêmes ardeurs que le voyageur égaré au milieu de la nuit désire l'aurore. Elle pouvait dire ces paroles de la Sagesse incréée, que les docteurs lui appliquent en effet : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. Avant la terre, les fontaines des eaux, les montagnes hautes et fermes, avant les collines, j'étais engendrée... Il n'avait pas encore fait la terre, les fleuves et les bases de l'univers: j'étais là auprès de lui, nourrie par lui, ses délices de tous les jours ».

Mais Dieu, la charité infinie, la générosité sans limites, qui aime à communiquer ses biens, voulut faire paraître dans le temps celle qu'il voyait lui-même de toute éternité, et donner au monde cette bien-aimée qu'il chérissait avant tout commencement. Alors, dans une pauvre maison de Nazareth, une mère déposa un jour avec tendresse dans son petit berceau l'enfant de ses désirs, ne prévoyant point sans doute, dans son humilité, quel don elle faisait à la terre et au ciel.

— Un peintre célèbre a pris pour sujet d'un de ses plus beaux tableaux la Nativité de Marie, et il a ainsi représenté cet heureux événement : Il n'a point de témoins de la terre : que viendraient faire ici les mortels, puisque tout est merveilleux dans la naissance de l'enfant ? Les habitants du ciel sont seuls présents, et la maison de Joachim est remplie d'anges. Les uns sont auprès de la bienheureuse Mère : la joie qui rayonne sur leurs fronts, indique qu'ils la félicitent et partagent son bonheur. Les autres, dans le ravissement et l'extase, contemplent les traits de celle qui est déjà leur reine, et Marie repose doucement, mais, en la voyant gracieuse et souriante, on reconnaît qu'un rêve délicieux occupe sa jeune âme, et la transporte dans le ciel. Les Chérubins et les Séraphins sont venus, et ils n'ont pas dédaigné de laisser un instant la gloire du trône de l'Éternel, pour jouir, dans une splendide vision, du spectacle de l'incomparable beauté de l'innocence.

Entendons-les se dire les uns aux autres avec admiration : « Quelle est donc cette créature

qui s'avance dans la vie, comme une aurore naissante, belle comme l'astre des nuits, brillante comme le soleil ? » — « Quelle est celle qui vient du désert de la terre, parée de tant de richesses ? »

Anges du ciel, ce n'est pas une voix humaine qui va vous répondre ; c'est la voix même de votre Dieu ! Elle est seule, en effet, parmi les enfants des hommes, celle qui joint la douceur à l'innocence, *unica est colomba mea* ; elle est parfaite, *perfecta mea*. Oui ! ô mon enfant bien-aimée, vous êtes resplendissante de beauté, et il n'y a aucune tache en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*. Et les trois personnes de la Trinité sainte contemplent avec complaisance la jeune enfant : le Père reconnaît sa fille chérie ; le Verbe, sa mère, l'Esprit-Saint son épouse.

— Quelle est celle qui s'avance dans la vie ? Après l'Éternel, après les anges, nous pouvons répondre à notre tour, par ces paroles de nos Livres divins : « C'est la gloire de la Jérusalem terrestre ; c'est l'honneur du genre humain. »

C'est la nouvelle Ève, nous dit saint Augustin ; mais quelle différence avec la première ! Ève n'a procuré que des peines au genre humain, et Marie lui donnera le salut ; Ève est la source du péché, Marie la source de la grâce ; Ève nous a apporté la mort, Marie nous procurera la vie.

Nouvelle Sara, cette tendre enfant nous donnera l'Isaac nouveau, qui sera véritablement immolé sur la montagne du sacrifice. Elle est la vaillante Débora, relevant par sa présence le courage affaibli des guerriers d'Israël ; car déjà elle a vaincu le péché, et toujours elle sera la terrible ennemie du démon. C'est Judith, c'est Esther, libératrices de leur peuple.

C'est la colombe de Noé portant le rameau d'olivier, symbole de la fin du déluge, messagère de l'espérance, annonçant que la colère de Dieu est calmée, et que la miséricorde va descendre sur la terre. C'est elle que figuraient cette verge sacerdotale d'Aaron qui fleurit sans avoir de racines, cette toison de Gédéon que la rosée trempa seule au milieu d'une aire sèche,

cette porte orientale que vit Ézéchiel et qui n'avait jamais été ouverte pour personne. Isaïe l'avait aperçue, lorsque, plongeant ses regards inspirés dans l'avenir, il l'annonçait comme la fleur qui devait sortir de la tige de Jessé, comme la Vierge qui devait enfanter.

— *Quis, putas, puer iste erit?* que sera cette enfant qui vient de naître dans l'humilité d'une condition obscure, ne possédant, pour tous biens, que les tendresses d'un père et d'une mère, que l'héritage de l'honneur, de la vertu, de l'amour de Dieu? Elle portera un nom de grandeur et de gloire, de tendresse et de douceur: car elle s'appellera MARIE, *Souveraine* et *Étoile*.

Elle sera le tabernacle très pur du Verbe fait chair; elle nourrira Jésus, le Sauveur; elle veillera sur ses jeunes années; puis, quand il aura grandi pour le sacrifice, elle le donnera à la justice divine pour notre rédemption.

Elle sera la Reine de l'Église: son pied virginal écrasera toujours l'hérésie; sa main puissante soutiendra les apôtres et les pontifes; son

cœur répandra sur les âmes les ardeurs du zèle, inspirera les héroïques dévouements, les généreuses immolations. Elle lèvera bien haut, au milieu d'un monde corrompu et sensuel, l'étendard de la virginité ; l'innocence viendra s'abriter sous ses plis, et de chastes générations, s'épanouissant sur la terre, au soleil de l'Eucharistie et sous la bénédiction de la Vierge immaculée, formeront cette incomparable et unique couronne de l'Épouse de Jésus-Christ, couronne de roses et de lys, tant aimée du Sauveur.

Elle sera la joie et l'espérance : tous ceux qui pleurent et souffrent ici-bas, lèveront leurs yeux vers elle, et ils seront consolés ; l'orphelin l'invoquera, et il aura trouvé sa mère ; le petit enfant lui donnera son cœur ; la mère lui confiera sa famille ; le vieillard, son dernier jour ; le pécheur, sa douleur et son repentir ; et son image bénie, placée dans toutes les demeures, portée sur toutes les poitrines, charmera les tristesses de l'exil, et fortifiera les cœurs dans les combats de la vie.

Un sage de l'antiquité païenne pleurait, dit-

on, à la naissance d'un enfant : sa raison ne lui faisait voir autre chose qu'une victime nouvelle destinée à tomber sous les coups de la mort, après avoir beaucoup souffert. Mais le jour qui rappelle aux chrétiens la naissance de celle qui nous a donné la vie véritable dont Jésus-Christ est la source, de cette Vierge si bonne et si puissante, la gloire et la joie du monde, doit être célébrée avec le plus vif bonheur. Aussi l'Église s'écrie-t-elle avec ravissement : « Votre naissance, ô Mère de Dieu, a annoncé à l'univers la joie qu'il devait avoir, car de vous est né le Soleil de justice, qui, en nous délivrant de la malédiction et de la mort, nous a donné la vie éternelle ».

Au sujet de cette fête, saint Augustin se laisse aller à de vifs transports d'allégresse, et il convie la terre tout entière à la partager : « Il est enfin arrivé, mes frères bien-aimés, » dit-il, « ce jour tant désiré de la naissance de la bienheureuse Vierge Marie. Aussi, que sur la terre d'exil souverainement embellie par la naissance d'une Vierge si pure, on entonne

des cantiques de joie. Elle brille à nos yeux, cette fleur des champs qui doit donner naissance au lis précieux des vallées : *Hæc est enim flos campi de quo ortum est pretiosum lilium convallium.* »

Au jour de la Nativité de Marie, c'est donc la douce joie qui doit pénétrer nos cœurs. Que nous rappelle en effet cette fête? Rien que de consolant, rien que d'agréable. Nos regards s'arrêtent sur un touchant tableau : c'est une enfant que la pureté et l'innocence décorent merveilleusement. Cette enfant sera la mère de notre Rédempteur ; elle sera aussi notre mère. Son cœur sera notre refuge au milieu de nos nombreuses misères ; ses mains s'ouvriront pour nous bénir et laisser tomber sur nous les grâces du ciel, la miséricorde et le pardon.

Soyez donc la bienvenue au milieu de nous, ô Marie! Comme le navigateur salue avec bonheur et espérance l'étoile qui brille au ciel après la tempête, ainsi nous saluons votre naissance, Étoile du matin, pure Aurore du Soleil de nos âmes!

Douce et aimable enfant, grandissez sous les regards de vos saints parents, et au milieu des anges destinés à garder et à protéger celle que Dieu aime de l'amour le plus tendre ; grandissez pour les sublimes destinées que seule vous êtes digne d'accomplir sur la terre : devenez la mère de Jésus, afin qu'en nous le donnant, nous possédions cette vie heureuse et éternelle vers laquelle nous soupirons, dans les tristesses et les larmes de l'exil.

LA FÊTE

DU

SAINT NOM DE MARIE

(Dimanche dans l'octave de la Nativité.)

✠

I. — Histoire de cette Fête.

La fête du saint Nom de Marie a pris naissance, en 1513, dans un diocèse d'Espagne. Supprimée d'abord par le pape saint Pie V, elle fut rétablie par Sixte-Quint, à la prière du cardinal Ulèse. De l'Espagne, cette fête s'étendit dans les autres régions, et, en 1683, le pape Innocent XI ordonna de la célébrer et d'en réciter l'office dans toute l'Église, afin de perpé-

tuer le souvenir d'une grande victoire remportée sur les Turcs, par la protection de Marie.

Voici le récit de cette célèbre victoire :

En 1683, les Turcs, fiers des succès qu'ils avaient obtenus sur l'empire d'Allemagne, poussés par l'ambition et le désir de dominer, donnèrent suite à leurs projets d'envahissement. Menaçant la chrétienté tout entière, ils vinrent avec une armée de deux cent mille hommes mettre le siège devant la ville de Vienne, en Autriche. Malgré le courage héroïque et la vigou reuse défense des assiégés, ces derniers voyaient arriver le moment redoutable où ils ne pourraient plus tenir : l'incendie avait dévoré la ville dans presque toute son étendue, et le feu de l'ennemi y avait encore amoncelé les ruines.

Pour les sauver d'une perte inévitable, il ne fallait rien moins qu'une série de miracles ; et ils furent accordés aux prières des combattants, qui n'avaient point oublié de recourir à Dieu et d'invoquer Marie.

Le jour de la glorieuse Assomption de la Reine du ciel, le feu, qui s'avançait avec

rapidité vers l'arsenal et menaçait de faire aux remparts une brèche effrayante, s'arrêta tout à coup et donna le temps d'enlever les poudres.

Une faveur si marquée de la Mère de Dieu ranima les courages presque abattus et rendit un peu d'espérance aux assiégés, qui redoublèrent leurs supplications. Cependant l'ennemi s'avançait de plus en plus : encore quelques heures, quelques jours à peine, et Vienne, le boulevard de la chrétienté, allait être réduite en cendres, et ses nobles défenseurs étaient condamnés à subir une cruelle mort.

Marie veillait sur ses enfants. Le lendemain de la fête de la Nativité, l'on vit toute la montagne de Kalembert se couvrir de troupes amies : c'était le grand Sobieski, roi de Pologne, à la tête d'une armée peu nombreuse, il est vrai, mais forte du secours de Dieu, mais intrépide dans sa foi. Après avoir pris ses dispositions pour le combat, le guerrier chrétien voulut, avant de donner le signal, assister au saint Sacrifice et y faire la communion. Le prince Charles de Lorraine était avec lui. Le roi servit

lui-même la messe, puis se levant, rempli d'une sainte confiance, il s'écria : « Marchons maintenant sous la protection toute puissante de la Mère de Dieu ! »

La petite armée chrétienne fond avec impétuosité sur les bataillons des infidèles, les renverse, les met en fuite, après avoir fait dix mille morts. Le grand étendard de Mahomet fut pris et envoyé au pape Innocent XI, qui, en mémoire de cet éclatant triomphe, institua la fête du saint Nom de Marie.

— Pour donner une idée de la vénération dont fut autrefois entouré ce nom béni, nous croyons intéressant de rappeler les détails suivants :

Dans quelques pays, jamais ce nom n'était donné à un enfant au jour de son baptême, et il était défendu aux femmes de le porter, comme il est défendu aux hommes de porter celui de Jésus. On aurait craint de profaner un nom qui fut si souvent sur les lèvres d'un Dieu, et qu'avait reçu du ciel la créature la plus parfaite, le chef-d'œuvre sorti des mains du Tout-Puissant.

Animé de ces sentiments, Alphonse IV, roi de Castille, étant sur le point d'épouser une Mauresque, mit pour condition, en l'acceptant, qu'à son baptême elle ne prendrait point le nom de Marie.

Casimir Ier, roi de Pologne, ayant épousé Marie, fille du duc de Russie, exigea que cette princesse, en venant dans ses États, changeât son nom : car, selon la coutume établie dans le royaume, aucune femme ne devait porter le nom de la Mère de Dieu.

Saint Étienne, roi de Hongrie, avait un tel respect pour ce saint nom, qu'il n'osait jamais le prononcer. Lorsqu'il voulait désigner Marie, il l'appelait la *grande Dame* ; et ses sujets, partageant cette vénération, tombaient aussitôt à genoux lorsque le nom de Marie était prononcé devant eux.

II. — Réflexions sur cette Fête.

Joachim et Anne, après avoir offert le sacrifice prescrit par la loi, le huitième jour après

la naissance de leur enfant, lui donnèrent le nom de *Marie*. « Il n'en est point de ce nom, » dit saint Liguori, « comme des autres noms, dont le hasard, la volonté des hommes ou leur caprice déterminent le choix. Ce nom sublime n'a pas été trouvé sur la terre; il est descendu du ciel, et c'est par un ordre exprès de Dieu que ses parents le donnèrent à leur très sainte enfant ». Saint Antonin avait déjà confirmé cette tradition en disant que le nom de Marie avait été apporté sur la terre par un messager céleste.

En effet, si le nom du précurseur de Jésus, de saint Jean-Baptiste, a été révélé par l'ange Gabriel à Zacharie, pourquoi ne pas croire qu'il en fût de même, et avec bien plus de raison, pour le nom béni de Marie, de celle qui devait être la mère du Dieu Rédempteur?

Mais, si le nom de Marie a été donné à la terre par le ciel, si la sagesse de Dieu l'a choisi pour désigner la Vierge immaculée, sans aucun doute, il doit renfermer des trésors de grâces, il doit être pour tous une féconde source de

bénédictions. Si le nom de Jésus est grand, si à ce nom sacré sont attachées tant de vertu et de puissance, au nom béni et bien doux de Marie des priviléges non moins précieux doivent être pareillement attachés. Aussi saint François de Sales disait : « Ni le ciel ni la terre, ô Vierge mère de Dieu, ne connaissent point de nom, après celui de votre cher Fils, dont les fidèles reçoivent plus de grâces, plus d'espérances et goûtent plus de douceurs que du vôtre ». « Ce nom, » ajoute saint Bonaventure, « est d'une telle vertu, que le ciel applaudit quand on le prononce, la terre se réjouit, et les anges en témoignent la plus vive allégresse ». Un illustre évêque français a fait, de ces paroles, le magnifique commentaire suivant :

« Il est dans le christianisme un nom qui ne le cède qu'à Dieu ; plus aimé, plus béni, plus grand que tout le reste ; un nom aussi sacré que la foi, aussi doux que la miséricorde, qui resplendit au plus haut des cieux comme une révélation lumineuse des conseils de la Providence, qui brille dans les profondeurs de la

vallée de larmes comme le regard attendri d'une mère. A toutes les époques, il eut, avec le nom du Christ, notre Sauveur, le privilège de consoler, d'émouvoir et de ravir le monde. Depuis le premier malheur jusqu'à la dernière infortune, c'est toujours lui qui verse l'espérance. Il fut invoqué par Adam comme un gage de paix ; on le retrouve encore sur les lèvres de ses tristes enfants, comme le signe mystérieux du pardon et de la promesse. Il fut, pour les générations, le salut et la vie ; il soutenait l'attente des patriarches, il animait les anciens justes ; il inspirait aux prophètes, dans une suite de visions ineffables, leurs chants les plus divins. Il fut la puissance des apôtres, le courage des martyrs, le triomphe des vierges, le génie des docteurs, l'enthousiasme des forts, le refuge des faibles. Ce nom a tout ébranlé, tout remué sur la terre et dans la conscience des peuples. Après tant de siècles, il n'a rien perdu de son ascendant souverain ; jusqu'à nos jours, il demeure écrit sur ce globe en sacrés caractères : partout des temples lui servent de couronne, partout les

plus nobles cœurs lui font un sanctuaire et lui envoient une prière, un soupir, un hommage. Ce nom, toujours accueilli par une confiance invariable et des transports universels, ce nom, chargé d'honneur ici-bas plus qu'aucun nom mortel ; ce nom, qui vient après Dieu, mais beaucoup au-dessus de toute créature, vous m'avez prévenu, et tous vos cœurs l'ont déjà salué, c'est le nom de Marie. » (Mgr Cœur.)

Quelles sont les différentes significations du nom de Marie? Les saints Pères, qui l'ont médité avec amour, en ont découvert de touchantes, aussi belles que gracieuses.

Saint Bernard, saint Bonaventure, saint Thomas, disent que le nom de Marie signifie *Étoile de la mer* ; saint Pierre Chrysologue, saint Jean Damascène, *Reine, Dame* ou *Souveraine;* saint Ambroise, *Un Dieu est engendré par moi;* saint Jérôme: *Amertume* ; saint Épiphane : *Espérance.*

Tous ces noms peuvent bien s'appliquer à Marie, car elle fut véritablement ce qu'ils symbolisent. Marie n'est-elle pas, en effet, notre *espérance,* étant la mère du Sauveur ? L'*amertume* n'a-t-elle pas été le breuvage de son âme affligée?

Mais il est deux symboles sur lesquels les docteurs se sont arrêtés de préférence, et qui en effet sont bien riches de belles appréciations, de frappantes images, de douces pensées : ces deux mots sont : *Étoile, Dame* ou *Souveraine.*

« Oui, » dit saint Bernard, « le nom de Marie, qui veut dire *étoile,* est appliqué avec beaucoup de vérité à la Vierge : elle est, en effet, la belle et lumineuse étoile qui brille sur ce vaste océan du monde ».

Elle est vraiment une étoile très étincelante par la vie extrêmement pure qu'elle a menée, dit saint Bonaventure, dont nous développons les pieuses paroles. Son âme immaculée, parfait miroir de la sainteté de Dieu, exempte de toute imperfection, éclairée par le divin Soleil de

justice et de grâce, fut toujours resplendissante des plus brillantes clartés du ciel. Étoile admirablement belle! elle a répandu sur la terre le plus pur, le plus éclatant rayon de lumière, en donnant au monde le Fils de l'Éternel!

La douce et utile lumière de cette étoile se fait sentir dans les cieux aussi bien que sur la terre. Dans les cieux, elle surpasse la beauté des chœurs des anges et des élus; placée au pied du trône de l'adorable Trinité, elle en fait le plus bel ornement.

Mais c'est particulièrement pour les habitants de la terre, et spécialement pour eux, que Marie est l'étoile aussi utile que belle.

Voyageurs sur l'océan du monde, nous avons à diriger notre nacelle vers la céleste patrie, vers le port de l'Éternité. Or, ce voyage, il faut le faire à travers mille difficultés et mille obstacles: la route est peu sûre, souvent elle est inconnue. Comment arriver? comment fuir l'écueil, éviter l'abîme? En jetant les yeux sur l'étoile de la mer, boussole du voyageur.

Aussi voyez l'admirable influence de cette

étoile dans la vie du chrétien, à tous les âges et dans toutes les conditions.

Demandez au vertueux vieillard qui se courbe vers la tombe et qui touche au port, comment il a fait pour échapper aux périls dont son existence a été environnée : il répondra que, dans le voyage de la vie qu'il achève, il a, en effet, été exposé à bien des dangers, que nombreuses ont été les tempêtes déchaînées contre sa fragile barque, que profonds furent les abîmes qui s'ouvraient devant lui, que terribles étaient les écueils vers lesquels il marchait, mais que, les yeux toujours fixés sur l'étoile de la mer, il s'avançait avec assurance, persuadé qu'il ne périrait pas.

Ces écueils, ces dangers, ils se présentent au début du voyage : il faut donc au commencement de la route regarder l'étoile. C'est ce que fait la jeune vierge, l'enfant couronnée des grâces de l'innocence.

Oui, Marie est l'étoile de la jeune fille, son guide à son entrée dans la vie. Au milieu de ses épreuves et de ses luttes, quand le monde

apparaît avec ses joies trompeuses, ses plaisirs enivrants; alors que les tentations sont violentes, que les passions soulèvent des tempêtes dans son cœur encore pur mais profondément troublé, quand la séduction s'offre de toutes parts, vivement alarmée de tant de périls, elle lève les yeux au ciel, et l'étoile de la mer apparaît radieuse et brillante, et du cœur de la jeune enfant s'échappe cette prière: « Etoile de la mer, ô Marie! prenez soin de ma pauvre nacelle, que les flots menacent de submerger: elle vous est confiée, elle est à vous comme à moi ». Et la paisible lumière de l'étoile a tout à coup ramené le calme, renouvelé le courage, et la barque marchera toujours sous la protection de l'étoile de la mer!

Mais il y a une vie à laquelle Marie, l'étoile de la mer, procure les plus douces joies comme les plus invincibles forces: c'est la vie du missionnaire.

Quand ce noble et vaillant apôtre a dit un dernier adieu à sa famille et à sa patrie; quand le navire, après un long voyage, l'a déposé sur

un rivage inconnu ; quand désormais ses jours devront s'écouler dans les pénibles travaux de la conversion d'hommes grossiers, ignorants et cruels, comment retrempera-t-il son âme? Ah! sans doute il a son crucifix qui repose sur sa poitrine et son Dieu qu'il appelle à lui dans l'Eucharistie ; mais il lui faut encore Marie! Aussi il l'invoquera sans cesse, sa pensée réjouira son cœur, et ses yeux chercheront au ciel l'*étoile de la mer!*

Oui, il faudra qu'il dirige ses regards vers cette étoile mystérieuse, s'il ne veut point sentir son zèle faiblir. A la vue de cette terre ingrate qu'il arrose de ses sueurs et qui reste stérile, de ses habitants auquels il se dévoue et qui le payent d'ingratitude, jusqu'à ce qu'ils lui donnent la mort, il ne trouverait plus, dans son âme accablée, la force nécessaire pour achever son œuvre : ouvrier découragé, il abandonnerait le travail commencé.

Mais l'étoile de la mer éclaire cette âme généreuse et réchauffe son zèle : rien désormais n'arrêtera le vaillant apôtre. Avec joie il marchera

à la peine, et, si le martyre lui apparaît, il le saluera comme le terme désiré de son exil d'ici-bas !

Le nom de Marie signifie encore *Dame*, *Maîtresse* ou *Souveraine*. Elle est véritablement la souveraine du ciel et de la terre, et c'est avec raison que l'Église la salue de ce nom : *Salve*, *Regina*. « Si le Fils est roi, » dit saint Athanase, « comment sa mère ne serait-elle pas reine ? » — « Oui, » ajoute saint Bernardin de Sienne, « Marie est souveraine de l'univers. Autant il y a de créatures qui obéissent à Dieu, autant il y en a qui obéissent à la glorieuse Vierge ; et toutes les créatures, les anges, les hommes, les choses qui sont au ciel et sur la terre, étant sujets de Dieu, le sont par là même de sa très sainte Mère. »

Elle n'a point diminué la puissance de celle qui, aux jours de sa vie mortelle, commandait à un Dieu et à qui un Dieu obéissait. Au séjour de

la gloire, dans l'incomparable triomphe de sa Mère, Jésus, ayant déposé sur son front immaculé la couronne de reine, lui a donné la toute-puissance. Aussi désormais sur la terre d'exil on invoquera la toute-puissance de Marie comme on invoque celle de la Trinité sainte; on parlera de la toute-puissance de Marie comme on parle de la toute-puissance de Dieu, en ajoutant toutefois que celle de Marie est une toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex.*

Les anges reconnaissent Marie pour leur reine, ils sont heureux de la servir et de la glorifier, et les démons vaincus tremblent et fuient devant ce nom glorieux. Quant aux habitants de la vallée des larmes, qui ne sait que, toujours avec joie, ils ont acclamé Marie leur souveraine, lui adressant leurs vœux, leurs prières et leurs chants d'amour, lui rendant de magnifiques et universels hommages? *Notre-Dame!* que ce nom était répété souvent par nos pieux ancêtres, et qu'ils sont majestueux les souvenirs auxquels il reste attaché! Ce sont nos antiques et merveilleuses cathédrales, rappelant

aux générations qui se succèdent les titres bien mérités de Marie à la tendresse et à la reconnaissance des peuples chrétiens.

Honorer le nom de Marie, l'*invoquer* souvent : tel est l'esprit de la fête du *saint Nom de Marie*.

Honorons le nom de Marie : c'est un nom glorieux. Il y a dans l'histoire des nations, des noms, qui ont conquis le respect et la vénération des hommes : ce sont ceux qui rappellent ou des succès glorieux, ou de grands bienfaits, ou des vertus éclatantes. Les siècles passent devant ces noms en leur apportant un tribut de louanges, et bien téméraire serait celui qui oserait refuser les siennes.

Quel nom mérite autant de respect et de vénération que celui de Marie? Il rappelle à lui seul une sublime gloire : la maternité divine ; des bienfaits incomparables : la rédemption du

monde; d'admirables vertus, qui ont formé la plus grande sainteté après Dieu.

Invoquons le nom de Marie. C'est d'abord un nom puissant contre le démon et les tentations: qu'il sorte donc souvent de nos lèvres. Lorsqu'il voit le danger, le petit enfant ne sait qu'appeler sa mère. Dans nos tentations, dans les périls de notre âme, que le nom puissant de Marie soit comme le bouclier derrière lequel nous abriterons notre faiblesse. Contre lui les traits de l'ennemi viendront se briser, car il est écrit que la Vierge écrasera la tête du serpent.

Prononçons souvent le nom de Marie, il est plein de charmes et d'attraits : « Pour nos lèvres, » dit saint Bernard, « il a toute la douceur du miel ; il est, pour nos oreilles qui l'entendent, une délicieuse mélodie; et il procure à notre cœur la plus vive joie. »

« O homme! qui que vous soyez, » dit encore saint Bernard, « voulez-vous éviter un triste naufrage? tournez les yeux vers Marie, fixez vos regards sur cette étoile bienfaisante. Dans les

tentations, en face des écueils, regardez l'étoile, invoquez Marie; si vous êtes battu par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de l'envie, regardez l'étoile, invoquez Marie. Dans tous les dangers et les revers de fortune, dans les plus fâcheuses circonstances de la vie, pensez à Marie, invoquez Marie: que son saint nom soit toujours dans votre bouche, qu'il vive sans cesse dans votre cœur. En prenant Marie pour guide, vous ne vous égarerez pas; en la priant, vous ne tomberez pas dans le désespoir; si elle vous soutient, vous ne ferez pas de chutes; si elle vous protége, vous n'aurez rien à craindre; si elle vous favorise, vous parviendrez au port du salut. »

LA FÊTE
DE LA PRÉSENTATION
DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE
(21 novembre.)

I. — Histoire de cette Fête.

Une pieuse tradition, acceptée par l'Église, nous apprend que Marie, âgée de trois ans, fut conduite à Jérusalem par ses parents, pour y être consacrée au service du Seigneur dans le temple, et qu'elle fit alors, entre les mains du grand prêtre, vœu de virginité perpétuelle. C'est ce souvenir que l'Église a voulu rappeler

en instituant la fête de la Présentation de Marie, fixée au vingt et unième jour de novembre.

C'est encore l'Église d'Orient qui, la première, établit cette solennité. Le même empereur Comnène, que nous avons vu mentionner la fête de l'Immaculée Conception comme déjà ancienne dans la ville de Constantinople, mit au rang des fêtes de son empire celle de ce jour. C'est au commencement du neuvième siècle que l'Orient célébra le jour de la Présentation de la Vierge.

Au quatorzième siècle, un gentilhomme français, nommé Philippe de Maizières, était attaché à la cour du roi de Chypre, en qualité de chancelier. Ayant été envoyé, en 1372, comme ambassadeur auprès du pape Grégoire XI, qui résidait à Avignon, il raconta avec quelle pompe on solennisait en Grèce la fête de la Présentation, et il conçut le projet de la faire célébrer dans la catholicité tout entière, et particulièrement en France.

Ses démarches n'obtinrent pas d'abord le succès qu'il avait espéré : car Grégoire XI, animé

de cette sagesse qui distingua toujours le Saint-Siège, craignait d'introduire des nouveautés dans l'Église. Cependant il permit de célébrer cette fête à Avignon, où il se trouvait, le 21 novembre, le même jour qu'en Orient.

Grégoire XI étant mort peu de temps après, Clément VII, qui lui succéda, accueillit très favorablement les nouvelles instances du pieux solliciteur, et non seulement il accorda des indulgences à ceux qui se montreraient fidèles à célébrer la fête de la Présentation de la Vierge, mais il ordonna qu'elle fût désormais solennisée avec une grande pompe. On la célébra, en effet, à Avignon, le 21 novembre 1385, en présence de dix-huit cardinaux, archevêques et évêques, de tout le clergé de la ville et d'une grande affluence de peuple. Elle fut immédiatement adoptée en France, et elle devint une des fêtes les plus chères de l'Église d'Occident.

Vers la fin du seizième siècle, le pape Sixte V la rendit obligatoire dans l'Église romaine. Voici ses paroles : « Nous voulons qu'on ajoute aux autres solennités de Marie toujours vierge, qui

devait être le temple de Dieu et le sanctuaire de l'Esprit-Saint, cette fête de la Présentation que nous voyons célébrer avec tant de dévotion dans l'univers tout entier ».

Pour satisfaire sa propre dévotion ainsi que celle de sa famille, et afin d'agréer les vœux de ses sujets, à qui le culte de Marie était bien cher, Ferdinand, roi de Naples, avait demandé à l'illustre Pie IX de mettre au rang des fêtes commandées, pour le royaume de Naples, le jour de la Présentation de la sainte Vierge. Le décret de concession fut rendu le 30 novembre 1850.

La tradition formelle sur le fait de la présentation de Marie était tellement établie en Orient, au sixième siècle, que Mahomet lui-même crut devoir l'enregistrer : « Parle de Mirjam *(Marie)*, dit le Koran, « raconte de quelle manière elle quitta ses parents, comme elle alla vers l'Orient au temple et se couvrit le visage d'un voile qui la déroba à leurs regards. »

Marie fut dès lors élevée, disent unanimement les docteurs et les Pères, par les soins du prêtre Zacharie, son parent. Le sanctuaire de

Jéhovah, dès l'époque de Moïse et dans toute la suite de l'histoire juive, avait été entouré de pieuses femmes et de jeunes vierges. Le temple de Zorobabel, après la restauration d'Hérode, avait un quartier spécialement affecté à l'usage des femmes, isolé par des clôtures, avec deux portes, l'une s'ouvrant sur la ville, l'autre sur le temple. Dans cet asile de prière, de recueillement et de saints labeurs, s'écoulèrent, sous le regard des anges, les premières années de Marie.

II. — Réflexions sur cette Fête.

Il serait certainement difficile de trouver un tableau plus gracieux et plus touchant à la fois que celui qu'offre à nos regards chrétiens ce beau jour de fête. Une enfant de trois ans, pleine de charmes et d'innocence, s'en va, joyeuse et empressée, donner son cœur, sa jeunesse, son avenir, au Dieu immortel des siècles ; le pontife, ému et ravi, ouvre le sanctuaire à cette tendre vierge, appelle sur elle toutes les bénédictions

du ciel ; et la mère de l'enfant, après avoir confié au temple du Seigneur son trésor le plus cher, reprend le chemin de sa pauvre demeure, l'âme remplie des plus nobles sentiments, nés d'un généreux sacrifice.

Mais réfléchissons sur ce mystère.

Le privilège admirable de l'immaculée conception de Marie, en préservant son âme du péché originel, l'avait fait participer à tous les dons placés par Dieu, dès le commencement, dans l'âme de nos premiers parents. Marie eut l'usage de sa raison dès le premier instant de sa conception, et, comme cette âme bénie s'inclinait naturellement vers son Dieu, son premier acte fut de lui consacrer sa vie tout entière.

Elle avait trois ans! Que de grâces, que de vertus sublimes dans cette jeune enfant! D'un côté, quels élans d'amour de Dieu dans ce cœur, la perfection de la terre ; de l'autre, quels trésors d'affection pure et ardente pour son père et sa mère! Il faudrait le langage des anges pour raconter ces scènes de tendresse réciproque d'une

enfant comme Marie, et de parents comme Joachim et Anne. Qu'ils étaient doux et délicieux les jours qu'ils passaient ensemble dans l'humble maison de Nazareth !

Marie avait trois ans, et elle faisait l'admiration du ciel et de la terre, lorsqu'une voix se fit entendre d'une manière plus pressante à l'oreille de son cœur : « Écoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive : oubliez votre peuple et laissez la maison de votre père. » Et l'admirable enfant comprit que le moment de la séparation était venu. Elle oublia son peuple, elle quitta la maison de son père ; conduite par sa mère généreuse, elle se dirigea vers la cité de David, gravit avec un saint empressement les marches du temple du Seigneur, et renouvela à la face des autels sa consécration irrévocable au Dieu qu'elle voulait aimer sans partage.

Ah ! ce serait bien peu connaître Marie de croire que le sacrifice qu'elle fit au jour de la Présentation ne lui coûta rien. La séparation est toujours pénible à la nature. Le Sauveur

lui-même pleura sur Lazare, son ami, dont la mort venait de le séparer. L'âme de Marie, si remplie du plus tendre et du plus sincère amour pour ses parents, connut, nous n'en pouvons douter, l'amertume du sacrifice; mais ce sacrifice, Dieu le demandait, et la Vierge obéit à Dieu.

O Marie! à partir de ce jour, vous dites un éternel adieu aux joies de la terre, aux satisfactions naturelles, car la voie du sacrifice sera votre voie. Dieu aimera à vous conduire dans ce chemin pénible : il vous préparera à celui de la croix! Au jour de votre Présentation, il vous dit d'oublier votre peuple et de quitter la maison de votre père; plus tard, il vous dira, comme à Abraham, de prendre votre fils unique pour le lui immoler, et, sur l'autel de votre cœur, vous immolerez votre Jésus.

Cependant que de raisons spécieuses Marie aurait pu alléguer! S'enfermer dans le temple à l'âge de trois ans, être privée si jeune des soins et de l'affection d'une mère, n'était-ce pas un sacrifice que Dieu ne demande pas aux enfants

de cet âge? Son innocence n'aurait-elle pas trouvé une garde fidèle dans son père et sa mère, et ses vertus ne se seraient-elles pas épanouies en toute liberté à côté de celles de ses parents? Plus tard, quand Marie aurait consolé la vieillesse des auteurs de ses jours et fermé leurs yeux, libre de tout lien, elle eût consacré alors le reste de sa vie au Dieu qu'elle n'aurait point oublié hors du temple.

Vains raisonnements, que l'on fait trop souvent de nos jours, et auxquels n'eut point recours la vive foi de Marie ! Dieu l'appelait, et elle fut docile à la parole de Dieu. Heureuse avez-vous été, ô Marie, vous dirons-nous avec le divin Maître, d'avoir écouté cette parole : *Beati qui audiunt verbum Dei!*

Les parents de Marie, à leur tour, montrèrent une louable sagesse en laissant à leur aimable enfant la liberté de se donner à Dieu, en plaçant plus complétement entre les mains et sous les regards du Seigneur celle qui leur avait été donnée par la bonté du ciel. Ils comprenaient qu'une jeune âme que Dieu appelle à

lui, ne doit pas rencontrer d'entraves dans cette sublime vocation. Ils n'ignoraient pas du reste que, dans le cœur de Marie l'amour de Dieu n'éteindrait pas l'amour filial, et qu'une large part leur serait réservée dans les saintes affections de leur céleste enfant.

En ne résistant point à cette voix de Dieu qui leur demandait Marie, Joachim et Anne condamnent la conduite étrange de ces parents qui s'efforcent, par tous les moyens, de retenir au milieu du monde des âmes qui veulent aller à Dieu, qui s'affligent d'apercevoir les heureuses dispositions de la piété dans le cœur de leurs enfants, et qui, dans leur coupable égoïsme, ont oublié que Dieu est le maître, et qu'il a le droit de prendre où il veut ceux ou celles qu'il appelle à l'honneur du sacerdoce ou de la vie religieuse.

Marie, d'après l'opinion la plus commune, resta dans le temple jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il est permis de se demander comment elle employait son temps et quelles vertus elle pratiquait. La Vierge très pure a dévoilé elle-

même les secrets de son union avec Dieu, et voici ce qu'elle daigna dire à sainte Élisabeth pendant que cette sainte récitait la salutation angélique :

« Je veux t'apprendre toutes les prières que je faisais pendant que j'étais dans le temple... je veux que tu fasses tout ce que je faisais. Je me levais au milieu de chaque nuit, et j'allais me prosterner devant l'autel, où je demandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa loi, et je le suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin pour lui être agréable. Je lui demandais surtout de voir le temps où vivrait cette vierge très sainte qui devait enfanter son Fils, afin que je puisse consacrer tout mon être à la servir et à la vénérer. » — Élisabeth l'interrompit pour lui dire : « O très douce Dame, n'étiez-vous pas déjà pleine de grâces et de vertus? » — Mais la sainte Vierge lui répondit : « Sois sûre que je me croyais aussi coupable et aussi misérable que tu te crois toi-même : c'est pourquoi je demandais à Dieu de m'accorder sa grâce.

« Le Seigneur faisait de moi ce que fait de sa harpe le musicien qui en ordonne et en dispose toutes les cordes, pour qu'elles rendent un son agréable et harmonieux. Ainsi dirigée par la sagesse du Sauveur, j'étais souvent emportée dans le sein de Dieu par les anges ; et là, je goûtais tant de joie, de douceur et de consolation, que je ne me ressouvenais plus jamais d'avoir vu le jour en ce monde. J'étais en outre si familière avec Dieu et ses anges, qu'il me semblait avoir toujours vécu avec cette cour glorieuse.

« Lorsque je me retrouvais sur la terre et que je me rappelais où j'avais été, ce souvenir m'enflammait d'un extrême amour de Dieu... Je voulais être la servante de toutes les saintes femmes qui habitaient le temple : je souhaitais d'être soumise à toutes les créatures par amour pour le Père suprême, et cela arrivait sans cesse ».

Heureuses les âmes appelées par la grâce de Dieu, et qui peuvent répondre comme le jeune

Samuel : « Me voici, Seigneur! » Tous, à la vérité, n'ont pas en ce monde la même vocation, mais tous en ont une à laquelle ils doivent correspondre. Le guerrier peut se sauver au milieu des camps, comme le prêtre se sanctifie au pied de l'autel; la mère au milieu de sa famille, comme la vierge dans son cloître; l'enfant, la jeune fille, dans la maison paternelle, comme la sœur de charité sur les rivages lointains; le laboureur en creusant son sillon, comme le roi sur son trône. Il s'agit d'écouter docilement la voix du Seigneur et de ne point endurcir son cœur (Ps. XCIV, 8).

Sur la terre où notre vie se passe, quelle que soit notre condition, nous sommes sous le regard de Dieu, comme les enfants sous celui de leur père; visités par la miséricorde divine, excités par la grâce à l'œuvre de notre sanctification. Et si tous n'entendent pas cette parole : « Laisse la maison de ton père, oublie ton peuple », à tous Dieu adresse cette invitation : « Mon fils, donne-moi ton cœur ».

LA FÊTE

DU

MARIAGE DE LA STE VIERGE

(23 Janvier).

I. — Histoire de cette Fête.

Au quatorzième siècle, un chanoine de Chartres persuadé que la sainte Vierge serait honorée du culte que l'on rendrait à son chaste époux, mit dans son testament qu'au jour anniversaire de sa mort, le chapitre de son église ferait une solennelle commémoraison de saint Joseph.

L'illustre et pieux chancelier de l'université de Paris, Jean Gerson, dont la dévotion était grande et vive pour le pauvre et obscur char-

pentier de Nazareth, crut interpréter les intentions du chanoine défunt en composant un office du mariage de la sainte Vierge et de saint Joseph, office qui serait récité au jour indiqué. « O prodige de grandeur ! » s'écriait-il à la pensée de ce mariage virginal, » ô dignité incomparable ! La Mère de Dieu, la Reine du ciel vous appelle son seigneur ; le Verbe fait chair vous nomme son père et vous obéit ! O Jésus, ô Marie, ô Joseph ! qui formez sur la terre une glorieuse Trinité, en qui l'auguste Trinité des cieux met toutes ses complaisances, que peut-on imaginer ici-bas d'aussi sublime, d'aussi beau, d'aussi excellent ! »

Au seizième siècle, nous voyons que par un privilège du pape Paul III, les frères mineurs et les sœurs du même ordre obtiennent la faveur de célébrer cette fête, dont l'office était d'abord le même que celui de la Nativité excepté l'Évangile. Bientôt le même pape chargea l'illustre dominicain Jacob Doré de composer un office spécial en l'honneur de la fête du mariage de la sainte Vierge et de saint Joseph. En 1546, il

approuva l'œuvre du savant écrivain ; et deux siècles plus tard, le 22 août 1725, Benoît XIII accordait à toute l'Église la faveur de solenniser ce virginal mariage.

On ne sait rien d'absolument certain sur l'âge de Marie en ce jour solennel ; cependant, dit Benoît XIV, l'opinion générale des auteurs ecclésiastiques est que la Vierge sans tache avait alors quatorze ans. Quant à saint Joseph, ce qu'il y a de sûr c'est qu'il n'était point un vieillard, comme on le représente à tort quelquefois.

La ville de Pérouse, en Italie, croit posséder l'anneau nuptial de la sainte Vierge.

— Loin du monde et ignorée de lui, Marie avait passé dans le temple de Jérusalem les belles années de son enfance et les premiers jours de sa jeunesse : semblable au lis pur et gracieux, son âme s'épanouissait aux divins rayons du Soleil de justice. Elle n'aspirait qu'à Dieu : elle l'avait choisi pour la part de son héritage, et, dans les ardeurs de son chaste amour, ne désirait que le bonheur de lui plaire et l'honneur de lui appartenir.

Ses parents étaient morts, Joachim et Anne dormaient dans la tombe du sommeil des justes, et l'innocente Vierge, afin d'être plus complètement à Dieu, lui avait, par un vœu solennel et irrévocable, donné à jamais son amour et son cœur.

Mais elle était de cette race d'Abraham qui devait donner naissance au Sauveur d'Israël, et la fille de David, d'après la loi de Moïse, devait épouser son plus proche parent. Les prêtres, ses tuteurs, la fiancèrent donc d'abord à Joseph, puis, quand le temps fut venu, les unirent tous deux par les liens du mariage.

Voici à ce sujet une tradition que nous trouvons dans les auteurs anciens :

Plusieurs jeunes hommes, appartenant comme Marie à la famille de David, aspirèrent à l'honneur de l'avoir pour épouse. Le grand prêtre demanda alors au Ciel un miracle, afin de connaître celui qui serait choisi. Divinement inspiré, il ordonna que chacun des prétendants, déposerait dans le sanctuaire une jeune tige dépouillée de verdure, et tous prièrent le Sei-

gneur de manifester sa volonté. Le Ciel répondit en faisant fleurir la tige qui appartenait au modeste ouvrier dont le nom était Joseph.

Quand le jour de la célébration du mariage fut arrivé, on vit, dit le célèbre Gerson, une virginité s'allier à une autre virginité : *Virginitas nupsit.* La jeune vierge donna la main au chaste Joseph ; le petit-fils de David mit au doigt de sa fiancée l'anneau, symbole d'éternelle fidélité, et les prêtres inscrivirent deux noms à jamais vénérés. Jamais le Ciel ne vit d'alliance si sainte et plus digne d'être honorée par toute la cour céleste. Avant d'aller dans leur pauvre demeure de Nazareth, Joseph et Marie renouvelèrent à la face des autels, leur vœu mutuel de virginité, et celui qui désormais était le gardien de la pureté de Marie, jura devant Dieu qu'il serait fidèle à sa sublime mission. Ainsi le nom de Joseph allait être le voile impénétrable qui cacherait aux yeux du monde et du démon les grands mystères de la miséricorde divine.

II —. *Réflexions sur cette Fête.*

Le Verbe de Dieu devant s'incarner, sa glorieuse mère ne pouvait être que la plus pure des vierges. Il fallait donc à cette Mère et à cette Vierge tout à la fois, pour couvrir son honneur, un homme, un ange, qui aurait le nom d'époux, serait le voile du Saint-Esprit, Époux adorable et trois fois saint de la Mère de Dieu, la protégerait au milieu de ses tribulations et de ses peines, et la nourrirait par son travail de chaque jour.

A Jésus vrai Fils de Dieu, il fallait un père légal, qui aurait toutes les charges, toutes les responsabilités de la paternité humaine, qui serait l'ombre du Père éternel, le remplacerait ici-bas, aimerait Jésus comme son fils, et lui consacrerait ses sueurs et sa vie entière.

Dieu, dans son infinie sagesse, pourvut à toutes es choses par le saint et virginal mariage de

Marie avec Joseph, dont l'Église a consacré la mémoire par la fête de ce jour.

Quels époux admirables que les pauvres habitants de Nazareth ! L'amour le plus sincère, le respect le plus profond, l'union la plus parfaite, régnaient sans cesse dans l'humble demeure. Elle était vraiment le sanctuaire béni de la charité, de la douceur, de la prière. Qui pourra dire la perfection avec laquelle Marie et Joseph s'efforçaient de remplir leurs devoirs l'un envers l'autre ? Et quand le divin Enfant vint réjouir par sa présence cet intérieur déjà tout céleste, le dévouement paternel, la tendresse maternelle s'unirent alors merveilleusement, pour entourer Jésus de soins délicats et attentifs, d'infatigables sollicitudes, qui ne se rencontreront jamais à ce dégré dans le cœur des parents.

Le mariage de Marie et de saint Joseph rappelle le mariage des chrétiens, et les vertus dont ils ont donné l'exemple, sont celles que les époux doivent imiter.

Que de grandeur et de dignité dans le mariage consacré par la religion !

L'époux nous y apparaît comme le représentant de Dieu, orné du double attribut de sa puissance et de sa bonté. Il est le *chef de la femme* (Eph., v, 23), non pour l'opprimer et l'asservir, mais pour la protéger et la défendre. Son type est Jésus-Christ roi de douceur et de clémence. Il *aime son épouse comme Jésus-Christ son Église* (Eph., v, 25), non à cause des charmes de la jeunesse et de la beauté, de ces attraits qui passent, mais parce qu'elle est pure, parce qu'elle est belle de cette beauté de l'âme qui ne connaît ni ride ni tache.

Cette épouse lui est donnée comme *une aide semblable à lui.* (Gen., II, 8). Elle marche son égale et sa compagne, comme la grâce à côté de la force, et la tendresse auprès de l'autorité du commandement.

L'Evangile l'élève à un rang plus glorieux encore. Son type est l'Église. Comme l'Église, elle est *soumise à son époux* (Eph. v, 22) ; comme l'Église, sa fécondité fait sa gloire. La famille alors est un vrai sanctuaire, qu'embellissent la foi, l'honneur et les solides vertus.

Les enfants, *comme de jeunes plants d'oliviers, entourent d'une couronne bénie la table et le foyer domestique* (Ps. CXXVII, 3), et leurs heureux parents les contemplent avec respect, comme des anges voilés d'une enveloppe mortelle ; ils les couvrent de leur vigilance, comme un dépôt précieux et sacré ; et, leur laissant un héritage de vertus, ils trouvent dans leur reconnaissance filiale la consolation de leurs vieux jours.

LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION

(25 mars.)

✢

I. — Histoire de cette Fête.

On trouve cette fête établie déjà dans les premiers siècles de l'Église : d'où il est permis de supposer que les apôtres eux-mêmes l'ont célébrée, et que leur dévotion était partagée par les premiers fidèles.

Benoît XIV pense que Marie aimait à solenniser le jour où, dans sa pauvre demeure de Nazareth, s'était accompli en elle le grand mystère de l'Incarnation. Les apôtres et les disciples se conformèrent, nous ne pouvons en douter,

à cette sainte pratique de la Mère de Jésus, et ils durent avec joie s'unir à elle pour remercier Dieu de ses ineffables miséricordes.

Saint Grégoire le Thaumaturge, qui était évêque de Néocésarée vers l'an 240, est le premier qui ait parlé de la fête de l'Annonciation. Dans une homélie adressée à son peuple, il disait : « C'est aujourd'hui, mes frères, que Gabriel, l'archange qui est sans cesse en présence de Dieu, est descendu auprès de la Vierge très chaste, et lui a adressé ces paroles : Je vous salue, pleine de grâce ».

Saint Augustin, qui mourut en 430, a laissé deux sermons sur l'Annonciation ; et le pape Gélase Ier, dans son *Sacramentaire,* nous apprend que cette fête était célébrée à Rome avant l'an 469. Saint Proclus, qui mourut en 446, et saint Jean Chrysostome, en 407, ont, dans leurs ouvrages des discours sur ce même mystère.

Voici ce qu'on lit dans un ancien martyrologe, attribué par le vénérable Bède à Cassiodore, qui fut secrétaire d'État de Théodoric, roi des Goths,

et par d'autres à saint Jérôme : « Annonciation de la sainte Vierge, lorsqu'elle fut saluée par l'ange à Nazareth, ville de Judée ».

Au septième siècle, elle était généralement répandue tant en Orient qu'en Occident, et on la célébrait partout avec une grande pompe. Le sixième concile œcuménique, tenu à Constantinople, fait mention de cette fête, et l'appelle le *saint jour* de l'Annonciation. Près d'un demi-siècle auparavant, le dixième concile de Tolède l'avait déjà nommée « la *fête par excellence* de la Mère de Dieu ».

La fête de l'Annonciation de Marie n'est point séparée de celle de l'Incarnation du Verbe : ces deux souvenirs, en effet, sont liés intimement l'un à l'autre, et ces deux mystères s'accomplirent en même temps.

C'est le premier des deux, celui de l'Annonciation de la Vierge, que les fidèles vénèrent, de nos jours, d'une manière plus spéciale, et sur lequel ils portent davantage leur attention et leur piété. Mais il est probable qu'au commencement il n'en était point ainsi, et que les

premiers chrétiens célébraient d'abord et en premier lieu le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Si, dès l'origine du christianisme, il y a dans toute l'Église un accord unanime à solenniser la fête de l'Annonciation, il n'en est pas de même pour le jour où elle est célébrée.

Les Grecs la font, comme nous, le 25 mars ; mais plusieurs Églises d'Orient l'ont placée au mois de décembre. Chez les Syriens, elle est fixée au 1er décembre; chez les Arméniens, au 5 janvier, afin qu'elle n'arrive pas en carême.

Le concile de Tolède (636) ordonna que la fête de l'*Annonciation de Notre-Dame* et de l'*Incarnation du Verbe divin,* se célébreraient huit jours avant Noël, parce que le 25 mars arrive ordinairement en carême, quelquefois dans la semaine sainte ou pendant les solennités pascales, temps où l'Église est occupée d'autres mystères : dans l'ancienne discipline, les fêtes et le jeûne étaient regardés comme incompatibles.

Toutefois elle a toujours été célébrée en

France le 25 mars, depuis le neuvième siècle, époque où elle a été introduite parmi nous.

— Marie, selon l'opinion commune, avait quatorze ans, lorsqu'elle fut unie à Joseph par les liens sacrés d'un mariage virginal, et depuis quatre mois, selon Évode, elle était retirée à Nazareth, avec son chaste époux, dont elle partageait la vie obscure et laborieuse, lorsque l'archange Gabriel, envoyé par Dieu, vint auprès d'elle s'acquitter de son céleste message.

Où était en ce moment cette Vierge bénie, et quelle était son occupation, lorsque l'ange la visita? se demande saint Bernard : « Je pense », répond-il, « qu'elle était dans l'endroit le plus caché de sa modeste habitation, et que, selon le précepte de Jésus, après en avoir fermé soigneusement la porte, elle priait dans la solitude et le recueillement notre Père qui est dans les cieux ».

On ne connaît pas non plus l'heure de la céleste visite : voilà pourquoi, selon les paroles de Benoît XIV, l'Église fait annoncer ce mystère, au son de la cloche, trois fois dans la journée :

à l'aurore, au milieu du jour et le soir, quand la nuit est arrivée.

La veille de l'Annonciation de l'année 1251, saint Louis, roi de France, chef de la septième croisade, se rendit au village de Masséra, ancien Nazareth. Le légat du Pape dit la messe dans la chambre même où Gabriel avait salué Marie, et le roi y reçut la communion.

Sainte Jeanne de Valois, épouse de Louis XII, fonda, en 1513, un ordre de religieuses dont le but était d'imiter les vertus que renferme le mystère de l'Annonciation : ces religieuses portent le nom d'*Annonciades*.

II. — Réflexions sur cette Fête.

La Mère du Dieu Rédempteur qui devait naître parmi les hommes, était choisie de toute éternité dans les desseins de l'adorable Trinité ; de toute éternité, elle était ornée de grâces sublimes. L'heure de la Rédemption avait sonné

dans le temps, et un messager devait être choisi pour traiter cette solennelle affaire.

Quel sera cet envoyé ? Ce ne sera ni l'innocent Abel, ni le juste Abraham, ni le chaste Joseph ; il ne sera pas choisi sur la terre. Dieu a designé un des princes de sa cour, un de ceux qui se trouvent près de lui dans les splendeurs des cieux, un des premiers esprits de la hiérarchie céleste.

L'archange Gabriel descend du ciel et s'arrête à Nazareth. Pourquoi à Nazareth, et non pas à Rome, à Athènes, ou dans les villes de la civilisation et de la science? « C'est que dans ce Nazareth il y a une pauvre maison, une petite chambre qui renferme le trésor du ciel et de la terre, le secret amour du Père éternel ; dans ce petit lieu, il y a une Vierge qui a plus de lumières et de grandeur qu'il n'y en a à Rome, ni à Athènes, ni entre les hommes, ni entre les anges ». (A. Nicolas.)

Aussi une chose etrange et admirable va se passer. L'esprit céleste, en présence de cette simple épouse d'un pauvre artisan, se prosterne

et lui adresse cette incomparable louange: « Je vous salue pleine de grâce ». Jusqu'à ce jour, les habitants de la terre s'étaient prosternés devant les habitants des cieux, et jamais de semblables félicitations n'avaient été adressées aux mortels.

Lorsqu'une femme avait fait une action d'éclat chez les Hébreux, dit un saint Père, c'était la coutume de la saluer en ces termes: « Vous êtes bénie entre les femmes ». Ainsi Débora félicitait Jahel, qui avait donné la mort à Sisara, le général ennemi : « Jahel, l'épouse d'Haber, est bénie entre les femmes ». Ainsi Booz saluait Ruth en disant : « Vous êtes bénie du Seigneur, ma fille ». Mais jamais, dans la sainte Écriture, on n'avait rencontré des paroles semblables à celles-ci : « Je vous salue, pleine de grâce : le Seigneur est avec vous ».

Cette salutation, dit saint Ambroise, ne pouvait s'adresser qu'à Marie seule, puisque seule entre toutes les autres femmes, elle avait mérité de recevoir en elle-même l'Auteur de la grâce.

L'ange Gabriel est devant Marie, et c'est

l'ange qui s'incline et non la Vierge qui se prosterne ! Daniel, le grand prophète, vit un jour venir à lui le même Gabriel ; et tout tremblant, il tomba la face contre terre. Quelques jours seulement avant l'Annonciation, Gabriel apparaissait encore au grand prêtre Zacharie, et ce dernier était puni cruellement de son incrédulité.

O Gabriel ! pourquoi ce respect devant Marie ? Ce n'est pas à un prophète, ce n'est pas à un pontife que vous êtes envoyé ; c'est à une humble créature que rien ne paraît recommander. Ah ! c'est qu'elle est *pleine de grâce* ; et, comme la grâce est la plus belle gloire dont puisse être couronnée une créature, qu'elle devait être grande, celle qui en était remplie ! — C'est que *le Seigneur est avec elle*. Dès le premier instant de sa conception, elle lui est intimement unie : le Père est avec elle, en faisant de son Fils le sien; le Fils est avec elle, en descendant dans son sein; le Saint-Esprit est avec elle, sanctifiant avec le Père et le Fils ce cœur virginal.

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes » ajoutait l'ange. Oui, vraiment bénie, dit saint Pierre Chrysologue: car elle fut plus grande que le ciel plus puissante que la terre, plus vaste que l'univers, puisqu'elle a été la demeure de Celui que le monde ne peut contenir, puisqu'elle a porté Celui qui soutient l'univers, puisqu'elle a donné naissance à son Créateur, et nourri Celui qui soutient l'existence de tous les êtres.

— De semblables louanges effrayèrent l'humilité de Marie, qui se croyait la dernière des créatures: aussi, dit le saint Évangile, elle fut troublée aux paroles de l'ange.

Ce trouble, dit saint Ambroise, ne venait pas de ce qu'un ange lui apparaissait : car nul doute qu'elle ne vît souvent, bien mieux encore que Jacob, les esprits célestes descendre du ciel et y monter, et que leurs visites auprès d'elle ne fussent multipliées. Ce sont les éloges qu'on lui décerne qui la troublent, car elle n'en peut comprendre les raisons.

L'ange la rassure et calme ses inquiétudes : « Ne craignez point, Marie : vous avez trouvé

grâce devant le Seigneur. Vous concevrez et vous enfanterez un fils, auquel vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand : le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin ».

La gloire d'être la mère de Dieu n'a point ébloui l'humble vierge d'Israël. Elle croit, sans doute, aux paroles de l'ange ; elle ne refuse point de coopérer à la rédemption du monde, qu'elle entrevoit ; mais elle craint pour sa virginité, elle veut la conserver malgré tout, et demande alors comment elle pourrait accepter l'honneur de la maternité divine.

L'ange dissipe ses doutes : « L'Esprit-Saint », dit-il, « surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous, sera appelé le Fils de Dieu. »

L'ange a parlé : il attend une réponse, après laquelle il partira ; il attend, et Marie délibère.

Sublime tableau évangélique !

Saint Augustin et saint Bernard se transpor-

tent à ce moment où Marie réfléchit, où l'ange attend ; ils la pressent, ils la supplient de donner ce consentement. Voici leurs touchantes paroles :

« Vierge sacrée ! que tardez-vous à répondre ? L'ange n'attend que votre assentiment. Vous l'avez entendu : l'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, pour que vous deveniez mère sans préjudice de votre virginité. L'ange attend maintenant votre réponse, et nous aussi, une parole de compassion, misérablement pressés que nous sommes par la sentence de notre condamnation.

« Voilà qu'on vous offre le prix de notre rançon. Dès que vous aurez consenti, nous serons sauvés : un seul mot de votre bouche peut nous refaire et nous rappeler à la vie. C'est ce qu'implore de vous le malheureux Adam avec sa déplorable postérité, comme lui exilée. C'est ce qu'Abraham, c'est ce que David, c'est ce que tout le genre humain prosterné à vos pieds, attendent avec l'ange. Dieu lui-même, qui se complaît dans votre beauté, désire ce consentement, moyennant lequel il avait décidé de sau-

ver le monde. O sainte Vierge! ne tardez plus à donner votre réponse, ne tardez plus à faire régénérer le monde! »

Marie a réfléchi, et elle laisse sortir de ses lèvres cette ineffable parole : « Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole ».

« O bienheureuse Vierge! » s'écrie saint Augustin, « quelles actions de grâces, quels accents de louanges pourrons-nous vous adresser en retour de ce grand consentement par lequel vous délivrez le monde? Par quels hommages l'humaine fragilité pourrait-elle jamais assez reconnaître qu'elle doit le ciel à votre pieux concours? »

Bossuet, comparant la scène de la tentation d'Ève à celle de l'Annonciation de Marie, a écrit cette belle page :

« L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de la réparation par Marie ; la parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la sainte Vierge ; Ève était vierge encore, et Marie est vierge ; la malédiction est donnée

à Ève, la bénédiction à Marie: *benedicta;* un ange de ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumière à Marie. L'ange de ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur en lui faisant rechercher la divinité : « Vous serez », lui dit-il, « comme des dieux » ; l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « Le Seigneur est avec vous », lui dit Gabriel ; l'ange de ténèbres parlant à Ève lui inspire un dessein de rébellion : « Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau ? » l'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : « Ne craignez point, Marie », lui dit-il ; et, « rien n'est impossible au Seigneur ». Ève crut au serpent, et Marie à l'ange: de cette sorte, dit Tertullien, une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité. Marie répare en croyant à Dieu ce qu'Ève avait ruiné en croyant au démon. Enfin, pour achever le mystère, Ève, séduite par le démon, est contrainte de fuir devant la face de Dieu ; et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu. Ève nous ayant donné le fruit de mort, Marie nous

présente le vrai fruit de vie, afin, dit saint Irénée, que la vierge Marie fût l'avocate de la vierge Ève : *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata* ».

Quelles furent les vertus qui attirèrent en Marie le Verbe éternel au jour de l'Incarnation ? Saint Bernard dit que cette Vierge incomparable devint la mère de Dieu par l'humilité et la virginité : *Virginitate placuit, humilitate concepit.*

Sa virginité, selon la gracieuse image de saint André de Jérusalem, fut une fleur si belle, rendant un parfum si délicieux, que le Verbe divin descendit lui-même du ciel pour la cueillir. Par sa virginité, Marie le charma, l'attira à elle, et par son humilité le renferma dans son cœur.

Que l'humilité soit la principale cause de l'Incarnation, Marie le dit elle-même dans son beau cantique : « Le Seigneur a regardé l'humi-

lité de sa servante, et voilà que désormais toutes les nations m'appelleront bienheureuse. » Aussi, lorsque Marie eut prononcé devant l'ange cette admirable parole d'humilité : « Je suis la servante du Seigneur », aussitôt elle devint la mère de Dieu.

« Cette humilité », dit saint Augustin, « fut l'échelle par laquelle Dieu descendit du ciel sur la terre. O humilité ! ô humilité trois fois heureuse ! tu as donné Dieu aux hommes, tu as rendu la vie aux morts, tu as renouvelé les cieux, purifié le monde, ouvert le paradis et délivré les hommes de l'enfer ! »

« Dieu trouva en effet », ajoute saint Jean Chrysostome, « une chose qui ne s'était jamais rencontrée : l'humilité jointe au comble du mérite. Être humble sans mérite, c'est une nécessité ; être humble avec quelque mérite, c'est une chose digne de louanges : mais être humble dans l'actuelle possession de tout mérite, c'est un miracle ; être humble dans le comble de l'honneur, c'est une vertu héroïque, qui excite l'admiration de Dieu même ».

Le vénérable Bède confirme cette doctrine par ces paroles : « C'est beaucoup d'être vierge, c'est encore plus de devenir mère sans perdre sa virginité ; mais j'ose dire que c'est encore plus d'être si élevée et d'avoir d'aussi bas sentiments de soi-même ».

Saint Bernard résume ainsi d'une manière admirable toute la gloire de Marie au jour de l'Annonciation :

« Il est permis de conclure de tout ce qui vient d'être dit, que la bienheureuse Marie, dans le consentement qu'elle a donné à l'Incarnation du Fils de Dieu, a mérité plus que toutes les créatures ensemble, plus que les anges et les hommes... Elle a mérité l'extinction complète de tout germe du péché, le domaine souverain de l'univers ; la plénitude de toutes les grâces, de toutes les vertus, de tous les dons, de toutes les béatitudes, de toutes les faveurs spirituelles, de tous les biens ; l'intelligence de toute parole, l'esprit de prophétie, le discernement des esprits, les actes de toutes les vertus. Elle a mérité la fécondité dans la virginité, la gloire de la mater-

nité divine; elle a mérité d'être appelée l'étoile de la mer, la porte du ciel, et par-dessus tout la reine de la miséricorde, avec le pouvoir de se montrer digne de ce nom. Aussi c'est avec raison que dans ses proverbes Salomon dit, en parlant d'elle : « Beaucoup de filles d'Israël ont accumulé des richesses, mais vous seule les surpassez toutes. »

Les saints Pères sont unanimes à reconnaître que l'humilité de Marie a été la cause de sa grandeur. « Oui, » dit saint Jean Chrysostome, « c'est parce que Marie est pleine d'humilité qu'elle deviendra la mère de son Dieu. »

C'est donc l'humilité que le chrétien, fidèle enfant de Marie, lui demandera au jour de la fête de l'Annonciation.

Quelle est la vertu qui tient le premier rang dans la religion? demande saint Augustin. Et il répond aussitôt : C'est l'humilité. — Le second? L'humilité. — Le troisième? C'est encore l'humilité.

D'ailleurs, que de grâces accordées à l'humilité! C'est d'abord la toute-puissance dans la

prière : « La prière de l'humble pénétrera les cieux. Toujours la prière des humbles vous fut agréable, ô Dieu ! » C'est ensuite le pardon des péchés : « Seigneur, vous ne refusez jamais un cœur contrit et humilié ». C'est enfin le ciel : « Il sauvera ceux qui sont humbles d'esprit. — Celui qui s'humilie sera glorifié un jour ».

LA FÊTE

DE LA

VISITATION DE LA S^TE VIERGE

(2 Juillet.)

I. — Histoire de cette Fête.

Il est incontestable que le souvenir de la visite de Marie à sa cousine Élisabeth dut être un de ceux que les premiers chrétiens aimaient à se rappeler et à fêter : elle est si touchante, cette démarche de la Vierge immaculée, allant, remplie de douceur et de charité, saluer et féliciter, par delà les montagnes, sa parente que le Seigneur avait comblée d'une grande joie!

Toutefois la fête de la Visitation n'a com-

mencé à être célébrée qu'en 1263. Saint Bonaventure, supérieur général de l'ordre de Saint-François, est le premier qui ait eu la pensée de l'établir. Ce grand saint, qui a écrit de si belles pages en l'honneur de la Reine du ciel, s'efforçait de tout son pouvoir d'en répandre et d'en faire aimer le culte béni. Aussi établit-il d'abord dans son ordre cette fête de la Visitation, que ses religieux solennisèrent avec piété et empressement.

Au quatorzième siècle, le pape Urbain VI la rendit générale dans toute l'Église, et fit composer un office spécial pour elle. La bulle d'Urbain VI fut publiée l'année suivante (1380) par Boniface IX, son successeur. L'intention du Souverain Pontife, dans l'institution de cette fête, était d'obtenir de la Mère de Dieu l'extinction du grand schisme d'Occident, qui affligea longtemps l'Église et ne fut terminé, qu'au concile de Constance. Le concile de Bâle, en 1431, confirma la bulle d'Urbain VI, et fixa au 2 juillet la célébration de la fête.

Combien de temps après l'Annonciation

Marie entreprit-elle son voyage? L'Évangile ne le dit pas, mais il laisse à entendre que ce fut bientôt après : *in illis diebus*. En effet, les auteurs s'accordent à dire que Marie, après avoir employé peu de jours seulement à la contemplation du grand mystère qui s'était accompli en elle, et à remercier Dieu de ses bienfaits, se dirigea avec un saint empressement vers le pays des montagnes où demeurait sainte Élisabeth.

La Tradition nous a conservé le nom de ce pays : c'était la petite ville d'Hébron. David y avait été sacré roi et y avait régné sept ans avant d'être maître de tout Israël. De Nazareth, résidence de Marie, à cette dernière ville, il y avait vingt-cinq ou trente lieues de distance, et ce voyage demandait environ quatre jours de marche.

Marie l'entreprit sans hésiter, accompagnée sans doute de Joseph, son chaste époux, empressé de lui procurer les soins et la protection que sa jeunesse pouvait réclamer dans un trajet long et pénible.

Marie resta trois mois auprès de sa cousine ; mais on ne sait si elle la quitta avant ou après la naissance de saint Jean-Baptiste : les auteurs sont très partagés sur cette question.

II. — Réflexions sur cette Fête.

L'ange Gabriel était remonté au ciel après s'être acquitté de son glorieux message ; le Verbe s'était incarné, et la modeste épouse d'un artisan, l'humble Vierge de Juda était devenue la mère de Dieu. Peu de temps après l'accomplissement de cet étonnant mystère, Marie songe à un long voyage et s'empresse de l'entreprendre : elle veut aller visiter sa cousine Élisabeth.

Qui ne verrait dans cette détermination de Marie un mystère touchant et la manifestation de sublimes vertus ? Jusqu'à ce jour, Marie, amie de la vie cachée, adonnée tout entière à la pratique des plus humbles vertus, avait fait ses délices de la retraite, et ne songeait qu'à être oubliée de tous.

Comment se fait-il qu'elle consente à quitter sa paisible demeure, à renoncer aux douceurs d'une contemplation continuelle, surtout dans l'heureux temps où, possédant en elle le Roi du ciel devenu son fils, elle pouvait jouir, sans mélange, d'un bonheur à nul autre comparable ?

Quel peut donc être son dessein ? Saint Ambroise va nous le dire : « La curiosité n'a aucune part dans le voyage de cette vierge ; le doute n'a pas même effleuré son âme au sujet des merveilles que l'ange lui a annoncées de la fécondité d'Élisabeth. Elle quitte sa retraite, mais ce n'est point pour se livrer aux dissipations d'une maison étrangère : c'est la charité qui la presse, qui l'anime, qui la porte à rendre les plus humbles devoirs à sa cousine ».

Tel est le motif qui inspire Marie. Elle avait appris de l'ange Gabriel qu'Élisabeth, stérile jusqu'à ce jour, allait devenir mère : heureuse du bonheur de sa cousine, elle s'empresse d'aller la féliciter et lui donner les soins qui pouvaient lui être nécessaires, réalisant ainsi et les désirs charitables de son cœur plein d'affabilité, et les

desseins de Jésus qu'elle portait en elle, et qui voulait sanctifier, avant sa naissance, celui qui devait annoncer sa venue au milieu des siens.

« Voyez », dit saint Ambroise, « celle qui est bien supérieure, vient vers celle qui est inférieure : Marie visite Élisabeth ! »

« Qu'ils sont beaux vos pas, ô fille du Roi du ciel! (1). Qu'ils sont beaux les pieds de celle qui, à travers les montagnes, va annoncer la bonne nouvelle! (2). Les anges la suivirent le long du chemin, escortant l'arche vivante de la nouvelle alliance et adorant le Maître du monde voilé dans le sanctuaire virginal qu'il avait choisi pour sa demeure sur la terre. Le fils et la mère allaient tous deux commencer leur grande mission : purifier et sauver le monde! Ils se hâtent : l'âme d'un enfant les appelle.

— Dans le calme et la paix de sa modeste demeure, la pieuse épouse de Zacharie entendit un jour une voix qu'elle connaissait : celle de sa parente, de Marie, qu'elle avait vue dans le temple et qui maintenant était unie à Joseph.

1. Cant., VII, 1. — 2. Isaïe, LII, 7.

A peine la Vierge qui porte la Vie a-t-elle touché le seuil de la maison d'Élisabeth, que le bonheur et la joie font tressaillir les cœurs, et Jean-Baptiste, avant de naître, salue l'Agneau de Dieu.

Chose admirable ! instruites toutes les deux par l'Esprit-Saint, Marie et Élisabeth connaissent les merveilles que Dieu a opérées en elles ! Elle n'ont pas besoin de s'interroger ni de se raconter les bienfaits du Seigneur : une lumière divine a éclairé leurs âmes.

« Marie et Élisabeth », dit saint Augustin « prophétisèrent toutes deux par l'Esprit-Saint dont elles étaient remplies. Élisabeth connut le mystère de l'Incarnation, que la modestie de la sainte Vierge lui cachait dans le commencement ; elle apprit par une inspiration soudaine ce que signifiait ce tressaillement extraordinaire qu'elle avait senti ».

Mais comment ne pas être saisi d'une vénération profonde devant cette humilité de Marie, qui ne découvre à personne la gloire de sa maternité divine ? Les motifs les plus pressants

ne semblaient-ils pas demander qu'elle manifestât le grand événement dont elle seule avait le secret ? Israël depuis longtemps attendait son Seigneur : ne devait-elle pas, pour la gloire même de ce Dieu et la satisfaction de tant d'âmes justes, faire connaître un mystère objet de vœux si ardents ? au moins ne devait-elle pas en instruire Joseph, dont l'âme bientôt allait être tourmentée par les pensées les plus cruelles ? Marie met tout entre les mains du Seigneur, et laisse à sa providence le soin de publier le grand mystère d'amour.

Héroïque humilité ! que le Ciel ne peut laisser sans récompense et que l'Esprit-Saint se plaît bientôt à glorifier et à exalter, en mettant sur les lèvres d'Élisabeth les plus magnifiques louanges à l'adresse de Marie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ! — D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne me visiter ? » Telle est la réponse d'Élisabeth à Marie, dont elle vient d'entendre la salutation ; telle est la glorification de l'humilité de la Vierge

A ces paroles, Marie laisse à son tour échapper de son cœur les sentiments qui l'animent : elle ne peut taire les bienfaits dont le Seigneur l'a comblée ; elle exprime dans un langage tout céleste sa profonde reconnaissance pour Celui qui a fait en elle de si grandes choses, et elle chante la gloire du Seigneur dans ce divin cantique du *Magnificat* où la simplicité et la grandeur sont merveilleusement unies. « Sublime cantique, » dit saint Bernard, « l'extase de l'humilité, écho ravissant, épanouissement magnifique d'une âme remplie de Dieu ! »

— Nous avons dit, avec saint Ambroise, que la vertu spéciale de la fête de la Visitation est la charité envers le prochain. Considérons comment Marie l'a pratiquée.

« L'amour du prochain », dit saint Bonaventure, doit exister d'abord dans le *cœur,* puisse manifester par les *paroles* et par les *actions*. Telle fut la charité de Marie.

« D'abord elle eut dans son *cœur* cet amour du prochain. C'est en effet en le consultant et en en suivant les inspirations généreuses,

qu'elle se leva, dit le saint Évangile, et qu'elle entreprit son voyage. Quelle aurait pu être la cause de cet empressement de Marie, si l'amour du prochain n'avait rempli son cœur ?

« Marie eut encore cet amour du prochain dans ses *paroles*. C'est d'elle qu'il est dit dans le saint Évangile : « Il arriva que lorsque Élisa-« beth eut entendu la salutation de Marie, l'en-« fant tressaillit dans son sein. » Ainsi l'amour que l'on porte au prochain doit se traduire par des salutations affectueuses, des paroles remplies de douceur, d'aménité et de charité. Aussi Marie, arrivée auprès de sa cousine, la salue amicalement.

« Non seulement Marie avait cette charité dans le *cœur*, non seulement elle la manifesta *par ses paroles*, mais elle ajouta les *actes*. N'est-ce pas d'elle encore qu'il est dit : « Marie resta « environ trois mois auprès de sa cousine ? » Elle resta donc pour donner à Élisabeth ses soins et ses consolations. C'est ce qui fait dire à saint Ambroise : « Celle qui était venue pour offrir ses « services, s'acquitta fidèlement de sa tâche ; et

« de même que Marie aimait Dieu souveraine-
« ment, de même elle était animée de la plus
« grande charité à l'égard du prochain ».

Admirable charité de Marie, qui ne lui permit de négliger aucun de ses devoirs ! Pour assister Élisabeth, elle sait abandonner les douceurs de la solitude, elle sait renoncer aux jouissances de la contemplation. Qui pourra dire tout le bonheur, toute la paix qui régnèrent dans la maison de sa cousine pendant le temps que Marie y fit son séjour ? Que de charmes dans ses entretiens tout célestes ! que de douceur dans ses paroles ! que d'affabilité dans ses manières ! que de prévenances ! que de délicates attentions ! avec quel empressement elle recherchait les plus humbles occupations dans le modeste ménage ! comme elle savait s'oublier elle-même et se donner tout entière aux autres pour les servir ! avec quelle perfection elle savait allier les distractions extérieures à l'union non interrompue avec Dieu !

Mais l'heure de la séparation était arrivée. Marie avait rempli tous ses devoirs de charité

affectueuse ; et de même que sans hésiter elle avait quitté sa demeure, ainsi elle reprit le chemin de Nazareth, afin d'y continuer sa vie paisible et laborieuse, sous les regards de la Trinité sainte, en la présence adorable du Verbe incarné.

La charité de Marie doit être le modèle de la nôtre. Nous devons donc l'avoir dans le *cœur* d'abord, c'est-à-dire que nous devons aimer notre prochain sincèrement, sans restriction ni arrière-pensée. Tous les enfants de Dieu, tous ceux qui ont droit à répéter la belle prière du *Pater*, doivent avoir une place dans notre cœur ; aucun ne doit en être exclu, pas même nos ennemis. « Aimez vos ennemis », a dit Notre-Seigneur.

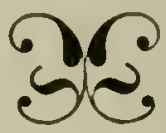
Notre charité doit encore se manifester par nos *paroles :* il faut qu'elles soient, comme le dit saint Bonaventure, remplies de douceur et d'affabilité. C'est donc la condamnation de la calomnie, de la médisance et des railleries.

Marie avait des rapports de civilité et de bienséance avec les autres femmes de Nazareth; elle devait s'occuper des intérêts de sa pauvre maison. Mais, en toutes choses, elle savait admirablement faire briller d'un vif éclat cette charité qui animait son cœur, donnant à tous de sublimes exemples d'une vertu que nous sommes si heureux de rencontrer autour de nous.

Enfin, notre charité doit se manifester par nos *actes*, car elle est une vertu agissante. D'ailleurs elle peut s'exercer de différentes manières. Marie n'était pas riche, mais elle donna ce qu'elle avait : ses soins, sa bienveillance. « Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup », dit la sainte Écriture ; « si vous avez peu, donnez peu, mais que ce soit de bon cœur ». Quel est celui qui, à défaut d'argent, ne saurait donner une bonne parole, un conseil charitable, quelques soins généreux ou au moins quelque prière fervente ? Ce n'est pas l'or qui guérit les blessures du cœur et de l'âme ; ce sont les paroles qui sortent du cœur, inspirées par la foi, l'amour et le dévouement.

Dans l'exercice de la charité, il faut même savoir omettre des choses bonnes en elles-mêmes. Si la piété de Marie eût été mal entendue, que de raisons apparentes n'eût-elle pas eues d'omettre sa visite à Élisabeth et de rester à Nazareth, dans la retraite, le silence, l'oraison, absorbée par l'adoration de son Dieu présent en elle ? Mais la piété éclairée de la Vierge sainte lui fit comprendre qu'il serait plus agréable à son Fils de se priver des charmes incomparables d'une contemplation ininterrompue, pour aller exercer la charité envers sa cousine et lui donner ses soins.

« La foi et l'espérance sont de grandes vertus », dit l'Apôtre, « mais la charité est encore audessus. »



L'ATTENTE DE L'ENFANTEMENT

DE LA

BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

(18 Décembre.)

I. — Histoire de cette Fête.

Cette fête doit son origine aux évêques du sixième concile de Tolède, en 656. Ces prélats, ayant trouvé quelque inconvénient à l'antique usage de célébrer la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge au 25 mars, attendu que cette solennité joyeuse se rencontre assez souvent au temps où l'Église est préoccupée des douleurs

de la Passion, et qu'il est même nécessaire quelquefois de la transférer dans le temps pascal, où elle semble présenter une contradiction d'un autre genre, décrétèrent que désormais on célébrerait, dans l'Église d'Espagne, huit jours avant Noël, une fête solennelle avec octave, en mémoire de l'Annonciation, et pour servir de préparation à la grande solennité de la Nativité.

Dans la suite, l'Église d'Espagne sentit le besoin de revenir à la pratique de l'Église romaine et de toutes celles du monde entier, qui solennisent le 25 mars comme le jour à jamais sacré de l'Annonciation de la sainte Vierge et de l'Incarnation du Fils de Dieu; mais telle avait été durant plusieurs siècles la dévotion des peuples pour la fête du 18 décembre, qu'on jugea nécessaire d'en retenir un vestige. On cessa donc de célébrer en ce jour l'Annonciation de Marie; mais on appliqua la piété des fidèles à considérer cette divine Mère dans les jours qui précédèrent immédiatement son merveilleux enfantement.

Une nouvelle fête fut donc créée sous le titre

de *l'Attente* ou de *l'Expectation de l'enfantement de la sainte Vierge.*

Cette fête qui est appelée *Notre-Dame de l'O,* ou *la Fête de l'O,* à cause des grandes antiennes qu'on chante en ces jours, est toujours célébrée en Espagne avec une grande dévotion. Pendant les huit jours qu'elle dure, on célèbre une messe solennelle de grand matin, à laquelle toutes les femmes qui doivent bientôt devenir mères, de quelque rang qu'elles soient, se font un devoir d'assister, pour honorer Marie aux jours où elle allait aussi enfanter Jésus, et solliciter pour elles-mêmes sa bienveillante protection. Cette fête, approuvée par le Saint-Siège, se répandit ensuite dans les autres pays chrétiens.

II. — Réflexions sur cette Fête.

Le chaste époux de Marie avait été averti par l'ange du grand mystère de l'Incarnation : toutes ses inquiétudes s'étaient dissipées, et il avait adoré avec la foi la plus vive le Fils de Dieu, qui avait choisi sa pauvre maison pour asile, et

son pauvre serviteur pour protecteur et soutien.

Les deux époux appelaient de tous leurs désirs et attendaient l'heureuse naissance de Celui qui allait rendre gloire à Dieu au plus haut des cieux, et donner sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.

Ils se rappelaient et méditaient ces paroles des prophètes : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers, et le Désiré de toutes les nations viendra... Son lever sera semblable à celui de l'aurore, et il descendra sur nous comme les pluies d'automne et du printemps tombent sur la terre. »

« Seigneur », devaient-ils répéter, « envoyez l'Agneau, le Dominateur de la terre » (Isaïe, XVI, 1) ; et ils soupiraient ardemment après le *Désiré des nations*, et ils demeuraient ravis devant ce grand mystère et le fruit merveilleux de salut qu'il devait apporter.

Quel délicieux repos que celui du cœur de Marie sur le cœur de Jésus! Si la promesse d'un Dieu Sauveur fut un paradis anticipé pour

les justes qui après leur mort furent portés dans le sein d'Abraham, comment exprimer la joie et l'amour de celle qui sentait tressailir en elle l'espérance du monde! C'était un perpétuel ravissement, un ineffable bonheur : le Prince de la paix reposant dans le sein de la Reine des anges, et y répandant, non pas quelques gouttes, mais un fleuve de grâces et de bénédictions!

Cependant, dans le cœur de l'auguste Mère de Dieu grandit un immense désir, celui de voir profiter au plus tôt de son Sauveur et de son Dieu la terre infortunée, maudite par le Ciel, l'humanité dégradée par tant de vices, enchaînée par le démon son maître, et tristement assise à l'ombre de la mort, dans les ténèbres de l'erreur, du mensonge et de l'idolâtrie.

Ce spectacle augmente les désirs de Marie, et lui fait dire avec les accents de la plus vive compassion : « Venez, Jésus, ne tardez plus. »

Mais si, dans l'humble demeure de l'ouvrier de Nazareth, la naissance de Jésus était ardemment attendue, le genre humain tout entier, par ses échos les plus lointains et les plus divers, se fai-

sait le magnifique commentaire de la parole du saint patriarche : « Et il sera l'attente de toutes les nations : *Et ipse erit expectatio gentium* ». (Gen, XLIX, 10).

Oui, l'on trouve dans l'histoire des peuples, à ce sujet, une admirable unité d'espérance et de foi, résumée par cette page d'un poëte païen, que l'on croirait animé de l'esprit des prophètes. Vers la fin du dernier siècle avant la naissance de Jésus-Christ, Virgile chantait : « Un enfant va naître pour clore l'âge de fer et rétablir l'âge d'or. Toutes les antiques souillures de nos crimes seront effacées, et la terre sera délivrée de la crainte séculaire qui l'opprime. Cet enfant recevra la vie des dieux ; avec la force et la vertu paternelles, il régnera sur l'univers pacifié. A tes pieds, Enfant divin, la terre étalera spontanément ses premières offrandes ; ... près de ton berceau le serpent expirera, les plantes vénéneuses mourront.... Fils bien-aimé des dieux, auguste rejeton de Jovis, hâte-toi : nos honneurs t'attendent. Vois le monde qui chancelle dans son orbite immense, et les continents, et les

mers, et les profondeurs des cieux. Tout s'agite et tressaille, dans la joyeuse attente du siècle qui va venir.... Parais donc, petit Enfant ! et commence à reconnaître, à son sourire, le visage de ta mère !.... » (VIRGILE, *Pollio*, égl. IV.)

Ainsi l'attente était partout : on écoutait, on espérait, on sentait de toutes parts qu'une heure solennelle approchait. Un mystérieux recueillement semblait absorber le monde, et comme une espèce de silence, qui rappelait celui de l'univers créé attendant de la main de Dieu son maître et son roi, enveloppait la terre.

Venez, dirons-nous à notre tour, nous unissant à Marie et à Joseph, venez, Fils des patriarches, Héritier des rois de Juda, Espoir des justes, veritable Agneau des sacrifices, réalisez toutes les figures, accomplissez toutes les promesses, exaucez tous les désirs. Le Testament ancien, avec son cortège d'espérances séculaires, entoure votre berceau. L'humanité, courbée sous le joug de l'erreur, assise dans l'ombre de la mort depuis quatre mille ans, attend votre lumière. Venez la sauver et lui montrer le ciel !

LA FÊTE

DE LA

MATERNITÉ DE MARIE

(IIe Dimanche d'octobre.)

I. — Histoire de cette Fête.

De tout temps l'esprit du mal, prévoyant que le culte de Marie diminuerait de plus en plus son empire sur la terre, travailla avec une ardeur infernale à le combattre et à l'affaiblir.

Plus l'Église étendait sur le monde ses bienfaits et son influence salutaire, plus la Vierge Marie devenait odieuse à celui dont elle devait écraser la tête.

Or, au cinquième siècle, une effroyable tempête fut déchaînée contre l'Église. Un homme osa dire et enseigner publiquement que Marie ne devait plus être appelée la Mère de Dieu, puisque son fils n'était pas Dieu : c'était Nestorius, patriarche de Constantinople. Un jour de grande solennité, devant le peuple réuni, il était monté en chaire pour prononcer cet horrible blasphème : « Non ! Marie n'est pas la Mère de Dieu ! »

Aussitôt toute l'assemblée chrétienne frémit d'horreur, et protesta, dans son indignation, contre ces paroles impies, qui atteignaient, pour l'anéantir, une doctrine chère à tous les cœurs.

Cependant Nestorius s'était fait des partisans, qui le suivaient dans son erreur et répétaient son blasphème. L'esprit de mensonge et d'orgueil avait soufflé sur beaucoup d'esprits : le mal grandissait, et la lèpre de l'hérésie allait s'étendant sur une partie de la chrétienté.

Un puissant remède était nécessaire. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, informa Rome de ce qui se passait, et le Souverain Pontife lui

permit de rassembler un concile afin d'arrêter le mal.

Éphèse fut choisie pour le lieu de cette assemblée. Éphèse était la ville dont fut évêque, pendant de longues années, l'apôtre bien-aimé, saint Jean, qui avait reçu du Sauveur expirant le don précieux de sa Mère.

Pourquoi ne pas voir dans le choix de cette ville un secret dessein de Dieu, voulant, d'une manière éclatante, venger l'honneur de la Mère de Jésus, dans cette cité célèbre dont la Vierge immaculée avait été la gloire la plus pure?

Ce fut dans une vaste et magnifique église dédiée à Marie que, sous la présidence de saint Cyrille, en 431, deux cents évêques de l'Égypte de la Palestine et de la Macédoine, se réunirent pour défendre la foi catholique.

Les pontifes affirmèrent, d'une voix unanime, le grand privilège de la maternité divine accordé à Marie, et prononcèrent l'anathème contre Nestorius.

Autour de l'église où se tenait le concile, le peuple d'Éphèse s'était assemblé, anxieux et

avide de connaître la résolution des évêques. Quand la bonne nouvelle leur fut annoncée, les fidèles ne purent contenir leur enthousiasme ; une incomparable joie s'empara de tous les cœurs, et la ville entière resplendit aussitôt de mille feux, qui dissipent les ténèbres de la nuit, pendant laquelle des acclamations d'allégresse montent sans interruption vers le trône de la Mère de Dieu.

Les Évêques sortent du concile, et ils sont l'objet d'une splendide ovation : on les conduit à leurs demeures au milieu d'une foule immense, ivre de joie, à travers les rues parsemées de fleurs, pendant que les louanges de Marie ne cessent de retentir dans les airs.

Cependant la justice divine attendait l'impie qui avait voulu arracher du front virginal de la Reine du ciel son noble diadème : il périt tristement dans la misère et le mépris, et sa langue, qui avait prononcé le blasphème, fut, de son vivant, rongée par les vers.

La Tradition rapporte qu'à la suite du Concile d'Éphèse, l'Église ajouta à la première partie de

l'*Ave Maria*, qui comprend la salutation de l'ange et les paroles d'Élisabeth, la prière suivante: *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Ainsi fut complétée l'admirable *Salutation angélique.*

II. — Réflexions sur cette Fête.

La fête de l'Annonciation est sans doute aussi la fête de la Maternité de Marie, puisqu'en ce grand jour s'accomplit le mystère de l'Incarnation, et que le Saint-Esprit, couvrant Marie de son ombre mystérieuse, en même temps que le Verbe descendait en elle, fit de cette humble fille d'Israël la mère, la vraie mère d'un Dieu.

Mais l'Église, dégageant ce titre des circonstances de l'Incarnation, a voulu, en instituant pour lui une fête particulière, faire ressortir ce qu'il renferme de sublime et de glorieux. Au jour de l'Annonciation, elle ne paraît que s'arrêter sur l'humilité de Marie; sur cette

humilité, elle aime à reposer nos pensées. A la fête de la Maternité, elle rappelle la gloire de Marie et s'efforce d'en faire briller tout l'éclat.

La maternité de Marie se distingue de toutes les autres en ce qu'elle est accompagnée d'un privilège miraculeux et unique. Sur le front d'une fille d'Ève, quand est déposée la couronne de mère, celle de la vierge a disparu. Mais sur le front de Marie, ces deux gloires resplendissent sans se séparer. La maternité et la virginité s'y sont réunies pour former un diadème auquel nul autre ne peut être comparé. Marie a gardé pur et immaculé dans sa main le lis de la virginité, et elle a pressé sur son sein le fils dont elle était la mère.

Qui pourra jamais assez louer et admirer cette maternité virginale et cette virginité maternelle?

Essayons de nous en faire une idée, essayons de découvrir ce que renferme de grandeur ce mot que nous répétons souvent sans en être frappés, et que les anges ne peuvent entendre sans s'incliner avec le plus profond respect : *Mère de Dieu*. Sans doute, nous ne devons

pas espérer en apercevoir toutes les magnificences. Les grands génies et les grands saints n'ont pu décrire cette incomparable dignité: car toute langue s'est trouvée pauvre, toute louange a pâli auprès de ce nom.

Marie a vu Dieu dans ses bras, et l'Enfant divin lui a dit ce mot, qui est plus que toutes les mélodies de la terre et du ciel : *Ma mère !* O mère au-dessus de toutes les mères, à quelle hauteur vous êtes élevée! Vous traversez les cieux des cieux, vous arrivez jusqu'au trône de l'Éternel ; et Lui est venu jusqu'à vous, pour se placer dans vos mains virginales!

O dignité incomparable de la maternité divine! Quoi donc? Elle le porta d'abord dans son sein, Lui, le Dieu tout-puissant et infini! elle régla par son cœur les battements de son cœur, elle versa dans ses veines le sang de ses veines, elle le vit paraître enfin et put s'assurer à Bethléem de la réalité de ses grandeurs. Penchée pour la première fois sur son pauvre berceau, et déposant avec respect et amour un baiser sur son jeune front, elle lui dit dans les

transports d'une immense allégresse : *Mon fils et mon Dieu!*

Non! il ne peut exister une semblable gloire sur la terre et dans les cieux. Si nous voulons parcourir l'histoire et nous arrêter un instant devant ce que les peuples ont estimé le plus, tout s'évanouit bientôt et ne peut tenir devant ce titre de Mère de Dieu.

Où trouver une gloire comparable, dans toute la suite des siècles, sur les trônes de l'univers, au milieu des triomphes et des victoires? Que deviennent et la grandeur des conquérants, et les noms pompeux que la flatterie ou même la justice leur ont décernés, devant ce titre donné à Marie?

Certes, il serait difficile de trouver pour une mère une plus grande gloire que celle d'avoir un fils semblable à ce roi sage, puissant et riche, qui s'appelait Salomon. Et pourtant, cette femme n'avait donné le jour qu'à un homme dont l'éclat, d'après le témoignage du Sauveur lui-même, était éclipsé par une fleur des champs, le lis de nos vallées. Et Celui qui revêt si magni-

fiquement les fleurs de nos campagnes en même temps qu'il fait briller au ciel les astres innombrables, appelait Marie du nom de mère!

Laissons la terre et pénétrons au milieu des splendeurs éternelles; parcourons les différentes hiérarchies formées des esprits bienheureux. Que nous semblera leur gloire, auprès de l'honneur accordé à Marie d'être la mère de son propre Créateur; d'en être à ce titre aimée, honorée, obéie? Aussi, chérubins et séraphins, tous les esprits célestes les plus parfaits saluent Marie comme leur reine, heureux et empressés d'oublier devant elle les sublimes privilèges qu'ils tiennent de la libéralité du Fils de Dieu et du Fils de Marie.

« Marie appelle du doux nom de fils le Dieu et le Seigneur des anges », dit saint Bernard: « quel est celui d'entre eux qui peut oser le faire? Ces esprits célestes sont heureux de leur vocation, qui est de servir de messagers à la Divinité. Mais Marie, reconnaissant son titre de mère, appelle avec confiance son fils la Majesté suprême que les anges servent avec un saint

respect, et Dieu veut bien se laisser appeler d'un nom qu'il a choisi lui-même : car, dit le saint Évangile, « il leur était soumis. » — Qu'entends-je? quel est celui qui était soumis? — Celui que servent les anges, auquel les puissances du ciel obéissent avec empressement : Celui-là même était soumis à Marie.

« On ne sait qu'admirer le plus, ou l'ineffable bonté du fils, ou l'excellence de la dignité de la mère. Un Dieu soumis à une femme, humilité sans exemple! une femme qui commande à un Dieu, sublimité incompréhensible! Le prophète inspiré, dans sa louange des vierges, chante qu'elles suivent l'Agneau partout où il va : quelles louanges trouvera-t-il pour chanter celle que l'Agneau suit lui-même? »

Qu'elle est solide, qu'elle est vraie, cette grandeur! Rien ne pourra l'ébranler, rien ne pourra la diminuer. Elle n'est point comme celle des hommes, le fruit du caprice ou de l'opinion ; elle ne dépend pas de leur estimation souvent mensongère : elle a pour fondement la grandeur de Dieu même. En passant devant elle, les gé-

nérations humaines s'inclineront avec respect, et le temps ne parviendra pas à l'effacer de la mémoire des hommes.

Marie, honorée du magnifique titre de mère de Dieu, est bien digne de notre admiration : aussi, pénétrés des sentiments que doivent nous inspirer sa grandeur et notre bassesse, nous devons nous humilier devant elle et lui prodiguer les témoignages d'une profonde vénération.

— Mais la Mère de Dieu nous a été donnée pour mère par son propre fils, et c'est avec la joie la plus vive que nous devons accepter ce bonheur.

Ce serait certainement peu comprendre Marie que de croire qu'il n'y eut point dans son cœur les plus tendres sentiments d'amour pour les hommes, depuis le jour où elle appela son Dieu son fils. Cependant il y eut dans sa vie un moment solennel où ce titre de mère des hommes reçut une consécration trois fois sainte : ce fut l'heure où Marie affligée assistait au supplice et à la mort de l'Homme-Dieu.

C'est au pied de la croix que Marie est deve-

nue plus particulièrement notre mère. Jésus lui dit : « Femme, voilà votre fils ! » Saint Jean, que ces adorables paroles du Seigneur indiquaient, nous représentait tous. Alors de nouvelles et intarissables sources d'amour pour les hommes s'ouvrirent dans le cœur de Marie, et la parole de Jésus fit pénétrer dans son âme immaculée, à un degré que nous ne saurions comprendre, la plus inépuisable charité. Son cœur nous fut ouvert comme un abri, où nous trouverons toujours un délicieux repos dans nos fatigues et nos labeurs ; il est devenu un trésor de consolations au milieu de nos tristesses et de nos angoisses, et il fut rempli de la plus grande miséricorde pour nos chutes et nos faiblesses.

Dès lors, Marie, notre mère, a enveloppé notre existence tout entière d'un réseau de tendresse, et, appuyés sur elle, nous suivons courageusement la route pénible du pèlerinage de la vie. Du berceau à la tombe, son regard plein de bonté est fixé sur nous : elle nous ouvre ses bras avec joie, lorsque, enfants fidèles ou repentants, nous venons nous y jeter ; et dans nos

égarements, elle nous suit pleine d'inquiétude, semblable à la mère qui, debout sur le rivage de l'océan orageux, accompagne de son regard mouillé de larmes la barque où son enfant est exposé à périr.

Marie, par sa maternité divine, dit un illustre orateur, a été associée à l'œuvre de notre rédemption : aussi l'Église catholique lui fait des fêtes parallèles à toutes celles de son divin Fils.

Comme il y a un jour où nous honorons la miraculeuse conception de Jésus, il y a aussi un jour où nous honorons la miraculeuse conception de Marie; comme il y a un jour où l'univers catholique salue la nativité du Libérateur divin, il y a aussi un jour où l'univers catholique salue la naissance de la Vierge libératrice. Il y a la Présentation de Jésus et la Présentation de Marie; la Passion de Jésus, la Compassion de Marie; la mort de Jésus, la mort de Marie; la Résurrection de Jésus et la Résurrection de Marie; enfin, s'il y a un jour où e divin Réparateur monta au ciel, après l'achèvement de son œuvre, il y a aussi un jour où

Marie, dans une Assomption glorieuse, est montée au ciel, ce jour où toutes les phalanges célestes, frappées des clartés inconnues qui s'élevaient de la terre au ciel, se demandèrent dans leur étonnement : « Quelle est cette créature qui monte du désert, environnée de tant de beauté ? » *Quæ est ista quæ ascendit de deserto ?* Cette créature, c'était Marie, revêtue de la gloire de la maternité divine.

Voulant nous donner une idée de la dignité de la Mère de Dieu, saint Grégoire nous adresse ces paroles : « Concevez, si vous pouvez, ce que c'est que le Fils de Dieu, et vous comprendrez ce que c'est que sa mère ». — « Dieu même », dit saint Bonaventure, « ne pouvait élever Marie à une plus grande dignité », — car, ajoute saint Anselme, « dire seulement que la bienheureuse Vierge est Mère de Dieu, c'est l'élever, après Dieu, au-dessus de toutes les grandeurs imaginables. »

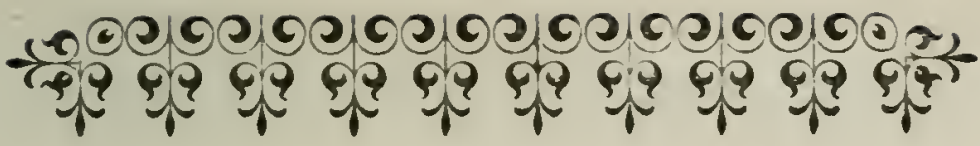
Devant ce nom, saint Augustin laisse éclater

son admiration en ces termes : « Je vous salue, temple animé de la Divinité et sa plus digne demeure dans le ciel et sur la terre ; je vous salue, Mère de Celui que l'immensité de l'espace ne peut contenir ! »

Devons-nous rester dans une admiration stérile? Non, sans doute. Nous accorderons avec bonheur à la dignité de Marie le grand respect qui lui est dû ; et quand de nos lèvres montera vers le ciel la salutation angélique, nous la dirons avec une sainte vénération, nous rappelant qu'un jour un ange, en la récitant, était humblement prosterné.

Et quand nous parlerons de Marie, que ce soit dans les termes de la plus sincère louange. Ne craignons pas d'aller trop loin : *De Maria nunquam satis*. Prenons garde, au contraire, de diminuer, aux yeux de nos frères, une gloire si sublime et si pure. Pour Marie, ressuscitons au milieu de nous le zèle des habitants d'Éphèse : que ses fêtes soient le triomphe de l'amour que nous lui devons porter, et que ses privilèges soient notre gloire.

En effet, dans le monde, la gloire du père et de la mère rejaillit sur les enfants, et ces derniers sont fiers de les savoir grands et illustres. A Marie nos louanges, à Marie notre amour ! L'histoire de l'Église est là pour attester que la Mère de Dieu est puissante, et que la Mère des hommes n'a jamais oublié ses enfants.



LA FÊTE
DE LA PURIFICATION

(2 février.)

I. — Histoire de cette Fête.

Cette fête a une origine très ancienne, et c'est dans l'Église d'Orient que nous en rencontrons les plus antiques souvenirs. Saint Grégoire de Nysse, mort en 394, la solennisait déjà : nous avons de lui un sermon dans lequel il explique l'objet de cette fête, et dit que c'est le jour auquel notre Sauveur et sa sainte Mère allèrent au temple et y portèrent la victime prescrite par la loi.

L'empereur Justinien, en 542, l'établit, ou donna à sa célébration une plus grande solennité, à l'occasion d'un terrible fléau qui ravageait plusieurs provinces de l'empire de Constantinople et la ville elle-même, qui fut presque entièrement dépleuplée.

Pour arrêter cette effrayante mortalité, Justinien eut recours à Marie et ordonna, de concert avec le patriarche et le clergé de Constantinople, qu'on célébrerait désormais dans tout l'empire, avec une grande pompe, la fête de la Purification de la sainte Vierge, le 2 février de chaque année. Marie ne fut pas invoquée en vain, car l'histoire ajoute que la maladie contagieuse cessa bientôt par toute la ville.

Mais avant Constantinople, Rome avait déjà établi cette fête : le pape Gélase, qui mourut en 496, l'avait instituée, afin de faire disparaître les restes honteux des fêtes païennes appelées *Lupercales*.

La coutume de faire une procession en portant des cierges paraît être aussi ancienne que la fête elle-même. Les Souverains Pontifes ont

eu l'intention de détruire ainsi, en lui donnant un motif pieux, un usage des païens, qui chaque année, au mois de février, parcouraient, des flambeaux à la main, les places et les rues principales des cités.

Cette procession est encore destinée à rappeler le voyage que la sainte Vierge fit au temple de Jérusalem, portant Jésus entre ses bras.

La fête de la Purification est appelée *Chandeleur*, à cause des cierges qui sont portés en ce jour. Chez les Grecs, elle est nommée *Hypante*, ou rencontre, parce que le veillard Siméon et la prophétesse Anne rencontrèrent Notre Seigneur dans le temple, lorsqu'il y fut présenté.

— La coutume de porter des cierges bénits et de mêler à la fête de la Purification l'éclat d'une illumination joyeuse pendant le saint sacrifice, est aussi très-ancienne dans l'Église : elle existait déjà au quatrième siècle. Ces lumières que les fidèles tiennent en main, sont un bien touchant symbole. Les saints Pères nous disent que blanche cire que l'abeille tire des fleurs, figure l'humanité de Jésus, sortie, de la Vierge immaculée

qui est la fleur de Jessé, le lis entre les épines, et que la flamme rappelle sa divinité.

La sainte Église veut encore rappeler au chrétien que, puisque Jésus-Christ est sa lumière, la lumière du monde, il doit marcher à sa suite, se laisser conduire par lui à travers les obscurités et les ombres de la vie, jusque dans le ciel, où il sera sa lumière éternelle : *lucerna est agnus,* et où il n'y aura plus de ténèbres.

Le cierge bénit de la *Chandeleur* est conservé avec respect dans les familles chrétiennes, où on le considère comme une espérance et une protection : il s'allume au moment des dangers, il veille au chevet du malade, il éclaire les pieuses cérémonies qui s'accomplissent au pied de son lit de douleur, quand le prêtre vient apporter les célestes consolations de la foi.

II — Réflexions sur cette Fête.

Au jour de la Présentation, une enfant allait, toute joyeuse, donner à Dieu son cœur, sa jeu-

nesse et son avenir ; le bonheur le plus pur visitait son âme, et, agenouillée aux pieds des autels, elle y puisa d'ineffables consolations.

L'enfant a grandi : ce n'est plus l'heureuse et humble vierge qui embellissait la maison du Seigneur. Une gloire incomparable environne son front, et le plus beau des enfants des hommes repose entre ses bras ; elle lui dit : Mon fils.

Au jour de la Purification, Marie, la Mère du Verbe incarné, est encore sur le chemin qui conduit à Jérusalem, et c'est vers le même temple qui reçut ses vœux, qui abrita ses jeunes années, qu'elle dirige ses pas, portant son bien-aimé Jésus. Mais qu'ils sont différents les sentiments qui animent son cœur ! Elle a disparu cette joie angélique, elle n'est plus cette allégresse céleste des jours passés à l'ombre du tabernacle ! Les graves préoccupations maternelles, les souffrances et les épreuves du présent, les angoisses de l'avenir, sont venues prendre place en son âme, et voilà que le vieillard Siméon vient encore lui annoncer qu'un glaive de douleur la transpercera.

Rappelons quelques circonstances de cette fête de la Purification, célébrée autrefois par nos pères avec une grande pompe religieuse, et qui a encore conservé au milieu des peuples chrétiens une des meilleures places, parmi tant de fêtes touchantes qui passent maintenant inaperçues.

Lorsque le temps de la purification prescrite par la loi fut arrivé, dit le saint Évangile, Marie et Joseph portèrent l'enfant à Jérusalem, selon ce qui était écrit au livre de la loi, pour le présenter au Seigneur et offrir le sacrifice commandé. L'héritière de la royale maison de David, la Vierge immaculée bénie entre toutes les femmes, portant dans ses bras l'Agneau de Dieu qui devait effacer les péchés du monde, se trouva trop pauvre pour fournir au temple l'agneau de l'holocauste. Son offrande fut celle de l'indigent : deux tourterelles ou deux jeunes colombes présentées de sa main au prêtre remplissant en ce jour les fonctions de sacrificateur, furent substituées à la riche offrande des femmes d'Israël. Le prêtre descendant d'Aaron pria pour la Mère de Dieu,

et la purification légale fut accomplie en la personne de la Vierge sans tache.

« Que vois-je ? » s'écrie saint Bernard. « La jeune mère amène au temple le Seigneur du temple ! un vieillard salue la lumière et la paix qu'il attendait pour mourir ! un Dieu se fait prêtre et victime ! une vierge plus blanche que les cieux se purifie ! on rachète Celui qui vient racheter le monde ! »

Marie, offrant ses deux colombes, se présente devant le sacrificateur, qui les immole, pour affirmer l'empire souverain de Dieu sur la vie et sur la mort de ses créatures. Elle présente ensuite son fils : en le remettant entre les mains des prêtres, qui le reposèrent sur l'autel, quels ne durent pas être les sentiments de douleur vive et profonde qui vinrent visiter le cœur de cette humble mère ! Elle fit, en ce moment solennel, abdication de ses droits sur ce fils adorable, en faveur de la justice divine, qui plaça sur lui l'iniquité de nous tous.

— Un ange avait appelé les bergers près de l'Enfant de la crèche ; une étoile mystérieuse y

avait conduit les Mages : le ciel n'opérera-t-il pas quelque prodige à ce grand événement? Oui, et l'Esprit-Saint suscitera lui-même un témoignage nouveau à l'Enfant divin.

Un vieillard vivait à Jérusalem, et sa vie touchait à son terme ; ce vieillard auguste et saint, qui avait conservé bien vivante en son cœur l'attente du Messie, avait eu une heureuse révélation : pour prix de son espérance, l'Esprit de Dieu lui avait dit qu'il ne mourrait point sans avoir contemplé réellement Celui qu'Abraham n'avait entrevu que dans une vision.

Il se tenait sur le seuil du temple, lorsqu'il vit s'avancer Marie portant son précieux fardeau : il s'approche et reçoit entre ses bras tremblants le Dieu de ses désirs. Siméon sent son cœur inondé tout à coup d'une joie jusque là inconnue, et ses lèvres s'ouvrent pour chanter un cantique court, ainsi qu'il convenait à un vieillard, mais sublime comme tout ce qui est dicté par l'Esprit de Dieu : « Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix ar mes yeux ont vu le salut que vous préparez,

cette Lumière qui éclairera les nations et sera la gloire d'Israël votre peuple. »

A ce même moment, conduite aussi par l'Esprit-Saint, arrive la pieuse Anne, fille de Phanuel, dont la vie presque tout entière s'est passée dans le temple du Seigneur. Elle vient à son tour unir sa voix à celle du vieillard Siméon et proclamer la miséricorde divine en faveur de la terre, sur laquelle a lui l'étoile de la divine espérance.

Les deux vieillardsse retirenet, jetant un dernier regard sur la *Lumière du monde,* qu'ils ne doivent plus contempler ici-bas, et Joseph et Marie reprennent le chemin de leur demeure: Joseph, plein d'admiration pour ce qu'il venait d'entendre ; Marie, l'âme atteinte par le glaive prédit par Siméon et serrant contre son cœur, comme s'il devait déjà tomber entre les mains de ses ennemis, ce fils pour elle désormais source de tant de joies et de tant de douleurs.

Marie, dans la fête de la Purification, nous

offre l'admirable exemple d'une obéissance *parfaite* et *généreuse*.

1° La grâce, dit saint Augustin, avait placé Marie au-dessus de la loi : *Mariam supra legem fecerat gratia*. Ne pouvait-elle pas, alors, adresser à Dieu ces paroles : « Seigneur, ne me confondez pas avec les autres femmes d'Israël : vous savez les magnifiques privilèges dont il vous a plu de me distinguer ; manifestez-les aux yeux de mon peuple : *Discerne causam meam de gente non sancta?* » Mais l'humilité, continue saint Augustin, rendit Marie sujette à la loi : *Sub lege fecit humilitas*. Digne Mère de Celui qui était venu, au milieu des hommes, accomplir la loi entière, elle l'observe à son tour avec la même fidélité.

Déjà la loi humaine l'avait trouvée soumise, car Marie avait quitté Nazareth, et s'était rendue à Bethléem, pour obéir aux ordres d'un empereur romain. Comment se serait-elle soustraite à la volonté du Seigneur, manifestée par la loi de Moïse ?

2° L'obéissance de Marie fut non seulement parfaite, mais *généreuse*.

Pour Marie, qu'était-ce que se purifier? C'était, aux yeux des hommes, sacrifier ce qu'elle avait de plus précieux, l'honneur de sa virginité, qu'elle n'avait point échangé contre la gloire de la maternité divine. Elle fit ce grand sacrifice, et, se mêlant aux autres femmes d'Israël, elle ne s'en distingua que par une plus grande pauvreté peut-être.

Elle fit encore en ce jour, comme nous l'avons dit plus haut, un autre douloureux sacrifice, celui de son propre fils.

Instruite par les prophéties et la lumière divine, Marie n'ignorait pas que son fils bien-aimé était la victime destinée à expier les péchés du monde; elle savait donc, en se dirigeant vers le temple, qu'elle allait vouer Jésus à la mort nécessaire à la rédemption du monde. Oui, elle savait qu'offrir à Dieu Jésus, c'était le livrer à la justice divine, si terrible dans la punition du péché.

Ce nouveau sacrifice fut accepté. Dirigeant vers les cieux ses yeux inondés de larmes, elle aperçut les desseins du Tout-Puissant, et y con-

forma entièrement les sentiments de son âme. Elle vit la mort de son fils, mais en même temps la justice de Dieu satisfaite; elle vit les humiliations de son fils, mais aussi la gloire du Seigneur réparée, et à côté de son Jésus immolé au Calvaire elle aperçut le monde racheté et sauvé.

Alors elle s'écria : Seigneur, je vous abandonne cet enfant pour le salut de la terre; que votre justice s'appesantisse sur lui, que sur sa chair innocente soient punis les péchés de tous, et que dans son sang si pur soit lavée l'iniquité du peuple.

C'en est fait : déjà se dresse devant les yeux de cette mère affligée la croix du Calvaire, apparaissent les innombrables tortures de la passion. Et quand le vieillard Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur percera son âme, déjà elle le sentait s'enfonçant cruellement dans son cœur et y faisant une blessure incurable, que le temps, loin de cicatriser, ne fera que rendre plus profonde et plus vive.

Notre obéissance doit donc être, à l'exemple de celle de Marie, *parfaite* et *généreuse*.

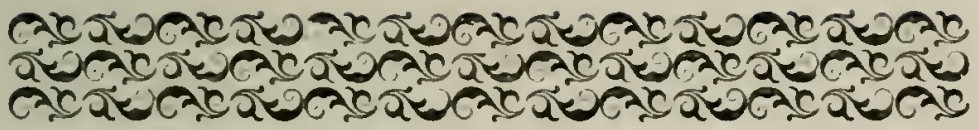
— Il est incontestable que nous devons à Dieu un culte d'obéissance : car il est notre Maître, et nous avons été appelés à la vie pour faire sa volonté. C'est donc avec justice qu'il nous a donné des lois, et notre premier et suprême devoir est de nous y soumettre. L'Église, ayant de par Dieu le pouvoir de faire des lois, la volonté de l'Église doit être pareillement, par nous, entièrement accomplie.

Et alors, négligeant les vains prétextes qui s'offrent souvent à notre raison orgueilleuse, sans hésiter un instant et sans le moindre murmure, nous devons obéir : obéir dans les grandes, comme dans les petites choses. Des unes et des autres Dieu a daigné s'occuper : elles ne sont donc pas de moindre valeur à ses yeux, et tout a son importance dans notre sainte religion.

— Notre obéissance doit encore être généreuse. Obéir avec générosité, c'est ne pas reculer devant le sacrifice demandé par la loi de Dieu ou de l'Église, quel qu'il soit. Où serait d'ailleurs le mérite, s'il n'y avait rien à surmonter et à souffrir ? Le renoncement à soi-même, le sa-

crifice, la croix : telles sont les bases de la sanctification. Ce sont les fondements spirituels que les saints ont d'abord placés dans leurs âmes, et sur lesquels se sont ensuite merveilleusement développées les vertus qu'ils ont laissées à notre imitation, et à notre admiration.

A l'exemple de Marie, qui, au jour de sa Purification, a généreusement sacrifié ce qui était le plus cher à son cœur, faisons après elle des sacrifices, quoique d'un autre genre, et cherchons à notre tour, dans notre cœur, ce que nous avons à immoler. Nos recherches ne seront pas sans résultat : car, hélas ! nous rencontrerons tant de penchants funestes, de passions endormies, d'imperfections, de fautes peut-être ! Immolons et détruisons ces restes du vieil homme, brisons ces liens qui nous empêchent de *marcher avec rapidité*, selon la parole du prophète, *dans la voie des commandements*. Nous serons alors les dignes enfants d'une mère dont l'obéissance ne connut pas de limites.



LA FÊTE

DE

N. D. DES SEPT-DOULEURS

VENDREDI DE LA PASSION

(III ou IV Dimanche de septembre.)

I. — Histoire de cette Fête.

La Tradition nous apprend qu'au jour du crucifiement, quand le Sauveur chargé de sa croix suivait le chemin qui conduisait au Calvaire, Marie, sortant de la maison où elle se trouvait, vint au-devant de son fils bien-aimé. En face de l'horrible spectacle qui s'offre à ses regards, dit saint Anselme, on la voit pâlir et chanceler ; puis, s'affaissant sur elle-même, elle tombe sur les pavés inégaux, marqués par le sang qu'y a laissé Jésus en passant.

C'est l'idée première de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. En mémoire de cette défaillance de la Vierge, l'impératrice sainte Hélène fit bâtir, au quatrième siècle, en ce même endroit, une chapelle sous le vocable de *Sainte-Marie du Spasme*.

Au treizième siècle, vers l'an 1234, sept jeunes hommes de Florence, désireux de se consacrer à Dieu dans la solitude et la prière, se retirèrent à quelque distance de la ville, sur le mont Senar, pour y fonder un ordre religieux qui serait particulièrement consacré à honorer la sainte Vierge : d'où leur vint le nom de *Servites* ou serviteurs *de Marie*.

Ces religieux, méditant sur les douleurs de la sainte Vierge, en découvrirent sept principales : quelques-unes indiquées par le saint Évangile, les autres par la Tradition ou fondées sur de sérieuses raisons.

Bientôt cette dévotion aux douleurs de Marie, désignée par ces différentes appellations : Notre-Dame du *Spasme* ou de *Pamoison ;* Notre-Dame *de la Pitié ;* Notre-Dame *de la Compas-*

sion, se répandit parmi les fidèles, sans avoir encore toutefois reçu la consécration solennelle de l'Église.

C'est ainsi que des confréries de Notre-Dame des Sept-Douleurs s'étendirent successivement dans les diverses provinces du monde catholique. Un pieux archevêque de Cologne, en 1423, en avait établi la fête dans son diocèse, afin de réparer les blasphèmes des hussites contre la Mère de Dieu, dont ils profanaient et mutilaient les images vénérées.

La confrérie de Gand, érigée en 1625, est encore de nos jours très célèbre en Belgique, et compte un grand nombre de membres.

Au siècle dernier, le pape Benoît XIII, par un décret du 22 avril 1727, reconnut solennellement la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; il en fixa la célébration au vendredi de la semaine de la Passion, et l'inscrivit solennellement dans le calendrier de l'Église catholique romaine.

Une seconde fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs se célèbre encore dans l'année chré-

tienne, suivant l'occurence, le troisième ou le quatrième dimanche de septembre.

II. — Réflexions sur cette Fête.

Dans la belle et touchante prière du *Salve Regina*, l'Église appelle cette terre une vallée de larmes, où nous gémissons et pleurons dès notre berceau. Si cette image est vraie pour le chrétien, elle le fut bien davantage pour la *Vierge très affligée,* pour la *Reine des martyrs.*

Pour comprendre cette vérité, il faut se rappeler que Marie a été associée de la manière la plus intime à l'œuvre de notre rédemption. Elle dut, en conséquence, partager avec son divin Fils ce qui était nécessaire au salut du genre humain, c'est-à-dire la souffrance ; et si l'auteur de l'*Imitation* a pu résumer en ces mots la vie du Sauveur : *Tota vita Christi crux fuit et martyrium.* — « la vie entière du Christ a été une croix et un martyre », nous pouvons dire que la vie de la sainte Vierge n'a pas été autre chose.

Seuls, les jours qu'elle vécut dans la maison de son père ou à l'ombre des autels, furent à l'abri de ces terribles épreuves : *elle goûta alors combien le Seigneur est doux ;* mais ces joies disparurent, chassées bientôt par les préoccupations maternelles, par les tristes visions de l'avenir et du Calvaire.

Dès lors l'histoire de Marie est l'histoire de ses douleurs incomparables.

On compte sept douleurs principales de la Vierge. Nous allons parler brièvement de chacune.

Première Douleur. La Prophétie du vieillard Siméon. — Le quarantième jour qui suivit sa naissance, Jésus, reposant entre les bras de sa mère, fut porté au temple de Jérusalem pour être offert au Seigneur. Un vieillard, conduit par l'Esprit-Saint, l'attendait. Après avoir annoncé que l'Enfant était la lumière des nations et la gloire d'Israël, Siméon, s'adressant à la mère, lui dit qu'un glaive transpercerait son âme.

Au même instant, en effet, ce glaive s'en-

fonça dans le cœur de Marie, et par cette blessure, pénétra, pour n'en plus sortir, une immense douleur, pain quotidien de cette mère affligée. Marie, en consacrant son fils à Dieu, venait de le livrer à la justice divine ; et quand elle le reçut des mains du grand prêtre, ses regards ne pouvaient plus apercevoir en lui qu'une victime, dont la vie devait s'écouler dans la souffrance, pour être couronnée par le plus effrayant supplice. Toute source de joie n'était-elle pas pour jamais tarie ?

Elle avait quinze ans, et elle vécut plus de soixante-dix ans !!!

Deuxième Douleur. La Fuite en Égypte. — Quelle dure obligation que ce voyage précipité imposé à Joseph et à Marie ! Quelles inquiétudes ne durent pas envahir leur âme au sujet du tendre enfant, condamné si jeune à un lointain exil au milieu d'une région inconnue et infidèle ? Comment lui donner tous les soins dont il est digne à tant de titres ?

Sans doute de nombreux dangers menaceront

son existence ; et que n'aura-t-il pas à souffrir de privations, de peines et de fatigues dans un long voyage à travers le désert ? Oui, Marie dut trembler à chaque instant, être dans de perpétuelles alarmes jusqu'au, moment où ils mirent le pied sur le sol de l'Égypte. Mais là, que de sujets de tristesse ! C'est un peuple idolâtre près duquel il faut vivre, et dont il faut contempler les erreurs et les vices ; ce sont des persécutions qu'il faut subir : l'Enfant-Dieu est méconnu, et le démon adoré et aimé.

Mais la misère est le partage de la sainte Famille, qui est dans la pauvreté la plus extrême ; et Marie voit son adorable Fils manquer de tout, demander peut-être le morceau de pain qu'on ne peut lui donner !

O Mère incomparable ! quelles tortures pour votre cœur que ces épreuves de votre fils !

Enfin le moment du départ a été indiqué par le Ciel, et le retour dans la patrie s'opère au milieu de difficultés qui ne peuvent être que plus dures et plus nombreuses.

Troisième Douleur. Marie perd Jésus à Jérusalem. — Joseph et Marie, fidèles observateurs de la loi, allaient chaque année à Jérusalem, pour y célébrer les fêtes de Pâques, et, l'Enfant ayant atteint l'âge de douze ans, ils le conduisirent avec eux. Lorsque toutes les cérémonies furent accomplies, ils songèrent à quitter la ville sainte, et, pensant que Jésus se trouvait avec les personnes de leur parenté ou de leur connaissance, sans inquiétude ils se mirent en route vers Nazareth. Le soir arrivé, Marie, s'apercevant que son fils n'est point avec Joseph, est en proie à la plus vive inquiétude, qui se change bientôt en de cruelles angoisses, quand, après des recherches infructueuses, il fut évident que le divin Enfant n'était point avec les voyageurs.

Depuis douze années, c'était la première fois que Jésus ne répondait pas à son appel ; depuis douze ans, elle vivait de lui, de sa présence, de son amour. Les plus terribles appréhensions s'emparent aussitôt de son âme : les jours du suprême sacrifice seraient-ils déjà arrivés, et les

bourreaux auraient-ils entre leurs mains la victime innocente ?

Non ! il n'est pas possible de rendre une semblable douleur, de faire comprendre les déchirements, les tortures incomparables de cette mère, plus mère que toutes les autres, qui avait perdu son Dieu en perdant son fils !

Toutes les créatures vivantes privées tout à coup d'air et luttant avec violence contre les étreintes d'une effrayante mort, ne sauraient nous donner une idée de ce qui se passa dans le cœur de Marie, privée de celui qui était plus que sa vie. Pendant trois jours elle le chercha ; et chaque instant, chaque minute lui causait une souffrance telle, qu'elle lui eût ôté la vie, si Dieu ne l'avait miraculeusement soutenue.

Elle est immense la peine d'une tendre mère qui a perdu son fils ardemment aimé ; et néanmoins que son cœur est loin de renfermer la tendresse de celui de Marie ! que son enfant est loin de poséder les charmes de Jésus !

Cette perte de Jésus fut incontestablement une des plus grandes douleurs de Marie.

Quatrième Douleur. Marie rencontre sur le chemin du Calvaire Jésus portant sa croix. — C'était le matin de ce vendredi célèbre que l'Église a appelé avec raison *Vendredi saint,* car il vit en effet s'opérer la rédemption du monde par la mort d'un Dieu Sauveur.

Après une cruelle gonie, la trahison d'un apôtre, l'abandon de ceux qui lui étaient chers, les dérisions des grands de la terre, les insultes de la populace, la flagellation, le couronnement d'épines, la sainte Victime, chargée de sa croix, était dirigée vers le Calvaire. Une immense foule l'accompagnait pour l'outrager encore.

Marie apprend que Jésus est condamné à mort et qu'il est conduit au supplice. Elle veut le contempler encore, elle veut le suivre : elle se rend sur le passage de Jésus... Leurs regards se rencontrent : le fils aperçoit les larmes de sa mère ; la mère, le sang de son fils.

Elle voit son auguste face défigurée par les coups et les souillures : les épines de la couronne ont percé son front et ouvert des sources de sang qui coulent le long du visage ; ses

épaules sont meurtries par la rudesse et la pesanteur de sa croix ; ses pas sont chancelants, et les coups ne cessent de tomber sur son corps couvert de blessures. Tel fut l'effrayant spectacle que les yeux de Marie rencontrèrent. Le langage humain ne peut exprimer une semblable douleur ; et la Mère de Dieu, accablée sous son terrible poids, tombe inanimée entre les bras de Madeleine et des saintes femmes, qui 'accompagneront jusqu'au sommet du Calvaire.

Cinquième Douleur. Marie au pied de la Croix. — Le nouvel Isaac, chargé du bois de son sacrifice, est arrivé au sommet de la montagne. Marie l'a suivi dans cette route qu'il a marquée de son sang, à travers les soldats et la foule qui escortaient l'Agneau de Dieu.

Bientôt elle entend le marteau qui fixe à la croix les membres divins de Jésus. Mais les clous qui déchirent les mains et les pieds de la victime, qui froissent ses os et rompent ses nerfs, s'enfonçent en même temps dans le cœur de Marie, le percent, le déchirent à leur tour.

Enfin la croix se dresse dans les airs : Jésus est élevé entre le ciel et la terre, sous les regards de la multitude, qui le salue avec des cris de haine, des railleries et des blasphèmes.

Marie s'est approchée ; elle restera là jusqu'à la fin du supplice, debout, les yeux fixés avec un douloureux amour sur ce corps sanglant. Elle est au pied de la croix : c'est la place d'une mère d'être à côté de son enfant qui va mourir. Elle est debout près de la croix : c'est l'attitude qui lui convient. Le sacrificateur se tient debout devant sa victime, et Marie est prêtre en ce moment sublime : elle offre à Dieu un sacrifice en même temps que son fils ; le plus grand sacrifice qui puisse être demandé et que la terre ait jamais connu.

Au pied de cette croix, que de douleurs sans cesse renouvelées pour le cœur de Marie !

Suspendu par des plaies, Jésus endure des souffrances inexprimables ; une soif brûlante le dévore, et il s'écrie : « J'ai soif ! » Marie ne peut étancher cette soif, qui n'a pour adoucissemen qu'un peu de fiel et de vinaigre.

Les tristesses de l'abandon accablent le Sauveur, qui s'écrie : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Marie entend cette déchirante plainte ; elle comprend ces terribles angoisses sans pouvoir les dissiper.

Jésus sent les ombres de la mort l'envahir ; il va faire au monde un don précieux ; il va parler à sa mère. Pauvre mère ! sans doute ce sont des paroles de consolation pour votre héroïque dévouement ! c'est un dernier et précieux témoignage d'amour qui va tomber des lèvres de votre fils expirant ! Non ! au Calvaire les joies sont exclues ; il n'y a de consolation ni pour le fils ni pour la mère !

« Femme », lui dit Jésus en lui indiquant le disciple qu'il aimait, « femme voilà votre fils ! » Quelle dure parole pour le cœur de Marie ! Au moment d'expirer, Jésus refuse de lui donner le nom de mère, et semble vouloir cesser d'être son fils. Elle courbe la tête sous ce poids accablant ; elle accepte une cruelle substitution, et souffre sans se plaindre cette douleur nouvelle : car elle comprend la pensée miséricordieuse du

Sauveur, qui lui confie la grande famille humaine.

Le Dieu fait homme rend le dernier soupir : à ce moment, Marie endure un inénarrable martyre, dont les tortures les plus cruelles de tous les saints ensemble ne sauraient jamais égaler la violence. Si Dieu n'avait retenu son âme, elle aurait suivi celle de Jésus ; mais un miracle vint arrêter la mort, et *la Mère très affligée* dut encore accepter une immense douleur : celle de survivre à son fils.

Sixième Douleur. Jésus est descendu de la Croix. — Marie ne s'éloigne pas de l'arbre de douleur, à l'ombre duquel l'amour maternel l'a retenue jusqu'ici ; et cependant que de cruelles émotions l'y attendent encore ! Un soldat vient sous ses yeux enfoncer violemment sa lance dans le côté de Jésus. Ce coup fit trembler la croix, dit sainte Brigitte ; et, en transperçant le cœur du Sauveur, ne transperça-t-il pas aussi celui de Marie ?« Oui, » dit saint Bernard, « c'est votre cœur, ô Marie, qui est transpercé par le

fer de cette lance, bien plus que celui de votre fils, qui a rendu le dernier soupir. Son âme n'est plus là, mais c'est la vôtre qui ne s'en peut détacher. »

On détache de la croix le corps sacré de Jésus, Ouand les mains pieuses de ses amis ont achevé leur saint travail, ce corps inanimé est rendu à sa mère, qui le reçoit sur ses genoux, baise avec respect ses membres sanglants et déchirés, contemple tristement les ravages terribles que la mort et la cruauté des bourreaux ont fait sur son divin visage et sur le corps tout entier, depuis l'extrémité des pieds jusqu'au sommet de la tête.

Qui pourra compter les soupirs et les sanglots de cette mère pressant sur son cœur la dépouille inanimée du plus aimé des fils ?

Septième Douleur. Jésus-Christ est mis dans le tombeau. — Une consolation reste encore à une mère qui veille près du corps inanimé de son fils ; celle de contempler ses traits et de déposer ses baisers sur son front glacé. Mais quand le

moment est arrivé où le cercueil doit être déposé dans la tombe, oh ! alors, la pensée que cet enfant va disparaître pour toujours, qu'elle ne le reverra plus, est une douleur si vive, qu'elle lui arrache les cris les plus déchirants, les plus lamentables plaintes.

L'heure est venue où il faut renfermer dans le sépulcre le corps de Celui qui a été immolé pour le salut du monde : Marie le baise une dernière fois en l'arrossant de ses larmes, puis le livre à ceux qui, après l'avoir embaumé, doivent le déposer dans le tombeau. Alors une pierre est roulée à l'entrée de ce tombeau, et la mère inconsolable, séparée de son fils, se relève, insensible à ce qui l'entoure, n'apercevant partout qu'un vide immense, effrayant, et la solitude la plus désolée.

Pour beaucoup de chrétiens, la vie n'est, comme celle de Marie, qu'une longue suite d'épreuves et de sacrifices. Mais le chemin du Calvaire est la voie royale des élus, et depuis

que le Sauveur a été attaché à une croix, tout ce qui est marqué du sceau du sacrifice est béni.

Si Dieu visite ses enfants par l'épreuve, s'il se plaît à les frapper dans leurs affections les plus chères, à leur enlever une à une leurs espérances de bonheur, à les priver de tout appui humain, c'est la preuve qu'il les traite comme ses amis, les appelant à le suivre de près dans le seul chemin qu'il a connu ici-bas, celui de la peine et de la souffrance.

C'est un honneur d'être jugé digne par Jésus-Christ d'être associé à ses épreuves.

Quel admirable exemple de résignation nous rouvons dans la conduite de Marie! Elle ne refuse pas de souffrir; elle consent à assister au supplice de Jésus; elle s'abreuve de douleurs; elle sent son cœur broyé par le chagrin. Cependant, pas un murmure ne s'échappe de ses lèvres, pas une plainte ne sort de son âme; elle répète après son divin Fils : *Fiat! fiat!*

Voilà notre modèle ! Quand la douleur nous accable, quand la tristesse nous visite, quand les consolations manquent à notre cœur, gar-

dons-nous de penser que Dieu nous délaisse ; il nous confie, pour quelque temps, sa lourde croix.. Gardons-nous de nous plaindre : nous perdrions alors le mérite de nos peines ; les anges sont chargés de recueillir ces larmes, de compter ces soupirs, qui nous donneront droit à la récompense éternelle.

Dieu veut nous apprendre que la croix est notre bien, notre espérance : car, dit l'auteur de l'Imitation : « Si quelque autre chemin que celui de la souffrance eût été préférable et plus utile au salut des hommes, Jésus-Christ n'eût pas manqué de le leur indiquer par ses leçons comme par ses exemples ». (*Imitation,* liv. II, chap. XII, 15.)

LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

DE LA SAINTE VIERGE

(15 Août.)

✣

I. — Histoire de cette Fête

Nous avons appris, dit saint Jean Damascène, qu'au temps du bienheureux sommeil de la Vierge, tous les saints apôtres, qui parcouraient l'univers pour le salut des nations, furent transportés en un moment à Jérusalem. Au milieu d'eux, sereine, souriante et déjà toute radieuse, la bienheureuse Vierge priait avec de douces larmes et un ravissement divin. Or, peu de jours avant d'appeler à lui sa mère, le Seigneur lui envoya l'archange Gabriel.

Alors, dit saint Jérôme, on entendit dans l'endroit où elle reposait une harmonie céleste, qui fut pour les apôtres ravis le signe que Marie les quittait. A ce moment suprême, redoublant de larmes et de prières, ils élevèrent les mains vers elle, et lui dirent d'une voix unanime: « O vous qui êtes notre mère! vous nous quittez pour monter au ciel ; laissez-nous du moins votre bénédiction, et ne nous abandonnez pas, car nous sommes faibles et malheureux! » — Et Marie, tournant vers eux ses regards mourants: « Soyez bénis, mes fils, jamais je ne cesserai de penser à vous. » Et bientôt après, es apôtres virent descendre le Sauveur lui-même, accompagné de ses anges, qui venait recueillir l'âme bienheureuse de sa divine mère.

Or, l'un des apôtres n'avait pas pu se trouver présent au trépas de la douce Vierge et recevoir sa dernière bénédiction. Dans sa douleur, il supplia ses frères qu'on lui permît de la contempler une dernière fois. On ouvrit, en effet, le tombeau virginal; mais, ô prodige! le sépulcre était vide : il n'avait pu garder la Mère de Dieu, et

des lis avaient germé là où avait reposé son chaste corps, trop pur et trop saint pour rester dans la tombe.

Telles sont les traditions pieuses sur la mort et la résurrection de la sainte Vierge. La fête de l'Assomption est une des anciennes et solennelles fêtes établies en l'honneur de Marie. Saint Bernard pense qu'elle fut instituée au temps même des apôtres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle existait déjà au cinquième siècle.

Elle fut d'abord célébrée le 18 janvier. Saint Grégoire de Tours dit que de son temps on la solennisait à ce jour; et en effet, elle était marquée pour ce même jour dans une messe propre de l'ancienne liturgie gallicane. En 583, l'empereur Maurice avait ordonné qu'elle serait célébrée dans toute la Grèce. Charlemagne, en 802, rendit une ordonnance semblable pour toute la France, et fixa au 15 août la fête de l'Assomption, qui devint en même temps une fête d'obligation.

Au milieu du neuvième siècle, le pape Léon IV prescrivit qu'elle se célébrerait avec octave, à

l'occasion d'un fait miraculeux, que raconte Anastase le Bibliothécaire dans le *Liber pontificalis*.

Au commencement du pontificat de Léon IV (847), un horrible serpent avait établi sa demeure près de l'église de Sainte-Lucie, et son haleine empestée empoisonnait tous ceux qui s'approchaient de l'antre où il s'était retiré. Le jour de l'Assomption, le Pape, précédé de l'image de Marie et accompagné du clergé de la ville de Rome, se rendit processionnellement près de l'antre du serpent, et conjura le Seigneur de délivrer son peuple de ce terrible fléau. Il fut exaucé dans sa prière: car, à partir de ce moment, le serpent disparut, et la mortalité avec lui.

Afin de reconnaître la protection de Marie, le Pontife donna une octave à la fête de l'Assomption. Il est probable que déjà cette fête était précédée du jeûne, car le pape Nicolas Ier (858) parle de la vigile et du jeûne de l'Assomption comme d'un usage déjà établi.

Le 10 février 1638, Louis XIII ordonna de faire tous les ans, le jour de l'Assomption, une procession solennelle à Notre-Dame de Paris.

Le vœu du roi de France avait un double objet : le premier, d'obtenir un héritier ; le second, de mettre son royaume sous la protection de Marie. Le premier objet de ce vœu lui fut accordé, car la même année Louis XIV venait au monde. Ce grand roi, attribuant sa naissance au vœu de son père, ordonna (31 août 1681) que la procession eût lieu dans toutes les paroisses de France.

Un décret spécial du 14 août 1792 abolit la procession du vœu de Louis XIII, mais Napoléon Ier la rétablit plus tard, en y rattachant l'anniversaire de sa naissance et la fête de son patron. Au mois d'août 1814, Louis XVIII renouvela l'ordonnance de son aïeul.

— Selon l'opinion la plus probable, Marie est morte à Jérusalem. Les apôtres prirent son corps et l'ensevelirent dans la vallée de Josaphat. Quel âge avait cette mère incomparable, lorsqu'il lui fut permis de quitter la terre d'exil ? Benoit XIV, rapportant toutes les opinions à ce sujet, dit que celle qui se rapproche le plus de la vérité est celle qui fait mourir Marie à l'âge de 72 ans.

Après sa mort, Marie est restée trois jours dans le tombeau : c'est le sentiment le plus généralement partagé. C'est celui de saint Jean Damascène, qui l'explique ainsi : « Son corps très pur fut placé dans un très beau sépulcre, d'où il fut porté au ciel trois jours après. Il convenait, en effet, que le Sauveur, qui au bout de trois jours avait ressuscité son corps formé de celui très pur de la Vierge Marie, réunît, le troisième jour, la mère à son fils. »

Des auteurs modernes disent que l'on voit encore le tombeau de Marie creusé dans le roc, non loin de la grotte où le Sauveur agonisant éprouva la terrible sueur de sang et d'eau. Ce sépulcre est un travail considérable : on y descend par un magnifique escalier large de trois mètres, et dont les marches, au nombre de cinquante, sont en marbre. Au bas, se trouve le tombeau de la sainte Vierge, dans une petite chapelle où brûlent jour et nuit une grande quantité de lampes d'or et d'argent.

II. — Réflexions sur cette Fête.

La fête de l'Assomption a pour objet d'honorer la *bienheureuse mort* de la sainte Vierge, sa *résurrection* et son *entrée triomphante dans le ciel* en corps et en âme.

1° Depuis la mort de Jésus, Marie, malgré son amour pour la retraite, avait été entourée des apôtres et des disciples, qui aimaient à se trouver près d'elle, car ils avaient besoin de ses lumières et de ses conseils. Elle assistait, en effet, aux assemblées des premiers chrétiens, elle présidaità leurs prières, et la Tradition nous la montre dans le cénacle, au jour de la Pentecôte.

Lorsque les apôtres furent partis pour évangéliser le monde, on croit que Marie suivit à Éphèse l'Apôtre-Vierge, saint Jean, à qui elle avait été confiée par le Sauveur mourant sur la croix. Marie désormais vécut dans la retraite et la prière, faisant le bien, comme Jésus, à

ceux qui l'imploraient. Comment douter que les affligés, connaissant la puissance et la bonté de la Mère de Dieu, n'aient eu recours à elle, et n'aient ressenti les effets de sa miséricorde?

Ne voyant plus son divin Fils, elle le cherchait dans la prière; son âme était bien plus au ciel que sur la terre d'exil, où elle se trouvait si seule, car elle ne pouvait désormais y rencontrer l'unique objet de son amour. Elle priait : « Admirables prières », dit Fénelon, « où Marie se consolait par le doux souvenir de tout ce que son cher Fils avait fait de tendre pour elle; prières où elle lui parlait, ne pouvant plus le voir; prières où elle lui expliquait, plus par ses larmes que par ses paroles, son amour, sa douleur, son désir de voir finir l'absence ».

Dieu ne semble avoir prolongé l'existence de Marie que pour lui donner le temps de continuer, par ses exemples et son influence, les enseignements de Jésus-Christ. Elle fut le soutien et le conseil de l'Église naissante ; elle suppléa à ce qui manquait encore aux disciples, et leur apprit diverses circonstances de la vie du

Sauveur, que les Évangélistes nous ont racontées.

Une de ses plus douces consolations était sans doute de revoir les lieux où s'étaient écoulées l'enfance et la vie de Jésus : aussi c'est à Jérusalem qu'elle voulut mourir, près du Calvaire, où elle avait reçu le dernier soupir du Verbe incarné.

Marie ne tenait plus à la terre ; et, dit Bossuet, « c'était un vrai miracle que cette mère pût vivre séparée de Jésus. Son amour n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme et la vie. »

Enfin, la dernière heure de l'exil de Marie avait sonné : Jésus, accompagné de ses anges, vint prendre l'âme immaculée de sa mère pour l'introduire au ciel. Les apôtres, réunis miraculeusement à ce moment suprême, entendirent ces paroles, comme un délicieux chant célest : « Venez, ô ma colombe bien-aimée! » Alors Marie répéta doucement : « Mon Seigneur et mon Fils, je remets mon âme en vos mains! » Et, ayant fermé les yeux, elle s'éteignit doucement.

Qui pourra raconter les douceurs de cette mort précieuse? Elle ne fut point, comme pour nous, une séparation douloureuse : car Marie, délivrée des liens de la terre, alla rejoindre au ciel, sans aucun délai, le Fils qu'elle avait tant aimé, et qui, pendant de bien longues années, s'était dérobé à son immense tendresse. La mort ne vint point à Marie comme elle vient vers les autres enfants d'Adam, entourée de son cortège de souffrances, d'angoisses et de terreurs; au contraire, elle mettait fin aux grandes douleurs dont la vie de Marie avait été parsemée elle éloignait pour toujours les tristesses dont son cœur avait été abreuvé. Après une vie si pure, que pouvait craindre la Vierge sans tache, paraissant devant la Trinité sainte, resplendissante de l'éclat des plus sublimes vertus?

Il tardait au Père de récompenser sa fille bien-aimée, à l'Esprit-Saint de couronner son épouse, au Fils de placer sur le front de sa mère le glorieux diadème de reine du ciel. Aussi, quand l'ange de la mort eut reçu l'ordre d'endormir dans le Seigneur la Vierge immaculée,

un dernier acte d'amour plus ardent que les autres arrêta les palpitations de ce cœur admirable, et sépara doucement cette âme angélique d'un corps qui ne devait pas connaître la corruption du tombeau.

2° « Nous de vons croire que Jésus-Christ », dit saint Augustin, « qui, pendant sa vie, avait traité le corps de sa très sainte mère avec tant d'honneur, qu'il a voulu prendre une partie de sa chair pour s'en former un corps à lui-même, n'aura pas abandonné ce corps virginal au dernier opprobre de la nature humaine, qui est la corruption du tombeau. Il a pu garantir son corps de cette souillure, comme il a garanti son âme de celle du péché ; or, s'il l'a pu, nous ne pouvons pas douter qu'il l'ait voulu, parce qu'il a aimé plus sa sainte mère que toutes les autres créatures ».

La résurrection de Marie est, en effet, une vérité qui, sans être définie par l'Église comme un dogme de foi, a toujours été reconnue par elle. Les saints Pères et les docteurs n'ont pas varié sur ce point. Saint Épiphane, au quatrième siècle,

comparait l'Assomption de Marie à l'élévation d'Hénoch et d'Élie au ciel ; et saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, trois siècles plus tard, rappelait à ses fidèles cette tradition glorieuse. La corruption du sépulcre, c'est le châtiment du péché ; or pouvait-il devenir la pâture des vers, ce corps que jamais le péché n'avait atteint ? « Peut-on croire », dit encore saint Augustin, « que Celui qui conserva au milieu de la fournaise les trois jeunes Hébreux, et non seulement leurs corps, mais jusqu'à leurs habits, n'ait pas fait pour sa mère ce qu'il fit autrefois pour ses serviteurs ? »

3° Comment exprimer avec le langage de la terre l'entrée triomphante et le couronnement de Marie dans le ciel ? Saint Bernard n'osait parler de l'Assomption deMarie. « Je désirerais », disait-il à ses disciples, « en dire quelque chose : car qui de nous peut se taire dans un jour comme celui-ci ? mais je crains d'en dire trop peu. Non, Seigneur, à moins que vous ne déliiez ma langue, ce que je m'efforcerai de dire ne suffira ni à mon zèle ni à la gloire de Celle que je loue ».

Marie portée par les anges est arrivée au séjour de la gloire. Alors apparut aux regards ravis des habitants des cieux celle que saint Jean avait entrevue dans ses visions prophétiques. « Et un grand prodige », nous dit-il, « se manifesta dans le ciel : Une femme revêtue du soleil, ayant la lune à ses pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête ».

Qui pourra peindre la majesté de cette reine venant prendre possession de son trône de gloire? « *Portes éternelles, ouvrez-vous!* » esprits célestes, bienheureux élus, avancez-vous au-devant de Celle « qui vient du désert, qui monte de la terre d'exil. — Le Seigneur lui a donné une grande beauté, et l'a revêtue d'un incomparable éclat ». (Judith.)

Ce n'est plus seulement un ange qui vient la saluer comme au jour de sa vie mortelle : tous les esprits célestes sont là, oubliant leur splendeur, et s'inclinant devant celle qui les surpasse tous. Ce n'est plus seulement Élisabeth qui prononce ces paroles : « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu

vienne me visiter ? » Ce sont tous les saints qui expriment leur joie à la vue de Celle que toutes les générations avaient saluée et bénie. — « Oui », dit saint Bernard, « si un enfant tressaillit un jour d'une grande joie lorsque Marie parlait, que dire de l'allégresse de ceux à qui il fut donné non seulement de l'entendre, mais de la voir, mais de jouir de son ineffable présence ? Notre patrie du ciel s'est illuminée de nouvelles clartés, rayons de la gloire de Marie. »

Et la Vierge, au milieu des anges et des élus qui l'exaltaient dans leurs cantiques et la proclamaient leur reine, s'avança plus belle que l'aurore, plus radieuse que le soleil, jusqu'au trône de l'Éternel, pour être couronnée des mains mêmes de la Divinité. Le Très-Haut lui tend les bras, et lui montre auprès de lui, à une distance presque infinie de celui du plus parfait séraphin, le trône qu'il lui a préparé. L'Esprit-Saint lui adresse ces paroles, qui font tressaillir les cieux : « Venez, ô mon épouse, venez recevoir votre couronne ». *Veni, sponsa mea, veni, coronaberis.* Et la tendresse du

Fils, contenue sur la terre, éclate alors par tous les témoignages d'un amour infini. Il fait asseoir sa mère à ses côtés : *Astitit regina a dextris suis;* puis, se dépouillant en quelque sorte de sa toute-puissance, il la remet entre les mains de Marie en lui disant : O Reine, que demandez-vous ? car je veux tout vous accorder. *Quæ est petitio tua* ?

Saint Bernard, suivant en esprit Marie dans les cieux et assistant à son magnifique triomphe, trouve la terre bien triste par l'absence de sa reine et ne peut retenir ses larmes. « Cependant », dit-il, « calmons notre douleur, parce que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente : nous cherchons celle où est arrivée aujourd'hui la Vierge bénie. Nous sommes les citoyens de cette dernière patrie ; nous devons un jour l'habiter ; et, bien que maintenant nous vivions sur la terre d'exil, sur les bords du fleuve de Babylone, il nous est permis de nous

souvenir de cette patrie, de prendre quelque part à son allégresse, de participer à ses fêtes, de recevoir ici-bas quelques gouttes de ce *fleuve de joie qui réjouit la cité de Dieu.*

« Notre Reine nous a précédés ; elle a été reçue avec tant de gloire, que ses humbles serviteurs peuvent la suivre avec confiance, en lui disant : O notre souveraine, attirez-nous, nous vous suivrons embaumés par l'odeur de vos parfums ». (S. Bern., *in Assump. B. M. V.*)

La glorieuse Assomption de Marie fut la récompense de sa sainte et très pure vie. Si le chrétien veut, à son tour, participer à la gloire d'une résurrection glorieuse, c'est Marie qu'il doit prendre pour modèle : or la vie de Marie a été une vie de *prière — de sacrifices* — et *d'union* à Jésus-Christ. Nous suivrons donc notre Reine au ciel, par ces trois voies : la prière, le sacrifice et l'union à Jésus-Christ.

— Les premières années de Marie dans le temple ne furent autre chose qu'une prière continuelle ; lorsqu'elle habitait la pauvre demeure de Nazareth, lorsqu'elle suivit Jésus-

Christ dans sa vie publique, cessa-t-elle de prier? Non certainement: elle sut parfaitement unir le travail à la prière, la vie active à la vie contemplative.

Sachons imiter Marie dans cette vie de prière : que nos actions, que nos travaux soient tout autant de prières par la pureté d'intention et le soin que nous aurons de tout offrir à Dieu. Ainsi nous prierons toujours, selon la recommandation de notre divin Sauveur.

— La vie de Marie fut une vie de sacrifices. En cette Vierge bénie, la nature fut toujours immolée. Marie connut toute les épreuves, toutes les angoisses, toutes les peines, et c'est avec raison qu'elle est appelée la Reine des martyrs

La vie du chrétien n'est-elle pas un combat? ne faut-il pas chaque jour porter sa croix après Notre-Seigneur? Personne ne sera couronné, s'il n'a légitimement combattu. Il y a des sacrifices partout : heureux celui qui les accepte chrétiennement! Ce sont des sources abon-

dantes de mérites, et la couronne du ciel en est merveilleusement embellie. Pourquoi, d'ailleurs, n'aimerions-nous pas les sacrifices, puisque nous savons qu'ils auront pour récompense, dans l'éternité, des biens infiniment précieux ? Semons ici-bas dans les larmes et la peine, pour moissonner un jour dans la joie et le bonheur.

— Enfin, la vie de Marie fut une vie d'union à Jésus-Christ. Elle a pu dire avec vérité cette parole de l'Apôtre : « Je vis, non ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ». Qui pourra dire combien Marie a aimé Jésus ? Avec quel bonheur ses pensées le suivaient, lorsqu'il était absent ! avec quel ravissement ses regards le contemplaient, lorsque ce divin Fils était près d'elle ! avec quelle tendresse son cœur s'ouvrait à lui, lorsque, après l'Ascension, elle le recevait dans l'Eucharistie ! Et Jésus a récompensé sa mère en l'unissant à lui pour jamais, au jour de l'Assomption.

Quelle est belle aussi l'espérance du chrétien qui, sur cette terre, cherche sans cesse Jésus

et lui est intimement uni ! Il pourra un jour redire, avec une allégresse incomparable, cette parole du Cantique des Cantiques : « Mon âme a trouvé Celui qu'elle aimait : je le poseède et ne le quitterai plus ».

O chrétiens ! que Jésus soit l'objet de vos pensées ! qu'il soit le visiteur désiré de votre cœur par la sainte communion ! et cette union, déjà bien douce sur la terre, recevra son sublime couronnement par une société éternelle au ciel, avec le Saint des saints !

LA FÊTE DE LA TRANSLATION

DE LA

MAISON DE LA SAINTE VIERGE

A LORETTE

(10 Décembre.)

On ne peut douter de la vénération des premiers fidèles pour la sainte demeure où était née la Vierge immaculée, où elle avait reçu la visite du messager céleste lui annonçant la gloire de la maternité divine, où l'Enfant-Dieu avait essayé ses premiers pas, avait passé dans la prière et le travail les laborieuses années de sa vie cachée, où le chaste Joseph avait rendu le dernier soupir.

Les apôtres, en effet, en firent une chapelle, où ils aimaient à célébrer les saints mystères. Là, comme le dit un ancien auteur, Marie, après l'Ascension, venait retrouver, sous la forme eucharistique, son adorable Fils, que lui donnait, saint Pierre, devant cet autel conservé encore dans la pauvre maison, et que le chef des apôtres avait consacré lui-même.

La pieuse mère de Constantin, sainte Hélène, fit élever une magnifique église au-dessus de la maison de la sainte Vierge à Nazareth, vénérée comme un trésor d'une incomparable valeur. Au quatrième siècle, saint Jérôme nous apprend qu'il la visita, ainsi que sainte Paule. Que dirons-nous encore de l'empressement des pèlerins du monde entier, qui, avant et après les croisés, entreprirent ce lointain et périlleux voyage, auquel leur ardente foi ajoutait tant de prix?

Saint Louis y vint l'an 1251, et voici en quels termes Geoffroi de Beaulieu raconte l'entrée du roi à Nazareth : « La veille de l'Annonciation, revêtu d'un cilice, il se dirigea vers Nazareth. Lorsqu'il aperçut de loin les lieux saints, il

descendit de cheval, et, après avoir fléchi le genou, il s'avança à pied vers la cité sacrée; il jeûna ce jour au pain et à l'eau, quoiqu'il eût fait une marche fatigante. Ceux qui étaient avec lui peuvent dire avec quelle solennité les vêpres, les matines et la messe furent chantées. Depuis que le Fils de Dieu s'était incarné, jamais Nazareth n'avait vu une telle dévotion. »

La reine Marguerite de Provence, qui accompagnait le roi, communia avec lui dans la sainte maison.

Peu d'années après le pèlerinage de saint Louis, la situation des chrétiens de la Palestine était devenue très-alarmante, et l'heure s'approchait où cette terre sanctifiée par le sacrifice du Sauveur, arrosée du sang de tant de braves guerriers et témoin des luttes héroïques de la foi chrétienne, allait revenir au pouvoir des infidèles. Qu'allaient devenir alors les splendides monuments qui protégeaient, en les embellissant, les grands souvenirs du Christ et de sa sainte Mère? La maison de Nazareth en parti-

culier n'était-elle pas exposée à disparaître au milieu des ruines? La Providence ne le permit pas, et Dieu manifesta sa puissance par un grand prodige.

Le 10 du mois de mai de l'année 1291, quelques paysans de la Dalmatie (Autriche), allant à leur travail, de grand matin, aperçurent sur une colline au bord de la mer, dans le jardin d'une veuve, où, la veille encore, il n'y avait ni habitation, ni cabane, une maison en pierres rouges inconnues dans le pays, de forme orientale, placée sans fondement sur le sol inégal.

Elle n'avait qu'une porte s'ouvrant sur un des côtés; à droite de cette porte était une étroite et unique fenêtre. A l'intérieur, les murs étaient recouverts de peintures qui représentaient les mystères de Nazareth. Le plafond était bleu, parsemé d'étoiles. A l'une des extrémités et en face de la fenêtre s'élevait un autel en pierres fortes et carrées, dominé par une croix ornée d'un Christ peint sur une toile collée au bois. A gauche se voyait une espèce de cheminée ou d

foyer surmonté d'une niche précieuse renfermant une statue en bois de cèdre représentant la bienheureuse Vierge debout et portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Près de l'autel, enfin, était une armoire contenant quelques ustensiles nécessaires à un pauvre ménage.

Le bruit de ce prodige se répand aussitôt, et les multitudes accourent de toutes parts pour contempler cette maison mystérieuse, transportée là tout à coup, dans l'espace d'une nuit.

Soudain un cri d'étonnement sort de toutes les lèvres Alexandre, le vénérable évêque de Tersatz, depuis trois ans retenu dans son lit par une incurable maladie, apparaît au milieu de la foule émue. Il est guéri, et son visage rayonne d'une céleste joie. On l'entoure; le silence se fait à ses côtés, et il raconte que la Vierge Marie, se montrant à lui, lui avait dit, d'une voix qui ravit son cœur: « Mon fils, sache que la sainte demeure apportée récemment sur ce territoire est la maison même où j'ai pris naissance. C'est là qu'à la nouvelle apportée par l'archange Gabriel, je suis devenue, par l'opération du Saint-

Esprit, mère du divin Enfant. C'est là que *le Verbe s'est fait chair*. Aussi, après mon trépas, les apôtres ont-ils consacré ce toit illustre par de si hauts mystères, et se sont-ils disputé l'honneur d'y célébrer le saint sacrifice. L'autel est celui même que dressa saint Pierre. Le crucifix y fut placé autrefois par les apôtres. La statue de cèdre est mon image faite par la main de l'évangéliste saint Luc. Cette maison aimée du Ciel, pendant tant de siècles environnée d'honneur dans la Galilée, mais aujourd'hui privée d'hommages au milieu des défaillances de la foi, a passé de Nazareth sur ces rivages. Ici, point de doute: l'auteur de ce grand événement est ce Dieu près duquel nulle parole n'est impossible. Du reste, afin que tu en sois toi-même le témoin et le prédicateur, reçois ta guérison. Ton retour subit à la santé au milieu d'une si longue maladie fera foi de ce prodige ».

Ainsi parla Marie, qui disparut ensuite dans le ciel.

Le gouverneur de la contrée, Nicolas Frangipane, voulut s'assurer de la vérité de cet événement. Il fallait pour cela envoyer aussitôt des messagers en Palestine, afin de constater la disparition de la maison de Nazareth ; il fallait de plus, voir si les dimensions de l'édifice miraculeusement transporté correspondaient aux bases restées dans le sol, et si enfin les pierres étaient de même nature.

Des hommes sages et prudents autant que sûrs et conscientieux, auxquels se joignit l'évêque Alexandre, furent chargés de cette importante mission.

Arrivés à Nazareth, ils constatèrent avec émotion que la maison avait disparu ; comparant ensuite la qualité et la forme des pierres restées aux fondations avec celles des murailles de la sainte demeure, ils n'eurent aucun doute sur la ressemblance des matériaux. Enfin, les

dimensions des bases correspondaient exactement avec celles de la maison elle-même.

Ils revinrent joyeux annoncer cette heureuse nouvelle, et proclamèrent hautement la bonté de Dieu, qui les avait visités d'une manière admirable. Sur cette terre favorisée du Ciel, les fidèles ne cessaient d'accourir en grand nombre, pleins de vénération pour le sanctuaire de la Divinité, et recevant, en récompense de leur foi, les bénédictions les plus précieuses, les faveurs les plus signalées de la Reine du ciel.

La maison de Nazareth ne resta que trois ans en Dalmatie. Quelle fut la cause de cette seconde translation? C'est le secret impénétrable de Dieu.

Sur la rive opposée de l'Adriatique, en face de la Dalmatie, s'élève près de la mer, sur le sol de l'Italie, une colline fertile et admirablement située. C'est aux pieds de cette colline que le sainte maison, enlevée du sol où elle était

fixée, fut transportée par les anges, le 10 décembre 1294, et déposée dans un bois de lauriers, d'où est venu le nom de *Lorette*.

Voici, à ce sujet, ce qu'écrivait au roi de Naples un ermite du temps et du pays : « L'an de l'Incarnation 1294, le samedi 10 décembre, lorsque tout était plongé dans le silence et que la nuit, dans son cours, était au milieu de sa route, une lumière sortie du ciel vint frapper les regards de plusieurs habitants des rivages de la mer Adriatique, et une divine harmonie, réveillant la sagesse des plus endormis, les tira du sommeil pour leur faire contempler une merveille supérieure à toutes les forces de la nature. Ils virent donc et contemplèrent à loisir une maison environnée d'une splendeur céleste, soutenue dans les mains des anges et transportée à travers les airs... Cependant cette sainte maison portée par les anges fut placée au milieu d'un grand bois de lauriers, et les arbres eux-mêmes s'inclinèrent comme pour vénérer la Reine du ciel... A peine le matin était arrivé, que les paysans se hâtèrent d'aller à Re-

canati pour raconter ce qui s'était passé, et tout le peuple s'empressa d'accourir au bois des lauriers ».

Les prodiges qui s'opérèrent alors dans ce lieu béni, y faisaient arriver des multitudes de pèlerins de toutes les parties de l'univers. Mais le bois de lauriers ayant été infesté par des voleurs, qui s'y cachaient afin de dépouiller les voyageurs, la sainte maison, huit mois après, quitta tout à coup la forêt profanée, et fut placée encore par le ministère des anges sur la colline dont nous avons parlé, et qui était la propriété de deux nobles frères. Ces derniers, cédant bientôt à l'avarice et voulant s'approprier les dons faits au sanctuaire, en vinrent à se traduire réciproquement devant les tribunaux, pour savoir à qui reviendraient les pieuses offrandes.

Alors la sainte maison se retira, quatre mois seulement après, de la propriété des deux frères, et par un troisième miracle se trouva déposée sur un nouvel emplacement, distant à peu près d'un jet de pierre, au milieu de la voie publique.

C'est là que, depuis bientôt huit cents ans,

les chrétiens du monde entier viennent la contempler et chercher les grâces que la Vierge Marie accorde avec abondance.

Au commencement du quatorzième siècle, les habitants de Recanati construisirent à Lorette une splendide et vaste église pour renfermer la sainte maison, qui, en effet, est aujourd'hui abritée sous ses voûtes élevées et repose au milieu du chœur, au-dessous d'une vaste coupole achevée sous le pontificat de Sixte-Quint (XVIe siècle). Une petite ville se bâtit autour de l'église, à laquelle on donna extérieurement la forme d'une citadelle, destinée à protéger son précieux trésor et à permettre d'éviter les surprises sacrilèges de l'impiété et de la cupidité.

Plusieurs Souverains Pontifes décidèrent un plan de décorations magnifiques qui devaient orner la *Santa Casa*. Le pape Clément VII (XVIe siècle) put l'exécuter, et fit appel au talent des plus célèbres artistes. Aujourd'hui, d'admirables chefs-d'œuvre de sculpture entourent et cachent

à l'extérieur les pauvres murailles de la maison de Marie.

Un détail frappant et vraiment miraculeux est la manière dont la maison de Lorette est appuyée sur le sol : elle est posée *sans fondements sur la terre nue.* Au-dessous est une substance poudreuse semblable à celle des grands chemins fréquentés. Quand on fit les fouilles pour asseoir les fondations du monument de marbre blanc qui lui sert comme de splendide reliquaire, on s'aperçut de ces détails, et l'on vit même une ronce qui, s'étant avancée sur la route, s'était trouvée prise sous le poids du saint édifice. Depuis tant de siècles et malgré les secousses des tremblements de terre, l'humble demeure de Marie, posée sans aplomb sur le sol inégal, reste ainsi comme suspendue, soutenue par la main de Dieu puissant et bon.

L'intérieur de la sainte maison est en tout comparable à celui des plus misérables chaumières :

rien n'y vient faire oublier la simplicité et la pauvreté de ses anciens habitants. Les murs, aujourd'hui, n'ont ni peintures ni enduit, et l'on aperçoit les assises assez régulières des pierres longues et étroites, presque semblables à des briques, dont ils sont faits ; jusqu'à hauteur d'homme, ils sont lustrés et comme vernis par les baisers des fidèles. La toiture a été remplacée par une voûte percée d'une lucarne circulaire. Sur le mur occidental, en face de l'autel, est la petite ouverture carrée, unique fenêtre de la maison.

Celle-ci se compose d'une seule pièce, longue de 9^m 52, large de 4^m 17 ; l'autel la divise aux trois quarts de sa longueur. Il n'y avait primitivement qu'une seule porte, qui a été murée, et on en a ouvert trois, pour la facilité des fidèles : deux sont en avant de l'autel, en face l'une de l'autre ; la troisième s'ouvre sur un petit espace libre laissé derrière l'autel. A droite est l'armoire de Marie ; elle contient encore trois des écuelles qui appartenaient à son modeste ménage. On les a enchâssées dans l'or mais les pèlerins

peuvent les voir, les toucher, les vénérer et y déposer des objets de piété.

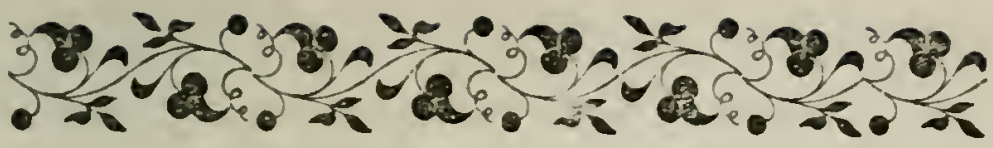
La plupart des pèlerins de Lorette, pénétrés de respect pour la *Santa Casa*, n'y entrent qu'à genoux, et l'on voit sur les dalles de marbre, tout autour de la chapelle, deux sillons creusés par les genoux des pieux visiteurs. C'est du reste un spectacle des plus touchants que de les contempler s'avançant péniblement dans cette humble posture, en implorant avec ferveur la protection de Marie.

Tels sont les souvenirs que rappelle la fête du 10 décembre, et il est facile de comprendre pourquoi l'Église a établi la solennité de la Translation, à Lorette, de la maison de la sainte Vierge : le respect et la reconnaissance ont inspiré son cœur.

Que vos tabernacles sont aimables ! tel est le cri qui sort du cœur du pèlerin de Lorette, en même temps que ses yeux laissent échapper des

larmes de bonheur. Oui, pouvons-nous dire avec vérité: O sainte demeure! heureux ceux qui habitent près de vous, qui peuvent vous visiter souvent! Vous êtes vraiment la maison de Dieu!

Cependant nos églises catholiques offrent à notre foi les mêmes souvenirs touchants. Non seulement Dieu y a passé, mais il y réside et le jour et la nuit. Les mystères de sa vie mortelle y sont sans cesse renouvelés : l'Incarnation, la vie obscure et cachée, la vie publique, le grand mystère du Calvaire, s'y perpétuent par une puissance et une miséricorde infinies. Saluons donc aussi avec joie nos temples saints, accourons-y avec empressement: ils sont la maison de Dieu, qui veut bien nous y accueillir. Allons-y chercher le bonheur vrai et sans mélange: *Beati qui habitant in domo tua, Domine!* Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur! ils vous loueront dans les siècles des siècles: *in sæcula sæculorum laudabunt te.*



LA FÊTE

DU

CŒUR TRÈS PUR DE MARIE

(Dimanche après l'octave de l'Assomption.)

I. — Histoire de cette Fête.

On croit généralement que ce fut le Père Jean Eudes, fondateur de la congrégation des *Eudistes*, qui le premier donna à cette fête, établie déjà par plusieurs évêques dans leurs diocèses respectifs, une plus grande extension, à laquelle sa congrégation, destinée à diriger des séminaires et à faire des missions, pouvait

travailler, et travailla en effet très efficacement. Il fallait que Rome approuvât la nouvelle dévotion. En 1668, le cardinal de Vendôme, étant en France avec le titre de légat, le P. Eudes sollicita et obtint de lui l'approbation d'un office qu'il avait composé. Six ans après, Clément X confirma par une bulle la décision du légat.

La fête du Cœur de Marie se répandit alors avec rapidité dans toutes les villes où se trouvaient les religieux Eudistes. Apt, en particulier, se fit remarquer par son zèle pour cette dévotion, et on lisait dans une chapelle de l'église des Carmes cette inscription commémorative d'une solennelle consécration de la ville au Cœur de Marie. « La ville d'Apt, fidèlement attachée au Cœur de la Vierge, se donne, se dévoue, se consacre, avec tous ses citoyens, au Cœur de Marie, prête à mourir plutôt que de vivre sans ce divin Cœur ». Cette fête a été fixée au dimanche qui suit l'octave de l'Assomption.

Sous le vocable du Saint et Immaculé Cœur de Marie, il s'est formé à Paris, en

1836, une admirable archiconfrérie à laquelle est attaché le nom glorieux de *Notre-Dame des Victoires*. Qui n'a entendu parler des merveilles sans nombre produites par les prières de cette vaste association, qui s'étend sur la surface du monde entier? Le pape Grégoire XVI enrichit cette puissante dévotion de très nombreuses indulgences, et un bref apostolique l'érigea, le 24 avril 1838, en archiconfrérie. Le vénérable abbé Desgenettes, fondateur de l'archiconfrérie du Saint et Immaculé Cœur de Marie, écrivait en 1854 que dix mille six cents églises étaient déjà agrégées, et que les confrères arrivaient au chiffre de dix-neuf millions. « Le nom de Notre-Dame des Victoires », disait-il, « est connu, invoqué par toute la terre, et la petite église qui s'honore de ce glorieux titre est le centre vers lequel se dirigent tous les vœux. Elle est au milieu de Paris comme un fanal vers lequel se portent avec espoir et empressement les regards de tous les malheureux qui ont quelque plaie à guérir, quelque besoin à soulager, quelque grâce à obtenir ».

II. — *Réflexions sur cette Fête.*

Entre les pures créatures, il en est une tellement privilégiée, tellement élevée par la grâce au-dessus de toutes les autres, qu'elle est nommée dans les saints Livres, tantôt la Fille, tantôt la Sœur ou l'Épouse du Très-Haut, tantôt le chef-d'œuvre unique de ses mains toutes-puissantes. Cette Fille chérie du roi des cieux, cette auguste Reine de l'univers, c'est Marie.

Cependant, si nous cherchons en elle quelque marque extérieure et apparente de cette incomparable grandeur, nous n'en trouvons point. Nous ne voyons qu'une vierge modeste et pauvre, qui a uni son sort à celui d'un humble artisan, qui travaille de ses mains, et vit, loin de la vue des hommes, dans une obscurité profonde.

Où est donc cette gloire tant célébrée dans les divines Écritures et dans les cantiques de l'Église? Elle est tout intérieure et cachée; elle est toute dans son cœur : *Omnis gloria filiæ Regis*

ab intus. Mais aussi, dans ce cœur, quels trésors ne découvre-t-on point? Ce sont toutes les perfections des anges et des saints, mais dans un tel degré d'excellence, que rien, dans le ciel même, n'y peut être comparé. Ce sont les perfections de Dieu même, aussi fidèlement retracées qu'elles le peuvent être dans une simple créature.

Il est donc juste que nous rendions à ce Cœur sacré un culte de vénération et d'amour; et, comme nous adorons le Cœur de Jésus parce qu'il est celui d'un Dieu, il convient que nous honorions le cœur de Marie, parce qu'il est, après celui de son Fils, le plus digne sanctuaire que la divinité ait habité dans l'univers (1).

L'Église nous parle de la pureté de ce cœur comme de sa vertu principale, de son plus bel ornement. C'est, en effet, l'innocence parfaite, l'incomparable pureté de Marie qui a charmé le cœur de Dieu et l'a attiré au milieu de nous.

1. Le P. Mac-Carthy.

« La colombe, n'ayant pas trouvé où poser son pied, retourna vers l'arche », est-il dit dans la Genèse. « Cette colombe », d'après la pieuse interprétation de saint Vincent Ferrier, « est la figure de l'Esprit-Saint, qui ne trouva d'abord point de cœur assez pur pour le mystère de l'Incarnation. Mais plus tard, le Père éternel envoya de nouveau cette divine colombe, qui trouva à se reposer dans le cœur pur de Marie, d'où, comme d'un olivier, elle reporta un rameau fleuri, qui est le Christ, espérance et salut de l'univers qui naufrageait. »

O sainte pureté, vertu des anges et de Dieu même, vertu si rare dans la terre d'exil, où vous paraissiez comme une étrangère, n'ayant d'autre temple que le sanctuaire ignoré de quelques âmes d'élite! il était temps que vous repreniez votre place et que vous régniez en souveraine!

Elle apparut avec Marie. Immaculée dans sa conception, la vierge grandit dans cette pureté qui s'épanouit en elle avec tant d'éclat, qu'au nom de la Trinité sainte, un archange vient la

saluer par ces paroles, admirable louange : *Ave, gratiâ plena !* « Je vous salue, ô pleine de grâces ». On dit que la beauté de l'âme des saints surpasse tout ce qu'on peut voir et tout ce qu'on peut imaginer de magnifique dans la création. Que doit-il donc en être de l'âme toute pure de Marie? L'Église, d'ailleurs, n'avoue-t-elle pas l'impuissance humaine à nous en donner quelque idée, par l'abondance même des images dont elle se sert pour louer la pureté de la Mère de Dieu ? Marie, c'est le lis qui croît dans la vallée et s'élance vers le ciel, éclatant de blancheur; c'est l'aube du jour ou l'aurore naissante ; c'est le miroir de la Divinité; c'est l'étoile du matin; c'est un jardin bien fermé, produisant les fleurs les plus précieuses, symboles des vertus les plus belles, filles ou sœurs de la pureté; c'est enfin la blanche colombe dépeinte dans le Cantique des cantiques.

De la fête du Cœur très pur de Marie, l'Église veut que les chrétiens tirent une leçon précieuse : celle d'estimer, d'aimer et de pratiquer la pureté.

La pureté est une vertu angélique, qui nous fait vivre à la manière des esprits célestes, dans une chair fragile et corruptible. Tandis que le vice impur nous fait descendre jusqu'au niveau de la bête, la chasteté transforme l'homme en ange; avec cet avantage de l'homme sur l'ange, que sa pureté est relevée par la gloire des combats livrés et des victoires remportées contre de nombreuses et terribles tentations.

La pureté est un élement de vie; elle entretient les sources de l'existence et conserve plus longtemps les vies fragiles que le vice impur a bientôt épuisées.

A la pureté Jésus a promis la vision de Dieu: « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ». — « La chasteté rapproche de Dieu », lisons-nous dans une autre page de l'Écriture. L'âme chaste, en effet, voit Dieu partout, non seulement dans les vérités de la foi, qui nous révèlent les mystères de sa vie, mais dans le livre ouvert du monde, où sont écrites ses infinies perfections : l'âme chaste s'arrête, contemple, admire et remonte silen-

cieusement de la créature à Celui qui l'a si richement douée.

Mais qui racontera dignement les grandes œuvres de charité spirituelle et corporelle enfantées dans le monde par l'aimable pureté? Le dévouement désintéressé, puissant et invincible, persévérant jusqu'à la mort, n'est-il pas le privilège des chastes? et les misères, les souffrances, les plaies de l'humanité, ne sont-elles pas soulagées par cette génération de cœurs purs, gloire de l'Église et espérance de ses membres affligés?

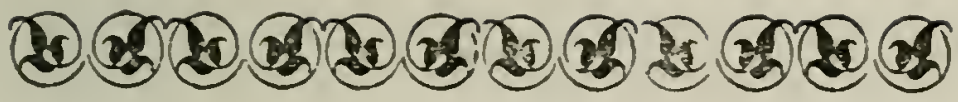
Enfin la pureté est une vertu privilégiée de Dieu. L'amour divin est inséparable de la chasteté; plus une âme est pure, plus elle a de capacité pour son divin amour, et plus elle aime aussi, plus elle croît en pureté: car le propre de l'amour est de s'unir à Dieu, source et essence de toute pureté. Dans ces relations toutes célestes, Dieu fait jouir l'âme d'un bonheur dont n'approcheront jamais les jouissances de la terre.

La pureté est une des plus aimables vertus : elle doit briller sur le front de l'enfant et prêter de nouveaux charmes à cet heureux âge ; elle doit être la plus belle parure de la vierge chrétienne ; elle doit être l'armure du jeune homme, la gloire de la mère de famille et la couronne d'honneur du vieillard.

Ne l'oublions pas, si elle est la plus belle, elle est aussi la plus sensible, la plus délicate, la plus attaquée. Elle est environnée d'ennemis, et peut sans cesse recevoir de mortelles atteintes. Une pensée, une parole, l'acte même le plus indifférent, peuvent ternir son éclat et la frapper à mort.

Préservons notre pureté par la vigilance sur les sens, fenêtres toujours ouvertes, par où se précipite la mort ; par la mortification, qui éteint les ardeurs de la concupiscence ; par la prière, qui assure le secours de Dieu ; par l'humilité,

qui ne s'expose jamais au danger ; par la dévotion à la Vierge très chaste, au Cœur très pur de Marie.



LA FÊTE

DE LA

PURETÉ DE MARIE

(IIIe Dimanche d'octobre.)

L'Église, dans cette fête, veut célébrer la virginité de Marie, proclamer que Marie, avant comme après sa maternité divine, a toujours été vierge.

C'est pour conserver cette virginité, cette pureté parfaite, que Marie, bien jeune encore, quitte la maison paternelle, et va abriter son cœur à l'ombre des autels, dans le temple de Jérusalem. Plutôt que de perdre cette virginité, elle refuse l'honneur de devenir la mère de Dieu, et ne prononce son sublime *fiat* que

lorsque l'ange lui donne l'assurance qu'elle sera mère sans cesser d'être vierge.

Tous les siècles ont admiré cette pureté, et tous les saints l'ont exaltée à l'envie. « O Vierge céleste », s'écrie saint Bernard, « qui vous avait donc appris que la virginité plaisait à Dieu ? Dans quel livre aviez-vous lu que *les vierges seules suivent partout l'Agneau*, et chantent un cantique de joie et d'amour que nul autre ne peut chanter ?

« Vierge et mère de Dieu, c'est un double miracle, mais aussi une double harmonie. Une vierge ne pouvait enfanter qu'un Dieu, et Dieu ne pouvait naître que d'une vierge. »

Si nous traversons quatorze siècles, nous trouvons que cette virginité de Marie faisait déjà la joie du peuple chrétien. C'est au concile d'Éphèse, en 431, les évêques se sont réunis pour défendre le dogme catholique contre les erreurs de Nestorius, et ils proclament solennellement, en des termes pleins d'enthousiasme, l'incomparable privilège de mère de Dieu.

Dans une réunion où sept évêques qui avaient suivi Nestorius rétractent leurs erreurs,

saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, prend la parole en ces termes : « L'allégresse déborde de tous les cœurs au sein de cette assemblée. Salut, Vierge, Mère de Dieu ! couronne de virginité, Mère et Vierge par qui nous fut donné ce *Béni qui vient au nom du Seigneur !* Quelle voix humaine pourrait jamais célébrer dignement les grandeurs de Marie, sa virginité jointe à la maternité ? O merveille ! voilà le chef-d'œuvre de la miséricorde divine ! »

Saint Bernard, le chantre admirable de la sainte Vierge, a encore ces belles paroles qui résument l'enseignement de l'Église et expliquent le sens de la fête de ce jour : « Le Créateur des hommes voulut que celle qui devait donner le jour à son Fils sans souillure et qui venait pour effacer toutes les souillures, fût vierge. Il a donc donné la fécondité à la Vierge à qui il avait commencé par inspirer le vœu de la virginité ; pour que celle qui devait concevoir le Saint des saints et lui donner le jour, fût sainte de corps : elle reçut le don de la virginité. O Vierge admirable et vraiment digne de

tout honneur ! ô femme singulièrement digne de respect, admirable par-dessus toutes les autres femmes ! Un ange, dit l'évangéliste, a donc été envoyé à une vierge : vierge de corps, vierge d'esprit, vierge de profession, en un mot, telle que celle dont parle l'apôtre quand il dit : « Elle est sainte de corps et d'esprit ». Mais ce n'est pas là une vierge qu'on vient de trouver à l'instant et par hasard : elle a été choisie, au contraire, depuis le commencement des siècles ; elle était connue d'avance par le Très-Haut, qui l'avait préparée pour lui ; elle était gardée par les anges, signalée par les patriarches et promise par les prophètes ».

« O Mère de mon Sauveur », disait naguère un illustre orateur, dont nous citons la magnifique page, « en voyant les fruits de votre virginité, je crois que vous êtes vierge ; vierge avant, pendant et après votre miraculeux enfantement ; et je voudrais être ange pour chanter en de chastes hymnes votre beauté unique entre toutes les beautés. Contrairement à la loi, en vous l'honneur maternel ne détruit pas l'intégrité

virginale, et l'intégrité virginale rehausse l'honneur maternel d'un éclat que lui refuse la nature. Vous êtes mère d'autant plus admirable que vous êtes vierge, et vierge d'autant plus étonnante que vous êtes mère. J'ai vu les arbres de nos vergers se couvrir au printemps de fleurs blanches comme la neige : qu'ils étaient beaux leurs rameaux chargés d'espérance ! et, l'automne venu, je les trouvais plus beaux encore, lorsqu'ils ployaient sous le poids de leurs fruits dorés ; mais depuis longtemps la fleur était tombée. Le virginal rameau de Jessé porte ensemble le fruit et la fleur, le fruit parfait et la fleur toujours fraîche. J'ai vu l'étoile lancer joyeusement son rayon dans l'espace, j'ai vu le rayon traverser les ondes de l'air ; mais ni l'étoile n'était altérée du départ du rayon, ni les ondes de l'air troublées de son passage.

J'ai suivi le mouvement de mon verbe intérieur, de ma pensée : elle est sortie de mon esprit, et j'ai senti que mon esprit ne perdait rien de son incorruptible substance, rien de son inaltérable paix. Ainsi la Vierge, mère de la

lumière incréée, du Verbe fait homme. Traitée avec honneur par son Fils respecteux et tout-puissant, elle n'a point eu à gémir sous le poids de la malédiction qui condamna jadis la mère des vivants et ses tristes filles à la flétrissure et aux déchirements des enfantements douloureux. Elle était vierge quand la mystérieuse opération de l'Esprit-Saint, répondant à son *fiat*, forma dans son sein la chair sacrée du Sauveur ; son Fils vient de naître, elle est vierge encore ; elle sera vierge toujours. Toujours, car le Fils parfait, qui est unique dans les cieux, doit être unique sur la terre ; toujours, car le sanctuaire de l'Esprit-Saint ne peut pas perdre dans un vulgaire hyménée son auguste consécration ; toujours, car il est impossible que le cœur reconnaissant de Marie, possédant le plus beau des fils, le plus cher des trésors, désire avoir encore moins que ce qu'il possède ; toujours, car l'humble Joseph a compris qu'il ne peut plus être que le chaste adorateur des mystères que le Ciel lui a révélés. » (P. Monsabré.)

La fête de la Pureté de Marie rappelle une frappante vérité : c'est que la vierge et l'ange sont frère et sœur. Ils se prêtent mutuellement leurs noms : on dit des anges qu'ils sont vierges, et des âmes vierges qu'elles sont des anges. « O ravissante vertu ! » s'écrie saint Jean Chrysostome, « quelle est votre beauté, quelle est votre gloire de rendre ainsi semblables aux anges du ciel ceux qui vivent encore sur la terre ; que de pauvres mortels imitent de si près ces esprits immortels ! »

Le Christ n'était point encore descendu dans le tombeau, la Vierge immaculée n'avait point encore quitté la terre d'exil, que déjà le suave parfum de la chasteté avait attiré des âmes généreuses, dont la virginité était ici-bas la part choisie et bien-aimée.

Bientôt une sainte ardeur s'empara des fidèles : un attrait irrésistible les arracha du monde, les solitudes se peuplèrent, et, selon la prophétie d'Isaïe, « le désert tressaillit de joie, et contempla une magnifique floraison de lis. »

La virginité est une vocation à laquelle tous

les enfants de l'Église ne sont point appelés, sans doute ; mais heureuses les âmes que Dieu a choisies pour marcher sur la terre dans cette sainte voie, après Jésus et Marie ! Elles doivent comprendre ce bonheur et cet honneur, s'en montrer dignes et porter sans faiblir cette gloire vraiment sublime. L'évêque à la bouche d'or a fait d'une vierge ce délicieux et tout céleste tableau :

« Tous ceux qui voient une de vos vierges », dit-il, « sont remplis d'admiration Si elle marche, c'est comme dans le désert : son œil n'aperçoit aucun des passants, elle ne voit que son Époux divin ; il est seul présent ; il est seul beau pour elle ; elle lui parle en retournant dans sa demeure ; on n'entend que la voix de sa prière ou les paroles de l'Écriture. Elle est comme en pèlerinage et sur la terre étrangère ; tout ce qu'elle fait, elle l'accomplit comme si les choses présentes ne lui importaient en aucune manière. Elle ne donne au corps que le nécessaire, et réserve tous ses soins pour sauver son âme. Qui oserait approcher, qui oserait toucher cette âme éblouissante ¿

La nature de l'or est de briller, mais au milieu des flammes il a bien plus d'éclat et de splendeur. Quand une âme habite le feu de la sainteté, ce sont les anges que sa vue charme et ravit. Oh! qu'elle est grande la gloire de la virginité ! »

De même, dirons-nous en finissant, que la virginité de Marie a produit le salut du genre humain, ainsi les vierges ont multiplié au sein du christianisme, et jusqu'au milieu des nations barbares, les plus précieux bienfaits de l'âme et du corps. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur le monde. Le sacerdoce, l'apostolat, la prière, l'enseignement des pauvres, le culte de la misère, n'y sont-ils pas, pour l'ordinaire, le partage des vierges ? Des vierges à l'autel, pour donner comme une nouvelle naissance à l'Agneau sans tache et l'offrir à son Père ; des vierges pour voler jusqu'aux extrémités du monde et enfanter à Jésus-Christ les peuples infidèles ; des vierges dans la solitude, pour compenser par de longues oraisons les oublis religieux de la famille chrétienne, pour prier, gémir, supplier comme des mères

éplorées, afin d'écarter de la tête des peuples coupables les coups de la justice divine ; des vierges à l'école, pour donner à l'âme ignorante du peuple la vie intellectuelle ; des vierges dans les réduits infects où se cache la misère ; des vierges dans les hôpitaux ; des vierges pour prodiguer à l'infortune et dépenser au chevet de la souffrance des tendresses plus que maternelles ; des vierges, partout des vierges. D'où sont nés ces essaims laborieux et dévoués, prompts à tous les services ? Du dogme de la maternité virginale de Marie. C'est la Vierge mère qui attire toutes ces âmes et qui les remplit de son esprit de charité, de générosité, d'absolu dévouement pour les enfants de Dieu.

Aimons cette belle vertu de virginité, nous rappelant que Dieu lui accorde ses plus grandes faveurs : c'est sur le cœur d'un apôtre vierge que le Sauveur a reposé sa tête, et à cet apôtre il a encore confié sa très-sainte mère ; ce sont les vierges qui dans le ciel « suivent l'agneau partout où il va, et chantent un cantique que personne ne peut redire ».

LA FÊTE DU ROSAIRE

(Ier Dimanche d'octobre.)

I. — Histoire de cette fête.

C'était au commencement du treizième siècle, aux confins de la France, dans le pays de Languedoc. Une vieille hérésie venait de relever la tête et désolait l'Église de Dieu. Déjà, pour comprimer l'erreur, pour en arrêter les ravages, les Souverains Pontifes avaient envoyé de Rome leurs légats, les rois de la terre avaient armé leurs plus vaillants capitaines ; mais tous leurs efforts réunis étaient demeurés jusque-là sans succès. Dieu réservait cette grande œuvre à un

de ces hommes qu'il suscite de loin en loin dans les âges, afin de manifester à la terre les trésors de sa toute-puissance et de son amour. L'histoire a dit le nom de cet élu du Seigneur, a raconté les efforts de son zèle, ses rudes et glorieux travaux.

Bien des fois déjà Dominique de Guzman avait sillonné en tous sens cette terre désolée par l'erreur, ravagée par la guerre, annonçant à tous la vraie parole de vie, et partout aussi la confirmant par de vrais prodiges ; et cependant l'œuvre de Dieu marchait à pas lents. Les albigeois fermaient les yeux aux prodiges de l'apôtre, tenaient l'oreille fermée à ses paroles de vie, ou plutôt, comme le dit le Psalmiste : « ils avaient des yeux, et ne voyaient pas des oreilles, et n'entendaient pas. »

Un jour, après l'un de ces combats dont le nom est resté fameux dans l'histoire, Dominique de Guzman répandit aux pieds de Dieu et son cœur et ses larmes, le suppliant avec amour d'appliquer à ces pauvres âmes égarées une goutte de ce sang précieux répandu par

Jésus sur la croix pour le salut de tous. Et cette fois les larmes du serviteur de Dieu ne coulèrent pas en vain ; ses prières étaient montées jusqu'au cœur de Dieu, et ce fut Marie qui lui fut députée comme l'ange de la bonne nouvelle : « Sache, ô mon fils, que le moyen dont l'adorable Trinité s'est servie pour le salut de ce monde a été la salutation angélique, qui est le fondement du Nouveau Testament. Si donc tu veux vaincre les cœurs endurcis, prêche mon Rosaire. »

Et comment dire le succès de ses prédications ? Ce n'était plus sur une terre aride qu'il jetait la divine semence : l'erreur était vaincue, les ténèbres étaient dissipées ; et ces âmes, hier encore endurcies dans le mal, se pressaient sur ses pas, invoquant Marie du saint Rosaire, et, réconciliées avec Dieu, rentraient heureuses dans le sein de l'Église. L'histoire porte leur nombre à plus de cent mille familles. (1)

Telle fut la miraculeuse origine du Rosaire,

1. Le R. P. Souaillard.

qu'a répandu saint Dominique, d'après les ordres de la sainte Vierge : fait incontestable qu'ont proclamé plus de douze papes.

C'est à l'intercession de Notre-Dame du Rosaire que l'Église a attribué plusieurs célèbres victoires remportées par les chrétiens sur les infidèles. Ce fut d'abord celle de Lépante, gagnée en 1571 sur les Turcs, le premier dimanche d'octobre, 7 du même mois, par la flotte chrétienne ayant à sa tête l'illustre don Juan d'Autriche.

Saint Pie V, qui apprit par révélation cet éclatant triomphe, ne douta pas que ce ne fût par une protection visible de Marie : aussi établit-il à cette occasion la fête de Notre-Dame de la Victoire, et fit-il ajouter aux litanies de la sainte Vierge l'invocation : *Auxilium christianorum.*

Ce saint Pontife, en instituant cette fête, ne parle pas du Rosaire, bien qu'il sût par une lumière surnaturelle que les prières de cette dévotion avaient obtenu la victoire. Ce fut par humilité : il craignit, en la faisant connaître, de

paraître trop favoriser l'ordre de Saint-Dominique, dont il était religieux.

Mais son successeur, Grégoire XIII, pleinement instruit du fait, changea le nom de Notre-Dame de la Victoire en celui du Rosaire et fixa cette fête au premier dimanche d'octobre. Il permit en outre de réciter un office propre dans les églises où se trouvait un autel dédié à Notre-Dame du Rosaire.

Sur la demande de Mariane, reine d'Espagne, Clément X, en 1573, permit qu'elle fût célébrée dans tout le royaume d'Espagne et dans toutes les contrées qui lui étaient soumises.

Enfin, après deux nouvelles victoires remportées sur les infidèles, en 1716, Clément XI déclara que la fête du Rosaire serait célébrée désormais avec solennité dans tout l'univers catholique.

Le Rosaire est composé de cent cinquante *Ave Maria*, qui forment quinze dizaines : chaque dizaine est précédée du *Pater* et suivie d'un *Gloria Patri*. Cette dévotion a pour but d'honorer les principaux mystères de la vie du

Sauveur ou de sa sainte Mère : on en a choisi quinze principaux, un à méditer pendant chaque dizaine.

Ces mystères sont divisés en trois classes : les mystères *joyeux*, *douloureux et glorieux*. Cette division partage le Rosaire en trois parties, dont chacune forme ce qu'on appelle un *chapelet*. Ce nom vient d'un vieux mot français, *chapel*, qui signifiait couronne, diadème : de sorte que le chapelet est comme la couronne, le diadème de Marie.

Le Rosaire est encore ainsi appelé, dit un pieux écrivain, soit parce que Marie est la Rose mystique qui remplit l'Église des odeurs les plus suaves, soit parce que cette collection de mystères forme comme un parterre de fleurs spirituelles exhalant un délicieux parfum.

Nous devons ajouter que cette manière de prier, en se servant de petits grains attachés les uns à la suite des autres, est antérieure à saint Dominique et se pratiquait déjà au cinquième siècle. Les anciens anachorètes de l'Orient se servaient de petits globules de pierre ou de bois

pour se rendre compte du nombre de leurs prières, et Césaire, moine de Citeaux, au douzaine siècle, parle, comme étant déjà répandue, de la coutume de réciter ainsi cinquante *Ave Maria.*

II. — Réflexions sur cette fête.

« Couronnez-moi de roses ! » chante l'Épouse, dans le Cantique des cantiques. C'est l'invitation que Marie, du haut du ciel, adresse à ses enfants de la terre : c'est de nos mains que notre Mère veut être couronnée. Mais cette couronne, avec quoi la tresserons-nous ? où trouverons-nous, dans la vallée des larmes, des fleurs assez belles pour orner le front très-pur de notre souveraine ? Il nous faut des fleurs du ciel, des fleurs qui ne se flétrissent point.

Ne les rencontrons-nous pas dans le chapelet ? ou plutôt Marie ne nous les a-t-elle pas fait connaître quand elle révélait à la terre cette touchante dévotion, quand elle a mis en nos mains ce chapelet, avec lequel, malgré notre

impuissance, nous pouvons former la couronne dont la Vierge veut parer son front virginal ?

Nous ne pouvons en douter quand nous méditons sur le chapelet, quand nous réfléchissons avec attention sur les prières dont se compose cette belle, délicieuse et aimable prière.

De quoi est formé le Rosaire ? Du *Credo* d'abord, de cette profession de foi, sublime dans sa brièveté et dans sa clarté, que les conquérants pacifiques du monde composèrent, sous la dictée de l'Esprit divin, avant de se séparer et afin de garder toujours la sainte unité du symbole, que les apôtres placèrent sur leur cœur quand ils partirent évangéliser la terre, qu'ils annoncèrent aux grands et aux petits, aux rois et aux peuples, aux savants et aux ignorants, et qu'ils eurent la gloire de sceller de leur propre sang ! Le *Credo*, lien admirable des âmes, qui, à travers les mondes et à travers les siècles, unit invinciblement les intelligences chrétiennes dans la même croyance ; trésor de vérité que la sainte Église a conservé au prix de mille persécutions et de combats sans cesse

renouvelés ; source unique de la vraie lumière aux rayons de laquelle se sont épanouis tous les génies si nombreux de la religion chrétienne !

Qu'il est grand et qu'il est beau le *Credo* catholique, avec ses glorieux et antiques souvenirs ! Il a vu tant de fois se renouveler la face du monde, passer les empires, crouler les trônes, se briser les sceptres, et il n'a pas changé, et il offre toujours les mêmes vérités immuables ! Quand je le répète, je le redis après saint Pierre, après saint Paul, après les docteurs, les pontifes, les saints et les fidèles de l'Église fondée par Jésus-Christ ! Ces mots que je prononce, ils ont retenti dans les catacombes, ils ont retenti dans les amphithéâtres, et les lèvres des martyrs les ont prononcés avec bonheur !

C'est ensuite le *Pater*.

Le *Pater !* prière divine qui un jour descendit des lèvres du Rédempteur du monde, comme une douce rosée, faisant grandir dans les cœurs la confiance et l'amour ; prière de

l'enfant qui parle avec abandon à son père ; prière de l'exilé qui soupire après la patrie ; du pauvre qui expose sa misère a Celui qui est bon et puissant ; du faible qui réclame soutien et force contre l'ennemi. Redite après Jésus, quelle force ne renferme-t-elle pas pour l'âme ? quelle espérance n'apporte-t-elle pas au cœur ? Et comment, du haut du ciel, Marie n'agréerait-elle pas cette fleur de sa couronne, que son Fils a semée lui-même sur la terre ?

C'est le *Gloria* à la Trinité sainte : hommage de l'intelligence et de la raison humaines, s'inclinant respectueusement devant le mystère ; témoignage de l'adoration de l'être d'un jour devant l'Éternel, qui n'a jamais commencé et ne saurait finir. Le *Gloria Patri*, c'est un des chants qui retentissent sans cesse dans l'immensité des cieux, c'est le refrain éternel des chœurs des anges et des saints. Les noms si grands de l'adorable Trinité ne sont-ils pas, pour la couronne de Marie, comme des fleurs brillantes d'une incomparable beauté ?

Enfin, c'est l'*Ave Maria*.

L'*Ave Maria,* c'est le délicieux cantique du ciel ; c'est l'hymne des anges ; avec le *Sanctus,* il est la joie de la cour céleste. Il fut le premier mot de l'Évangile, la première annonce de la bonne nouvelle. L'*Ave Maria* fut le message de la miséricorde offerte au monde par Dieu, après quatre mille ans d'attente. L'*Ave Maria* ! il passa des lèvres de l'archange sur celles du chaste Joseph, et quand l'Enfant-Dieu commença à balbutier, l'*Ave Maria* fut la première parole qu'il murmura, au milieu de ses tendresses divines, aux oreilles ravies de sa mère immaculée. Des lèvres de Jésus il a passé sur les lèvres des apôtres et des saints, et, depuis dix-huit cents ans, l'Église le fait remonter comme un grand cri d'espérance vers le ciel, d'où il est descendu.

Marie aime à entendre cette invocation, qui lui rappelle sa grandeur et ses joies ; elle nous sourit, quand, de nos mains filiales, nous lui tressons la couronne qu'elle aime, quand l'*Ave Maria*, répété souvent dans le Rosaire, monte

de nos cœurs jusqu'aux pieds de celle qui est appelée la Rose mystique.

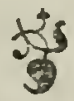
Que ne pouvons-nous pas espérer de cette prière ? car elles sont étonnantes les merveilles opérées dans le monde par le saint Rosaire, sans parler des miracles éclatants qui ont une si large part dans l'histoire même de l'Église.

Que de pécheurs, sur le point de périr éternellement, la récitation du chapelet a convertis à Dieu ! Que de pères indifférents ou impies les prières du chapelet, sorties du cœur pur d'un enfant, d'une vierge pieuse, ont changés et ramenés à la foi naïve des jours de la première communion ! Que de douces consolations elles ont répandues dans les âmes affligées ! quelle paix elles ont fait naître en calmant les plus terrible orages du cœur !

Et quand le corps lui-même était accablé par la souffrance, que de fois aussi la puissance mystérieuse du chapelet lui a rendu son énergie et sa vigueur ! Le malade l'a tenu entre ses mains, il l'a récité, et il a charmé ainsi les heures de ses nuits sans sommeil ; il l'a pressé

contre son cœur, aux plus cruels moments de la souffrance ; il l'a senti comme un baume salutaire pour ses plaies cuisantes, et souvent il a tempéré ainsi les ardeurs de son mal.

C'est le livre de l'aveugle : il l'illumine de clartés célestes, il lui rend moins amères les ténèbres dont il est environné, il console sa triste et longue nuit ; c'est le livre de l'ignorant, qui peut ainsi avoir avec le ciel les plus sublimes entretiens ; c'est le livre de la pieuse ouvrière, il sanctifie les heures de son travail ; c'est le dernier ami du mourant, qui l'emporte avec lui dans la tombe ; c'est un beau livre : il fait connaître les mystères de l'amour infini !



Le Rosaire a encore pour but de nous faire méditer les principaux mystères de la vie de Jésus-Christ : de telle sorte que, pendant que nos lèvres prononcent les touchantes prières dont nous venons de parler, notre esprit est en contemplation devant les grands mystères de notre

foi, est témoin de ces solennels événements qui s'accomplirent il y a dix-huit siècles, et qui redeviennent présents.

Cette contemplation, ajoute le R. P. de Ravignan, nous fait vivre avec Jésus et Marie, et réalise, avec une simplicité merveilleuse, cette familiarité divine qui fit le bonheur des apôtres et des autres disciples, auxquels il fut donné de voir de leurs yeux, d'entendre de leurs oreilles, de suivre de leurs pas Notre-Seigneur, pendant les jours de sa carrière mortelle.

Il faut entendre les Souverains Pontifes parler du Rosaire, en faire l'éloge, et en constater les salutaires influences : voici quelques-unes de leurs paroles. Saint Pie V : Le Rosaire est fort contre l'hérésie, il en dissipe les ténèbres : *purgatio tenebrarum hœresis ;* — Urbain VIII : Par lui le nombre des chrétiens est merveilleusement augmenté, il est une puissante source de salut pour les fidèles: *augmentum christianorum,*

salus fidelium; — Grégoire XIII : Il apaise la colère de Dieu et détruit le péché; — Grégoire XIV : C'est un trésor de grâces...

« Pour nous, » disait l'illustre Pie IX, « qui avons mis toute notre confiance, après Dieu, en la bienheureuse Vierge Marie, nous nous réjouissons dans l'espérance de la voir aujourd'hui, comme autrefois, exterminer les erreurs monstrueuses de notre siècle, et détourner ou anéantir les attaques impies des méchants, si les fidèles récitent souvent et partout le Rosaire. »

« Le peuple chrétien, de siècle en siècle, » dit le P. Lacordaire, s'est attaché à cette dévotion du Rosaire avec une incroyable fidélité. Les confréries du Rosaire se sont multipliées à l'infini; il n'est presque pas de chrétien au monde qui ne possède, sous le nom de chapelet, une fraction du Rosaire. Qui n'a entendu le soir, dans les églises de campagne, la voix grave des paysans, récitant, à deux chœurs, la salutation angélique? Qui n'a rencontré des processions de pèlerins, coulant dans leurs doigts les grains du Rosaire et charmant la longueur de la

route par la répétition alternative du nom de Marie? Le rationalisme sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole; celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours, on ne le répète jamais. »

Que le chapelet soit donc pour nous une dévotion aimée, et ne laissons point s'écouler une journée sans la marquer par la récitation de cette belle prière : un enfant n'oublie pas sa mère un seul jour, et il n'est heureux que lorsqu'il s'entretient avec elle, lui demandant son amour, lui donnant l'assurance du sien.

Quelles que soient nos occupations, tressons chaque jour notre couronne à Marie : nous pourrons toujours, si nous voulons, dire notre chapelet, et le travail le plus long, comme le plus pénible, ne peut être un obstacle à ce devoir touchant de piété filiale.

Dans nos larmes, nos douleurs, nos épreuves, le chapelet sera une bien douce consolation; dans nos tentations, il sera notre force; dans la prospérité et la paix, il embellira encore nos

joies. Il a été l'ami fidèle et inséparable de tous les saints; il est attaché à la ceinture du moine et de la religieuse, comme un glaive spirituel et comme un signe d'honneur. Ne nous en séparons jamais, et qu'il nous suive encore dans la tombe.

LA FÊTE

DE

N.-D. DU MONT CARMEL

(16 Juillet)

I. — Histoire de cette fête.

Au nord-ouest de la Palestine et non loin de Nazareth s'étend une verte et riante chaîne de montagnes : c'est le Carmel, dont la beauté est chantée dans nos saints Livres et dont le Saint-Esprit a consacré la gloire, lorsque, pour rendre hommage à la divine Mère, il a dit que « sa

tête s'élève majestueuse et belle comme le Carmel : » *Caput tuum ut Carmelus*, (Cant. VII, 5. Les prophètes avaient annoncé encore que *la justice régnerait sur le Carmel* (Isaïe XXXII, 16.) Et en effet, comme l'Horeb et le Sinaï, ce mont fut visité par le Seigneur et de merveilleux événements s'accomplirent sur ses sommets.

Dans le flanc de la montagne est une salle immense, creusée dans le roc vif par la main des hommes. D'après la Tradition c'était là, qu'Élie et son école de prophètes, augustes ancêtres des religieux carmes, avaient enseigné la science divine et pratiqué la sainteté.

Sous la loi du Christ, le Carmel n'a pas été moins illustre que sous la loi de Moïse : dans les premiers siècles chrétiens, la montagne célèbre reçut dans ses grottes cachées et dans sa profonde solitude les fils de l'Évangile, qui avaient tout quitté pour servir Dieu dans la prière et la pénitence.

Au septième siècle, le Carmel fut inondé de sang par le glaive de Cosroës, roi de Perse, et, au siècle suivant, la fureur des musulmans détruisit en-

tièrement toutes les habitations, et fit autant de martyrs qu'il y avait d'anachorètes.

La solitude se repeupla bientôt, et les fervents religieux, dispersés dans les grottes d'alentour, mais unis par le même esprit, s'y perpétuèrent jusqu'aux jours de la conquête de la Terre-Sainte par Godefroy de Bouillon... Mais les colonies qui, depuis peu, en avaient été transplantées en Europe, loin de se multiplier, pouvaient à peine se soutenir. En butte à mille contradictions et persécutions, l'ordre allait s'éteindre.

Ce fut alors que Dieu suscita, pour lui donner un merveilleux essor, un restaurateur dont l'éclat des vertus surpassait encore la noblesse de l'origine : Simon Stock, issu d'une grande famille d'Angleterre.

Élu prieur général de l'ordre, le bienheureux, pour conjurer le péril, redoublait ses austérités et ses prières. Chaque nuit, pendant que tout reposait au monastère, il répandait ses larmes aux pieds de la Reine du Carmel, la suppliant de venir à son secours et à celui de ses

frères, et de lui donner un signe sensible de son amour et de sa protection.

« Fleur du Carmel, » disait-il, « Vierge fleurie, Splendeur du ciel, ô Vierge incomparable, divinement féconde, ô Mère aimable et toujours vierge, vos enfants du Carmel vous demandent un privilège, un signe de protection dans la tourmente, douce Étoile des mers. »

Cette prière, comme autrefois celle d'Élie sur le Carmel, ouvre les cieux, et Marie apparaît entourée d'un nombreux cortège d'anges. Elle tient dans ses mains le scapulaire, et le présente à son pieux fils comme un précieux vêtement qu'elle donne à son ordre, comme un signe de l'alliance plus étroite qu'elle contracte avec lui.

Voici en quels termes un religieux, secrétaire et confesseur du saint, a raconté, au nom du bienheureux Simon Stock, l'admirable faveu dont Marie venait d'honorer le Carmel.

1. Flos Carmeli,
Vitis florigera,
Splendor cœli,
Virgo puerpera,
Singularis,
Mater mitis,
Sed viri nescia,
Carmelitis
Da privilegia,
Stella maris!

« Tandis que je répandais mon âme devant le Seigneur, cendre et poussière que je suis, et que je demandais plein de confiance à la très sainte Vierge ma souveraine que, de même qu'elle voulait bien qu'on nous nommât ses fils, elle eût aussi la bonté de faire voir qu'elle est bien notre mère, en nous délivrant de nos calamités et en nous procurant de la considération et de l'estime par quelque marque sensible de sa bienveillance auprès de ceux qui nous persécutaient; lorsque je lui disais avec de tendres soupirs : *Fleur du Carmel, Vierge fleurie...*, elle m'apparut au milieu d'un nombreux cortège, et, tenant en main l'habit de l'ordre, elle me dit : « Ceci sera la marque du privilège que j'ai « obtenu pour toi et les enfants du Carmel. *Celui « qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des « feux éternels.* » Et comme la glorieuse présence de la Vierge sainte me réjouissait au delà de tout ce qu'on peut imaginer, et que je ne pouvais, misérable que je suis, soutenir la vue de sa majesté, elle me dit en disparaissant, que je n'avais qu'à envoyer une députation au pape

Innocent, vicaire de son Fils, et qu'il ne manquerait pas d'apporter des remèdes à nos maux. » 1.

Un demi-siècle plus tard, Marie daigna se manifester au souverain pontife Jean XXII, pour lui recommander l'ordre du Carmel. Voici les paroles que la Vierge adressa au chef de l'Eglise; elles sont rapportées dans la bulle que le Pape publia le 3 mars 1322 : « Jean, vicaire de mon Fils, vous m'êtes redevable de la haute dignité à laquelle vous êtes élevé, par mes sollicitations pour vous auprès de mon Fils. J'attends de vous une ample et favorable confirmation du saint ordre des Carmes, qui m'a toujours été singulièrement dévoué; et si parmi les religieux ou confrères qui quitteront le siècle présent, il s'en trouve dont les péchés auraient mérité le feu du purgatoire, je descendrai, comme leur tendre mère, au milieu d'eux, dans le purgatoire, le samedi après leur mort, je délivrerai ceux que

1. Cette apparition eut lieu à Cambroge, en Angleterre, le 16 juillet 1251.

j'y trouverai, et je les ramènerai sur la montagne sainte, dans le séjour heureux de la vie éternelle... »

Cette bulle, appelée *Sabbatine*, à cause du privilège de la délivrance du purgatoire le samedi, a été confirmée par Alexandre V, par Benoît XIV, qui a pris la défense de cette révélation contre des critiques téméraires, et par un grand nombre d'autres Pontifes suprêmes, dont les actes solennels ont reconnu et recommandé les faveurs annoncées par la Mère de Dieu.

Dès que le monde catholique connut les précieux privilèges accordées par Marie à l'ordre des Carmes et les promesses de salut qui s'y rattachent pour tous ceux qui meurent revêtus du saint scapulaire, il y eut un admirable empressement à recevoir ce saint habit et à le porter religieusement.

Il serait trop long de citer les grands personnages qui, dans l'univers entier, prirent le saint scapulaire; nommons seulement quelques rois chrétiens qui ont occupé le trône de France:

Saint Louis portait extérieurement le saint

scapulaire, qu'il avait reçu sur le mont Carmel; — Henri IV, après son abjuration, non seulement porta le saint scapulaire, mais établit un ordre de chevalerie sous le titre de Notre-Dame du Mont-Carmel; — Louis XIII, entré triomphalement dans Montpellier, y reçut le saint scapulaire, par reconnaissance envers le Ciel, qui lui avait soumis ce boulevard de l'hérésie; — Louis XIV, âgé de quinze ans, reçut publiquementl le saint scapulaire, le jour de l'Assomption, et la plupart des seigneurs imitèrent son exemple; — Louis XV, bien jeune encore, étant tombé très malade, fut voué à Notre-Dame du Scapulaire.

Telle fut l'origine de la confrérie du scapulaire de Notre-Dame du Mont Carmel, appelé le scapulaire *noir*, pour le distinguer des autres.

Une confrérie si vénérable, si riche en faveurs spirituelles, devait avoir une fête spéciale, que l'Église a fixée au 16 juillet.

Le scapulaire se compose de deux petites pièces d'une étoffe de laine, de couleur brune ou noire unies l'une à l'autre par deux cordons d'une, étoffe ou d'une couleur quelconques, qui per-

mettent de placer les deux morceaux de laine, l'un sur la poitrine et l'autre sur les épaules.

II. — Réflexions sur cette fête.

La confrérie du saint scapulaire sera toujours d'un très grand prix aux yeux du vrai chrétien.

Elle procure d'abord d'immenses avantages. Le chrétien, en effet, qui porte le scapulaire, est adopté par Marie d'une manière plus spéciale. Un vêtement particulier, un simple ruban sont des signes d'honneur que l'on donne dans le monde et dont on se montre fier. Ces signes distinctifs font reconnaître ceux qui appartiennent aux différentes classes de la société. Le scapulaire est la livrée de Marie, le signe auquel on reconnaîtra sûrement celui que Marie a adopté pour son enfant; et comment la meilleure des mères ne ressentirait-elle pas dans son cœur un amour plus tendre pour ce fils qui lui donne un témoignage extérieur de sa vénération?

Le saint scapulaire nous fait participer de plus

à tous les biens spirituels de l'ordre des Carmes. O merveilleux effets de cette admirable communication ! Tandis que, peu soucieux de mon salut et de mon âme, je n'y pensais que rarement, je n'y travaillais que faiblement ; tandis que peut-être, nouvel enfant prodigue, je m'étais éloigné du cœur de mon Père, et j'avais dissipé, dans les plaisirs du monde ou les satisfactions des sens, les richesses de mes jours d'innocence, de saintes et généreuses âmes, loin du monde et sous les regards de Dieu, ramassaient pour moi des trésors pour le ciel.

Purifiées par de grandes austérités : le jour et la nuit occupées à la prière, chéries de Dieu comme Isaac l'était d'Abraham, Jacob d'Isaac, elles étaient toutes-puissantes auprès du Seigneur. Chaque battement de leur cœur augmentait leurs bonnes œuvres et leurs mérites, dont le nombre était incalculable. Quelles richesses s'étaient accumulées dans le trésor de l'ordre du Carmel, par les vertus de chaque saint, de chaque fervent religieux ! Quelles richesses s'accumulent encore chaque jour, par les bonnes

œuvres de tous les membres ! Or ce trésor est à moi.

Je n'y ai rien déposé peut-être, et néanmoins il me sera permis d'y puiser ; bien plus, je puis m'appliquer en un jour, et sans aucune peine, au prix seulement d'un acte pieux de courte durée, le fruit des travaux d'un apôtre zélé, la valeur des larmes ou même du sang d'un glorieux martyr, les expiations terribles d'un cœur angélique, en un mot, les mérites de la vie la plus pure et la plus parfaite.

Mais quelle paix incomparable m'est assurée à l'heure de ma mort !

« Celui qui mourra revêtu de ce saint habit, sera préservé du feu éternel. » Telle est la promesse faite par la sainte Vierge au bienheureux Simon Stock.

Ainsi ceux qui, pendant leur vie, seront fidèles à porter le saint scapulaire et l'auront sur leur poitrine en mourant, obtiendront de Marie la grâce de la persévérance. Cette mère miséricordieuse et vraiment toute-puissante écartera de ses enfants, même par miracle, la main de

la justice divine, leur donnant le temps de pleurer leurs fautes et de les expier, si le péché mortel a séparé leur âme de Dieu. C'est dans ce sens que le scapulaire est comme le passeport pour la cité du salut : cette grâce sera la récompense de la dévotion à Marie, dont le serviteur fidèle ne peut jamais périr éternellement, selon la parole de saint Anselme : *Cliens Mariæ nullus æternum perit.*

Préservé de l'enfer, je serai encore bientôt délivré des flammes du purgatoire : c'est une seconde promesse de Marie. Cette faveur peut s'expliquer de diverses manières : d'abord, si je suis un fidèle enfant de Marie, pendant ma vie, j'expierai les peines dues à mes péchés, et ma dette, quand je paraîtrai devant le Souverain Juge, sera presque entièrement payée ; ensuite, les prières, les mérites si nombreux des associés, les trésors spirituels du Carmel, me suivront au-delà du tombeau, et m'arracheront bientôt du séjour de la souffrance.

Heureux donc celui qui porte le vêtement de Marie! il est assuré d'une protection spéciale et miraculeuse, d'un amour tendre et généreux de la Reine du ciel, et il marchera facilement dans les voies de l'innocence et de la sainteté.

D'ailleurs, mon scapulaire renferme tant de pieux symboles et me donne de si utiles enseignements! Sa matière, qui est la laine, m'apprend que Marie a voulu attacher aux éléments les plus communs ses grâces les plus précieuses, pour que tous puissent y participer.

Sa forme, qui le rend si léger, me rappelle la douceur du joug de Jésus Sauveur, et la légèreté du fardeau que ma Mère impose à ma piété filiale. Les liens qui en unissent les deux parties, figurent les nœuds de l'alliance de Marie avec chacun des membres de la confrérie, et la charité qui doit régner entre eux. Sa couleur sombre est le symbole de l'humilité et de la mortification, vertus qui doivent distinguer les

disciples de la plus humble de toutes les vierges et de la Mère des douleurs.

Chrétiens, acceptez le scapulaire : il procure d'immenses avantages, il assure l'éternité bienheureuse, il est la source d'abondantes grâces, il produit des effets miraculeux, et il se recommande à votre foi par cette foule innombrable de chrétiens et de saints qui l'ont en si grande vénération. Portez ce vêtement avec honneur et dévotion : qu'il soit votre bouclier dans les combats de la vie; ne quittez jamais cette armure céleste, et la force divine ne vous abandonnera jamais non plus. C'est ainsi que la victoire vous suivra sans cesse dans vos luttes vaillantes. Marie vous restera fidèle, si vous restez fidèles à Marie.

LA FETE

DE

NOTRE-DAME DES NEIGES

(5 Août).

✝

I. — Histoire de cette Fête.

L'an 353, sous le pontificat du pape saint Libérius, on remarquait à Rome, parmi les fidèles les plus fervents et les plus dévoués de l'Église, un vieillard de race patricienne, nommé Jean. Sa femme appartenait elle-même à une des plus nobles familles romaines. Les deux époux, n'ayant point d'héritier de leur nom auquel

ils puissent léguer leurs richesses, qui étaient considérables, en faisaient profiter les pauvres. Dans leur dévotion à la très sainte Vierge, mère de Dieu, ils eurent l'idée de la constituer leur légataire universelle, et la conjuraient par de ferventes prières de vouloir bien leur révéler elle-même l'œuvre qu'il lui serait le plus agréable de voir accomplir par eux en son nom. La bienheureuse Vierge Marie exauça cette supplication naïve, et récompensa la foi des deux époux par un miracle.

On était au mois d'août, époque des grandes chaleurs. Un matin, le sommet du mont Esquilin apparut couvert d'une neige compacte, qui résistait aux ardeurs du soleil et qui recouvrait un espace limité, affectant des lignes fort tranchées et d'une configuration particulière. Or, la nuit précédente, les deux époux avaient eu chacun séparement la même vision.

La sainte Vierge leur était apparue : « J'accepte votre héritage, » avait-elle dit. « Je vous charge de me bâtir une demeure sur la terre, pendant que je vous en préparerai une éternelle dans les cieux.

Dès l'aube du jour, allez trouver Libérius, mon serviteur : il vous dira ce que vous devez faire. »

En cette même nuit, la Vierge s'était également manifestée au Pontife. « Demain », lui avait-elle dit, « le sommet de l'Esquilin sera couvert de neige. Sur les contours formés par cette blanche apparition, doit s'élever la basilique que Jean le patricien veut consacrer à ma gloire ».

Rome entière alla contempler le prodige. Libérius, avec tout le clergé et les fidèles, se rendit processionnellement, au milieu d'une foule immense, sur le mont Esquilin, dont la crête neigeuse attirait tous les regards. On jeta en ce lieu les fondements d'une basilique, que les largesses du patricien enrichirent plus tard. Libérius en fit la dédicace, le 5 août, anniversaire de l'apparition miraculeuse.

La nouvelle église porta indistinctement les deux noms de *Notre-Dame des Neiges* ou de *basilique Libérienne*. Sous le pontificat de Théodore Ier, en 645, on y déposa la crèche de Béthléem, où naquit le Sauveur. De là, le nou-

veau titre de *Sainte Marie de la Crèche*, qui est encore aujourd'hui le nom officiel de cette église, à laquelle on donne aussi celui de *Sainte Marie Majeure*, parce qu'elle est la plus grande des basiliques romaines consacrées à la Mère de Dieu (1.)

Cette merveilleuse origine de la basilique de Notre-Dame des Neiges a été reconnue par plusieurs Souverains Pontifes : elle est par conséquent à l'abri de toute contestation, et la fête qui rappelle ce touchant souvenir est célébrée depuis longtemps dans l'Église.

Les papes Nicolas IV, au treizième siècle; Grégoire IX, au quatorzième ; Pie II, au quinzième, ont proclamé solennellement, dans leurs bulles, le miracle opéré sur la colline romaine par la Vierge Marie.

Il est certain, conclut Benoit XIV, que cet anniversaire, célébré au douzième siècle dans la basilique, l'était au quatorzième dans la ville entière. Le pape saint Pie V ordonna qu'il le fût dans toute l'Église.

1. Ben. XIV. — *Histoire de l'Église*, par Darras.

II. — Réflexions sur cette Fête.

Le miracle des neiges et la dédicace du temple bâti au lieu même où elles étaient tombées sont évidemment le véritable sujet de la solennité de ce jour ; mais il est facile de comprendre l'intention de l'Église, qui veut nous faire découvrir dans cette neige miraculeuse le symbole de la pureté de Marie, pour que nous l'imitions. « Cette église », disait Pie IX, « a été délimitée par la neige, admirable symbole de la pureté de Marie ».

« Demandons à la neige ses gracieuses harmonies avec la pureté de la Vierge, pour apprendre à revêtir notre âme de ce radieux manteau.

« La neige tombe du ciel ; la terre ne saurait produire ce trésor. C'est d'en haut que Marie a reçu l'insigne privilège d'une pureté sans tache. La nature humaine seule n'aurait que des souillures, sans la purification de la grâce.

« Auprès des éblouissements de la neige, tout

est terni : le lis sans pureté, la rose sans éclat, l'ivoire sans blancheur. En face de Marie, pâle est la sainteté de l'homme, celle de l'ange aussi. Marie est pure, Marie est belle, Marie est brillante comme nulle autre créaure.

« Sous les fortunés climats où la nature prodigue ses constantes faveurs, la neige ne sème point ses blancs cristaux; à une température attiédie, elle se fond et s'évapore. La pureté, elle aussi, réclame une froide atmosphère, l'atmosphère de la mortification et du sacrifice. Sous ce ciel inclément vécut toujours la Vierge immaculée : à Bethléem, c'est le froid de l'abandon; à Nazareth, le froid de la pauvreté; en Égypte, le froid de l'exil; sur le Calvaire, le froid de la mort.

« Seules encore, les montagnes élevées ont leur front perpétuellement couronné de neige. La pureté de Marie a cherché un asile sur les hauteurs de la contemplation, laissant cette importante leçon à tous les chrétiens, que, pour se conserver pure, l'âme doit se tenir élevée à Dieu par la prière.

« Enfants de Marie, supplions cette tendre mère de blanchir nos cœurs. Pour un grand nombre, dans ces pauvres cœurs, grondent des passions en révolte : motif de plus pour espérer. En couvrant de neige, pendant la période des brûlantes chaleurs, le mont Esquilin, Marie ne semble-t-elle pas nous dire : « Pauvre pécheur, « relève ton courage ! rien n'est impossible à « Dieu. Surce volcan de ton cœur, il peut faire « tomber, si tu le veux, immaculée et éblouis- « sante comme la neige, l'aimable pureté des « anges » ? (1).

1. L'abbé Durand, *Mois de Marie des Madones de Pie IX.*

LA FÊTE

DE

NOTRE-DAME DE LA MERCI [1]

POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS

(24 Septembre.)

I. — Histoire de cette Fête.

Au commencement du treizième siècle, la plus grande et la meilleure partie de l'Espagne était encore au pouvoir des Sarrasins. Ces farouches ennemis du nom de Jésus-Christ retenaient en

1. Ce mot vient du latin *merces,* prix, rançon.

captivité un très grand nombre de chrétiens, qu'ils livraient à toutes les tortures, afin de les obliger à renoncer à leur religion. Beaucoup, hélas ! succombaient, et l'Église avait à pleurer sur la perte éternelle de leurs âmes.

De toutes parts les fidèles priaient Dieu et la Vierge Marie de venir au secours de tant d'infortunés, et de les arracher à de si grands malheurs. Ces vœux ardents furent exaucés, et bientôt un nouvel ordre religieux, se plaçant sous le patronage de Marie, en prenant le nom de Notre-Dame de la Merci, vint s'épanouir sur le sol, déjà bien riche en œuvres admirables, de l'Église catholique.

Un gentilhomme français du Languedoc, Pierre Nolasque, fut l'élu de Marie. Il était d'une famille puissante et illustre, et il avait, avec une foi intrépide, la plus tendre piété. Sa charité surtout était inépuisable, et le portait à dépenser son bien pour le soulagement des esclaves chrétiens. Il s'était retiré à Barcelone, où le roi Jacques Ier, plein d'admiration pour les œuvres qu'il accomplissait, l'avait en grande vénération,

et s'entretenait souvent avec lui des moyens de chasser les Sarrasins et de délivrer les captifs.

Un autre personnage partageait la compassion du roi et de Pierre Nolasque : c'était saint Raymond de Pennafort. Ces cœurs généreux réunissaient leurs prières et conjuraient Marie de favoriser leurs projets.

Le premier jour du mois d'août 1218, la Vierge apparut à Pierre Nolasque : « Mon fils », lui dit-elle, « je suis la Mère du Fils de Dieu, qui, pour le salut et la liberté du genre humain répandit tout son sang en souffrant la mort cruelle de la croix ; je viens ici chercher des hommes qui veuillent, à l'exemple de mon Fils, donner leur vie et leur liberté pour le salut de leurs frères captifs. Je désire donc que l'on fonde en mon honneur un ordre dont les religieux, avec une foi vive et une vraie charité, rachètent les esclaves chrétiens de la puissance et de la tyrannie des Turcs, se donnant même en gage, s'il est nécessaire, pour ceux qu'ils ne pourront racheter autrement. Tel est, mon fils, ma volonté : car lorsque, dans l'oraison,

tu me priais avec larmes de porter remède à leurs souffrances, je présentais tes vœux à mon Fils, qui, pour ta consolation et pour l'établissement de cet ordre sous mon nom, m'a envoyée du ciel vers toi. »

Et comme Pierre Nolasque se disait indigne d'une semblable mission : « Ne crains rien, Pierre », repritla Reine des anges, « je t'assisterai; et, pour que tu aies foi en ma parole, tu verras bientôt l'exécution de ce que je t'ai annoncé, et mes fils et mes filles de cet ordre se glorifieront de porter des habits blancs, comme ceux dont tu me vois revêtue. »

Le jour étant venu, l'heureux protégé de Marie s'empressa d'aller vers saint Raymond de Pennafort, lui raconter sa vision ; et sa joie fut grande, lorsque son confesseur lui dit qu'il avait eu la même faveur. Tous deux bénissaient Dieu et pensaient aux moyens de réaliser les désirs de leur Mère, quand, au même instant, ils virent arriver le roi Jacques, favorisé comme eux de la visite de Marie.

La volonté du ciel était donc manifeste : aussi

tous les obstacles disparaissent, et le triomphe de l'œuvre est assuré; les pauvres captifs peuvent saluer leurs libérateurs. Treize gentilshommes répondent aussitôt à l'appel de Pierre Nolasque, et, revêtant le costume blanc du religieux, ils font, outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, celui d'engager leur propre personne et de rester en esclavage, s'il était nécessaire, pour la délivrance des captifs.

L'ordre de Notre-Dame de la Merci se multiplia très-rapidement en peu de temps, et il fut approuvé douze ans après sa fondation, par le pape Grégoire IX, qui l'enrichit de beaucoup de grâces et de privilèges.

Pour conserver le souvenir de la faveur que la très sainte Vierge avait faite à son Église et en témoigner à Dieu sa reconnaissance, le pape Paul V institua la fête de Notre-Dame de la Merci, qui fut d'abord célébrée seulement dans l'ordre. Innocent X augmenta la solennité de la fête, et l'autorisa pour tous les états du roi d'Espagne; enfin Innocent XII (1691-1700) l'étendit à toute l'Église.

II. — Réflexions sur cette Fête.

Si l'influence du christianisme a refoulé au loin la barbarie cruelle dont gémissaient nos ancêtres, il est une captivité, un esclavage non moins redoutable : la captivité, l'esclavage des âmes et des cœurs. Que de victimes enchaînées, de nos jours, par l'erreur et le mensonge ! et le démon ne fait-il pas sentir, sur des peuples, hélas ! bien nombreux encore, sa funeste tyrannie ?

O Marie, Reine de la délivrance, venez briser ces chaînes et détruire ces tristes servitudes, qui mènent à la perte éternelle ceux que votre divin Fils est venu sauver.

Mais pourquoi ne le dirions-nous pas avec bonheur ? Une admirable émulation, comme aux jours de saint Pierre Nolasque, s'est emparée des chrétiens. Qu'elle est belle cette variété de dévouements des généreux enfants de l'Église, travaillant tous pour la noble et grande cause de la liberté des âmes !

C'est enflammé par ce désir que l'apôtre quitte sa patrie, et va sur la terre étrangère annoncer la bonne nouvelle, planter la croix, signe d'espérance et de salut ; que la vierge prie et fait pénitence au fond de son cloître, ou sème la vérité, console les douleurs, prend soin de l'orphelin, du malade, du pauvre, au milieu du monde. C'est l'amour de cette liberté des âmes qui inspire tant d'actes sublimes, tant d'œuvres incomparables de zèle et de charité au cœur de cette Église catholique, fille bien-aimée de la Mère compatissante et miséricordieuse.

O Marie ! donnez au monde la vérité, cette puissante libératrice des âmes ! (Joan. VIII, 32.

LA FÊTE

DE

NOTRE - DAME AUXILIATRICE

(24 Mai.)

I. — Histoire de cette Fête.

Le sultan Sélim II menaçait la chrétienté tout entière, à la tête des armées et des flottes ottomanes, plus redoutables que jamais. L'île de Chypre, attaquée par ces barbares, venait d'être envahie, inondée de sang et couverte de ruines. Afin d'arrêter l'audace de ces farouches ennemis et de prévenir l'immense malheur de l'invasion des disciples de Mahomet, Pie V fit appel aux

puissances de l'Europe ; mais les nations catholiques ne s'émurent pas. Seuls les Vénitiens et le roi d'Espagne unirent leurs forces contre les Turcs. Don Juan d'Autriche, quoique à peine âgé de 22 ans, mais déjà habile et vaillant capitaine, commandait la flotte espagnole ; Marc-Antoine Colonna avait sous ses ordres les galères du pape, et Sébastien Veniero celles des Vénitiens.

L'armée navale des catholiques rencontra, le 7 octobre 1571, dans le golfe de Lépante, la flotte des mahométans, bien supérieure par le nombre des soldats et des vaisseaux. Les chrétiens avaient arboré la croix au-dessus de leurs drapeaux, avec cette inscription : TU VAINCRAS PAR CE SIGNE. Don Juan, général en chef, avait fait suspendre, en outre, au grand mât du vaisseau amiral, un rosaire d'ébène, et, remettant le sort des armes entre les mains de Marie, il fit le vœu solennel de se rendre en pèlerinage à Notre Dame de Lorette, s'il remportait la victoire. L'amiral turc, le premier, rompit le silence par un coup de canon, et la bataille commença.

La lutte se prolongeait avec un acharnement terrible, sans que la victoire se décidât d'aucun côté, lorsque le chef ottoman tomba mortellement frappé. Ce fut le commencement de la défaite, qui fut sanglante pour les Turcs : trente mille d'entre eux périrent, deux cent vingt-quatre de leurs vaisseaux furent brûlés ou se brisèrent sur les côtes ; près de quatre cents canons, plus de trois mille prisonniers tombèrent aux pouvoir des vainqueurs, qui eurent encore la joie de rendre la liberté à quinze mille chrétiens captifs sur la flotte ennemie.

Au moment même du combat, Pie V, se trouvant au milieu des cardinaux assemblés, les quitta tout à coup, ouvrit une fenêtre et demeura quelque temps les yeux élevés vers le ciel. Il revint ensuite et dit : « Il ne s'agit plus de parler d'affaires ; nous ne devons penser qu'à rendre grâces à Dieu, pour la victoire qu'il vient d'accorder à l'armée chrétienne ».

En reconnaissance, le saint Pontife fit ajouter aux litanies de la sainte Vierge l'invocation suivante : *Secours des chrétiens, priez pour nous.*

Plus de deux siècles après, un successeur de Pie V, et qui portait le même nom, le pieux, doux, indulgent mais invincible Pie VII, s'était vu enlevé violemment de son palais par les soldats de Napoléon Ier, qui le privait en même temps de son pouvoir temporel. Depuis cinq ans il avait été en exil à Savone et à Fontainebleau, lorsque Dieu, par un de ses coups imprévus et providentiels, lui ouvrit les portes de la Ville éternelle, où il rentra le 24 mai 1814.

Attribuant à la protection de la Vierge Marie cet heureux événement, Pie VII reconnaissant décida qu'une fête solennelle serait à jamais célébrée dans le monde entier, le 24 mai, sous le nom de *Notre-Dame Auxiliatrice*, afin de perpétuer le souvenir de sa miraculeuse réintégration sur le trône des Pontifes-Rois de l'Église catholique.

II. — Réflexions sur cette fête.

Marie *secours des chrétiens*, Marie *patronne des chrétiens :* ces deux noms rappellent les

mêmes bontés, les mêmes bienfaits de la Reine du ciel : aussi, comme nous développons ces idées dans la fête suivante du *Patronage*, nous y renvoyons le lecteur. Il remarquera avec bonheur que, dans les circonstances les plus difficiles, les persécutions, les tentations, les épreuves, Marie, invoquée par l'Église et ses enfants, les a toujours aidés puissamment à combattre et à vaincre.

LA FÊTE

DU

PATRONAGE DE LA Ste VIERGE

(4e Dimanche d'octobre.)

✠

Histoire de cette Fête.

La fête du Patronage de la sainte Vierge a d'abord été célébrée dans l'Église d'Espagne, comme le prouve un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 6 mai 1679, approuvant l'office de cette fête pour toutes les provinces du royaume des Espagnes. Le même privilège fut accordé ensuite aux autres nations chrétiennes par le pape Benoit XIII.

La raison de cette fête est fondée sur ce principe que, dans le ciel, Marie prie et intercède pour nous. Bien que Notre-Seigneur soit le grand et tout-puissant médiateur entre Dieu et les hommes, la sainte Vierge néanmoins ne laisse pas d'intercéder pour nous, au nom de son divin Fils, et il est évident que cette prière d'une mère que Jésus a tant aimée, est puissante, plus puissante que celle de tous les saints ensemble.

« Je crois », dit saint Thomas, « que l'intercession de Marie l'emporte sur celle de tous les habitants du ciel, et que si, par impossible, tous les élus s'opposaient à une demande de la Vierge, celle-ci serait toujours écoutée de préférence par Dieu. C'est le sentiment des Pères, c'est la conviction des enfants de l'Église, qui s'adressent et plus souvent et avec plus de confiance à la Mère de Dieu qu'aux bienheureux dans la gloire ».

Si elle surpasse les saints en perfection, il est d'une rigoureuse conséquence qu'elle doit les surpasser en puissance.

Écoutons ces belles paroles de saint Pierre Damien : « Le Seigneur tout-puissant vous a accordé de sublimes privilèges : toute puissance vous a été donnée aux cieux et sur la terre, et rien ne vous est impossible, car vous rendez l'espérance à ceux qui l'ont perdue. Comment résisterait-elle à votre puissance, celle du Dieu qui est né de votre chair virginale ? Aussi vous vous présentez devant l'autel de la réconciliation, non comme une suppliante, non comme une servante, mais comme une maîtresse et une souveraine ».

Il n'est donc pas étonnant que les chrétiens de tous les siècles et de toutes les nations aient placé leur confiance en Marie, se soient refugiés sous son puissant patronage.

Toutes les générations, en effet, dès le berceau de l'Église, l'ont imploré. Avant de se séparer pour instruire, baptiser et conquérir le monde, les apôtres ont réclamé la protection de Marie ; ils lui ont demandé, au moment suprême du départ, de prier pour eux, aux jours de leur vie mortelle et à l'heure de la mort.

Mais les monuments chrétiens ne sont-ils pas là pour attester cet unanime et perpétuel recours à la Mère de Dieu ?

Encore cachés dans les catacombes, les premiers chrétiens lui consacraient des autels, priaient devant ses images ; et quand la religion sortit des cryptes pour élever ses temples dans les airs, aussitôt s'édifièrent des sanctuaires à la Vierge.

Cinq siècles ne sont pas écoulés, que déjà les fidèles célèbrent, par de splendides fêtes, le puissant patronage de Marie et un de ses magnifiques triomphes. Éphèse, pleine des souvenirs de la mère adoptive du disciple bien-aimé, assiste à une éclatante victoire remportée par l'aide de Marie sur un perfide ennemi, et la maternité divine est proclamée d'abord par les pontifes dans leurs solennelles assises, puis par le peuple fidèle rempli d'une incomparable joie.

Dans les temps qui suivent, c'est un merveilleux élan de pieux enthousiasme. Alors les images vénérées de la Mère de Dieu décorent les

rues tumultueuses des grandes villes, veillent sur les paisibles villages, pénètrent dans les demeures les plus humbles, protègent les sentiers peu sûrs de la forêt, dominent le sommet des montagnes.

Oui, s'il est un lieu plus éminent, plus propre aux grandes choses, plus rapproché du ciel, presque toujours des mains généreuses y ont élevé un monument consacré à Marie; tantôt c'est un sanctuaire, magnifique ou modeste, qui offre à la Reine du ciel un touchant témoignage de reconnaissance, ou bien c'est une statue qui exprime des pensées de foi et d'espérance.

La Vierge se montre là, comme elle est dans notre croyance, au-dessus des choses de la terre : son front serein domine les maisons et les temples ; le voyageur la voit de loin ; petits et grands peuvent la saluer. Elle fait signe à tous de regarder en haut; à toute heure elle les avertit qu'ils ne sont pas seuls ni abandonnés, mais qu'ils ont au ciel une mère dévouée, qui veille sur eux et les protège.

Aussi partout où se trouve du danger, l'enfant de Marie a placé sa mère pour le défendre. A son départ, le navigateur la prend pour guide au milieu de l'Océan si fécond en naufrages ; tant qu'il peut l'apercevoir, il la contemple avec confiance, et il la cherche à travers les espaces quand l'orage l'a jeté bien loin. Qu'il est heureux, dans les contrées nouvelles où il est parvenu, de saluer encore et de remercier sa puissante protectrice !

L'histoire de l'Église nous apprend que les chrétiens captifs chez les infidèles attendaient de sa maternelle miséricorde la venue de ces rédempteurs héroïques accourus, avec le prix de la rançon, pour acheter leur liberté et les rendre à la patrie.

Les justes, les chrétiens fidèles sont protégés par Marie, et c'est justice : la Mère de Jésus aime et protège ceux qui sont les amis de son Fils. Mais les pécheurs, où se réfugieront-ils? Qui prendra leur défense ici-bas, contre la justice de Dieu ? Ce sera Marie, dont le cœur est un trésor d'amour que rien n'épuise, de patience

que rien ne rebute, de dévouement que rien ne lasse.

Quand tout serait vil dans le pécheur, et qu'il n'y aurait en lui la plus petite chose capable d'exciter un reste d'intérêt; quand il serait tombé au-dessous de la pitié même; quand il aurait fatigué le ciel et la terre par l'opiniâtreté, le nombre, la persévérance, l'énormité de ses crimes, ce pécheur misérable trouverait un refuge en Marie. L'Église l'appelle *Refuge des pécheurs* et lui en fait une louange; la Vierge sainte l'accepte et s'en glorifie.

Que d'enfants prodigues se seraient perdus pour l'éternité, si Marie, leur patronne, n'était venue à leur secours, n'avait rallumé une foi presque éteinte, renouvelé l'espérance, et réconcilié avec leur Père des milliers d'enfants prodigues qui ne songeaient point à demander pardon ou n'osaient aller à Dieu, dont ils craignaient les rigueurs. S'il nous était donné de pénétrer quelques instants dans le ciel, nous y verrions les conquêtes innombrables que

Marie a faites parmi les pécheurs de la terre, et nous constaterions avec admiration les effets merveilleux de la puissance de celle qui ne saurait oublier que le devoir d'une mère est de sauver ses enfants.

Ouvrons maintenant les annales du catholicisme : nous voyons aux pieds de Marie, implorant sa protection, tout ce que l'Église a produit de plus grand ici-bas.

Ce sont les illustres et vénérables Pontifes qui se sont succédé sur la chaire de saint Pierre. Qu'elle fut ardente leur dévotion à Marie ! qu'il fut sincère leur recours à la Mère de Dieu ! Sans cesse ils ont engagé le peuple fidèle à l'invoquer ; ils ont institué de nombreuses et touchantes fêtes, où les vertus et les titres de la Vierge sont célébrés tour à tour. Quand un ennemi puissant apparaissait, quand l'hérésie

menaçait la foi, quand les fléaux du ciel semaient sur la terre l'épouvante et la mort, les papes élevaient la voix et imploraient le secours de leur puissante patronne.

A la suite des vicaires du Christ, des légions d'évêques, d'apôtres, de législateurs, de savants, nobles et saintes âmes, belles et brillantes intelligences, confiaient à la Reine du ciel leurs troupeaux, leurs œuvres, leurs succès, leur gloire.

Pourrions-nous passer sous silence tous ces illustres souverains qui n'hésitèrent pas à descendre de leurs trônes pour s'incliner humblement devant la Vierge? Ainsi agirent les Constantin, les Théodose, les Alphonse d'Espagne, les Charlemagne, les saint Louis, les saint Étienne de Hongrie, les Charles-Quint, les Louis XIV, et tant d'autres princes qui placèrent leur couronne sous la sauvegarde de la Reine du ciel, et aimaient à rehausser magnifiquement son culte bien-aimé.

Nous ne saurions omettre non plus tous ces guerriers célèbres qui imploraient de Marie

le succès de leurs armes, et, avant la bataille, allaient déposer leur vaillante épée sur l'autel de *Notre-Dame*: Ils savaient que si la céleste Mère du Dieu des armées les conduisait et les guidait, ils auraient la victoire, et la protection de Marie était à leurs yeux comme un rempart qui mettrait leurs soldats à l'abri de la défaite.

A l'ombre de cette protection, naissent, croissent et se multiplient une multitude d'ordres religieux, dont le nombre est à lui seul une éclatante preuve de la confiance qu'avaient, dans le patronage de Marie tant d'âmes pures et généreuses. En s'éloignant du monde, dont elles redoutaient et les périls et les charmes, elles ne se trouvaient vraiment en sûreté que dans une famille spirituelle consacrée à Marie et s'abritant derrière son nom tout-puissant.

Mais parlons de la patrie, de cette France qui s'appelle avec raison le *royaume de Marie*. Comme elle a été protégée par la Reine du ciel ! comme dans sa glorieuse histoire apparaît toujours, au milieu de ses triomphes et de ses grandeurs, la douce Vierge qui en est inséparable !

Elle a défendu sa chère France contre tant d'ennemis qui l'ont assailli au dehors, qui l'ont menacée au dedans ! La nation consacrée à Marie est encore saine et sauve, malgré mille tempêtes qui auraient dû l'abattre autant de fois : les révolutions, les armes, les sophismes de l'impiété, l'ont laissée debout. En grand nombre, les âmes ont résisté aux pernicieuses influences de l'indifférence et du doute : leur foi vaillante et inébranlable traversera encore sans faiblir les terribles épreuves que réserve l'avenir.

La confiance en Marie ne diminuera jamais ; et, de son côté, la Vierge qui voit s'élever, sur

le sol français, tant de magnifiques sanctuaires attestant ses bontés et son amour, n'en retirera jamais ses faveurs. A l'ombre de ses autels, les chrétiens iront de nouveau et toujours demander et chercher le salut. Notre-Dame de la Garde, le matelot confiant, gravissant votre colline sainte, ne cessera d'aller vous supplier de le défendre contre la tempête ; Notre-Dame de Lourdes, le pèlerin ravi ira toujours à vos pieds contempler d'étonnantes merveilles et implorer votre admirable puissance ; Notre-Dame de la Salette, vos sommets escarpés verront toujours arriver de pieuses caravanes pour demander à votre cœur compatissant de prier sans cesse pour les justes, pour les pécheurs ; Notre-Dame des Victoires, les foules accourront toujours avec empressement devant votre image bénie, pour chanter vos innombrables triomphes sur le mal et le péché. Qui sera capable d'arracher du milieu de nous tant de souvenirs impérissables dédiés à Marie, patronne de la France ?

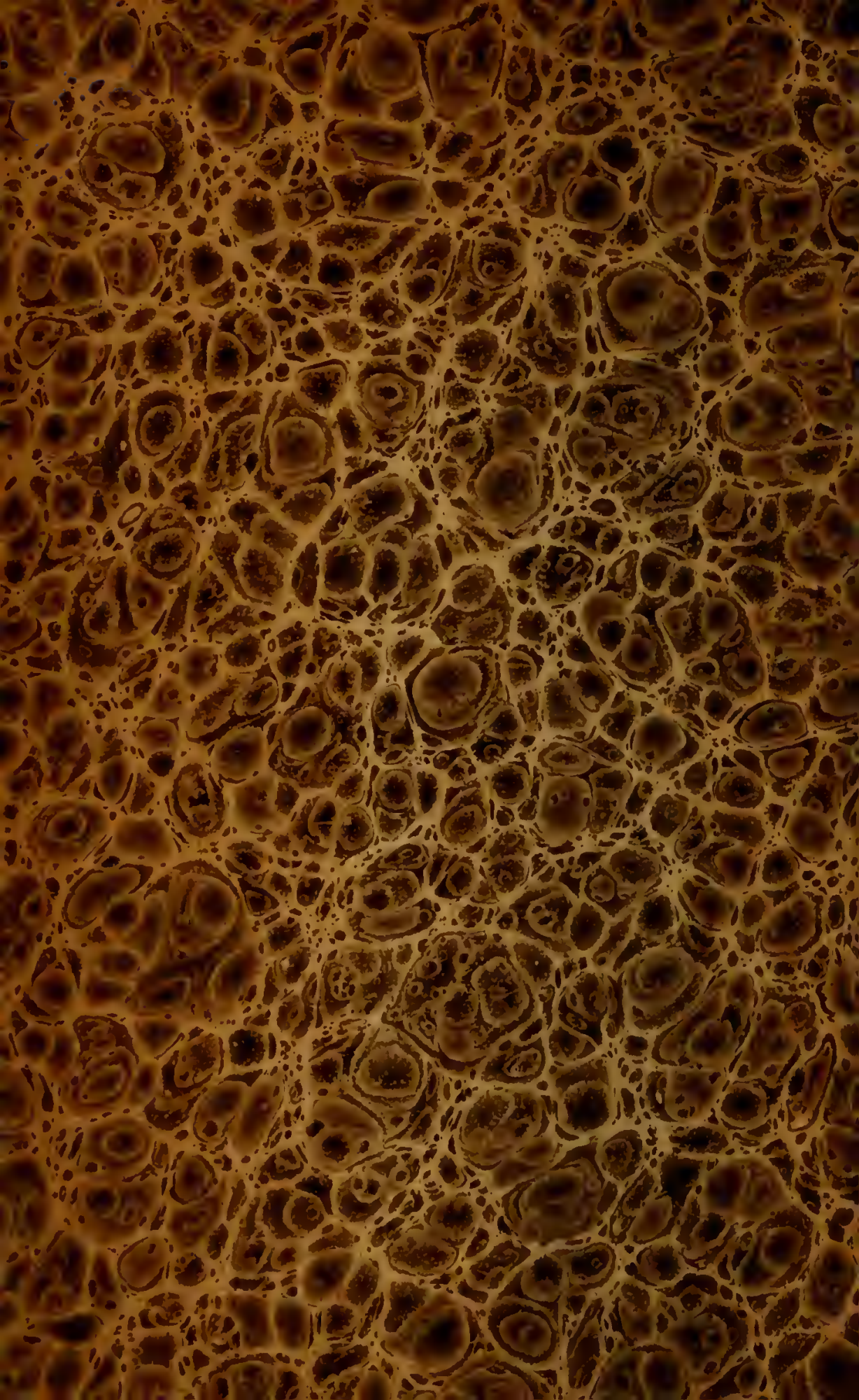
O Marie, conservez à la France les grandeurs de sa foi et accordez-lui les biens de la paix.

Montrez-lui l'Enfant béni que vous tenez entre vos bras : qu'il apparaisse sous les traits de sa divinité, pour que tous le reconnaissent et le servent. Dissipez tous les aveuglements, toutes les illusions, affermissez les courages. Le démon infernal dresse sa tête orgueilleuse : écrasez-la de votre pied virginal, afin que le peuple chrétien, heureux et libre, chante la puissance de Celle en qui l'on n'espéra jamais en vain !

TABLE

Rapport à Mgr l'Évêque de Grenoble v
Approbation de Mgr l'Évêque de Grenoble . . ix
Au pieux lecteur xi
La fête de l'Immaculée Conception 1
La fête de de la Nativité de la sainte Vierge. 17
La fête du Saint-Nom de Marie. 33
La fête de la Présentation de la sainte Vierge au Temple 53
La fête du Mariage de la sainte Vierge. . . . 67
La fête de l'Annonciation 77
La fête de la Visitation de la sainte Vierge. . 97
L'attente de l'Enfantement de la Bienheureuse Vierge Marie 111
La fête de la Maternité de Marie 119
La fête de la Purification 135
La fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs . . 149
La fête de l'Assomption de la sainte Vierge. . 167

La fête de la Translation de la maison de la sainte Vierge à Lorette 187
La fête du Cœur très-pur de Marie. 203
La fête de la Pureté de Marie. 215
La fête du Rosaire 225
La fête du Mont Carmel. 243
La fête de Notre-Dame des Neiges. 257
La fête de Notre-Dame de la Merci 265
La fête de Notre-Dame Auxiliatrice 273
La fête du Patronage de la sainte Vierge. . . 278

FIN

ACHEVÉ
D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES MÉ-
CANIQUES DE L'IMPRIMERIE
SAINT-GÉNÉROSUS, J. MERSCH ET
COMPAGNIE, NUMÉRO HUIT, RUE CAM-
PAGNE-PREMIÈRE, PRÈS LE BOULEVARD MONT-
PARNASSE, A PARIS, EN LA FÊTE DE
SAINT BERNARDIN, LE VINGTIÈME
JOUR DE MAI EN L'AN
DE GRACE MIL HUIT
CENT QUATRE
VINGT